
3 1761 06234519 4

LE SENTIMENT RELIGIEUX

Chez Leconte de Lisle

PAR

Henri ELSENBERG



PARIS
HENRI JOUVE, ÉDITEUR
15, RUE RACINE, 15

1909



Le Sentiment Religieux
Chez Leconte de Lisle

INTRODUCTION

« Quand un poète s'est complu à évoquer la série presque complète des religions et des théologies, volontiers on s'enquiert des raisons d'une prédilection si constante. On se demande si le goût du pittoresque à outrance suffit à l'expliquer » (1). Ainsi parle un des critiques qui se sont occupés de Leconte de Lisle ; et telle est exactement la question qui a été le point de départ de cette étude. Leconte de Lisle a consacré aux religions une partie énorme de sa poésie ; il faut donc bien supposer que les religions l'in-

1- Jules Lemaître. *Les contemporains*, t, II, p. 9.

téressaient particulièrement ; mais par quoi ? quelle sorte d'intérêt y prenait-il ?

Il est trop clair, en effet, que le goût du pittoresque n'explique rien : si c'était le pittoresque que le poète cherchait, l'histoire profane — celle des mœurs, ou l'histoire politique, ou l'histoire guerrière — lui offrait une matière aussi riche que l'histoire religieuse ; pourquoi donc, chaque fois qu'il ressuscite une ancienne civilisation, insiste-t-il toujours sur le côté religieux ? Mais du moins est-il vrai que Leconte de Lisle recherche le pittoresque si exclusivement que cela ? On ne peut le croire sérieusement. Pour écarter ce préjugé qui risquerait de faire commencer la lecture de ce travail avec un sourire sceptique, tâchons, avant de passer au sentiment religieux lui-même, et en guise de préparation, de montrer ceci : que Leconte de Lisle regarde le passé en peintre certainement, mais surtout en historien sérieux et en philosophe. Qu'on lise les *Poèmes* attentivement : il serait difficile de citer un passage d'une certaine étendue composé de traits faits pour la seule imagination visuelle. La plupart du temps même, le côté mythologique extérieur, l'histoire des Dieux particuliers et toute la floraison des légendes, sont traités comme choses secondaires. Et quant aux menues bizarreries, jamais l'intérêt ne s'égare sur elles. Il y a des lecteurs qui en découvrent encore trop à leur gré et qui s'en plaignent ou s'en moquent :

s'ils savaient ce que c'est en comparaison des sources d'après lesquelles le poète travaille, et comme il a atténué, élagué, mis l'original à leur portée! comme il écarte tout ce qui, par des détails baroques, aurait chance de troubler l'attention sérieuse due à la pensée du fond! Si l'on veut un rapprochement suggestif, que l'on mette en regard des *Poèmes* la *Tentation de saint Antoine* qui, elle aussi, contient une revue des religions. L'analyse abstraite des doctrines chez Flaubert a beau être d'une intelligence très lucide : le large sens historique manque ; les descriptions de Flaubert ne sont qu'une accumulation de traits particuliers, bizarres, saugrenus, leur valeur est tout entière dans la qualité de la vision ; là on peut en effet parler de pittoresque dominant. Leconte de Lisle, c'est l'esprit, le *génie* des religions qui l'intéresse. Il n'entre pas dans mon sujet d'en donner une démonstration tout au long, mais chacun peut se la donner soi-même par l'examen d'un ou deux poèmes. Voici le *Runoïa*, poème finnois : le caractère essentiel de la religion du pays, avec sa magie, ses enchantements, ses sorciers et ses sorcières, transparaît à tout moment à travers le détail extérieur ; qu'on ouvre maintenant une étude faite par un historien spécialiste en la matière : c'est exactement le caractère qu'il fait ressortir. Mais quel chef-d'œuvre à cet égard que la *Vigne de Naboth!* d'un côté, les cultes variés des Baalim,

avec leurs petitesses, leurs compromis, leurs Dieux qu'on « entretient » par des sacrifices de bœufs « pour qu'ils gardent le royaume et la ville », comme dit Akhab, et qu'on menace de congédier et de remplacer s'ils n'accordent pas ce qu'on leur demande : de l'autre, le monothéisme des prophètes juifs, grandiose, exclusif et fanatique, que l'idolâtre redoute, et au niveau duquel il ne se mettra jamais, quelque sincèrement qu'il promette de se convertir. Cet exemple peut tenir lieu de beaucoup d'autres. Leconte de Lisle est, en poésie, un historien souvent profond ; et quand il cesse d'être historien, c'est — le *Runoïa* peut encore servir de preuve — que la philosophie intervient.

Voilà, peut-on croire, un premier obstacle écarté ; mais tout cela n'autorise pas encore à parler de *sentiment* religieux. On peut encore me dire : « Cette sorte d'intérêt est d'ordre purement intellectuel ; Leconte de Lisle, quand il présentait ses poèmes au public, aimait à se donner l'attitude d'un pur érudit qui reconstitue scientifiquement, comme on peut le voir par la préface qu'il a mise aux *Poèmes antiques*, avec ses déclarations sur *Khiron*, *Niobé* ou *Bhagavat*. » C'est bien vrai ; mais aussi n'y a-t-il là guère qu'une attitude, une petite affectation inspirée par l'esprit d'opposition systématique à la poésie sentimentale. Donner ici une réponse complète, ce serait anticiper sur l'étude elle-même ; tout au plus

puis-je renvoyer aux poèmes tels que *Dies Iræ*, l'*Anathème*, la *Paix des Dieux*, qui, pour moi-même, ont été les arguments convaincants, et qui seront naturellement cités à leur place. Qu'il me suffise, dans cette introduction, de rappeler l'opinion d'un des critiques les plus autorisés. « Leconte de Lisle, dit M. Bourget, récrée en lui les états des sens et du cœur qui nécessitèrent ces éclosions de la foi religieuse. Ne dites pas que c'est là un simple archaïsme, car il se dégage, de ces dévotions d'autrefois, une réponse à certaines exigences de l'être intime qui persistent en nous, dans cette créature à plusieurs personnalités que nous a façonnée l'héritage des siècles (1). » Et, dans une série d'exemples, l'auteur montre en effet comment chacune des reconstitutions religieuses de Leconte de Lisle correspond à un sentiment qui subsiste en lui.

Plusieurs critiques encore ont constaté cet intérêt de sentiment que le poète porte aux religions ; ce que j'en dis ici n'est assurément pas chose nouvelle. Mais après la constatation doit venir l'explication, et c'est cette explication qui n'a été tentée que rarement et, à vrai dire, un peu négligemment, de sorte que la question peut être considérée comme ouverte. Rappelons, aussi brièvement que possible, les deux principales d'entre ces interprétations.

1. Bourget. *Essais de psychologie contemporaine*, t. II.

On dit par exemple que Leconte de Lisle, comme Renan, cherche dans une religion le « type abrégé » d'une race, qu'il considère que l'empreinte particulière que la nature du pays et tous les autres agents possibles donnent à la race se retrouve, le plus complètement et le plus parfaitement, dans les symboles religieux. Et voilà tout le secret de sa poésie religieuse. Mais je demanderais : ce type abrégé, est-il bien vrai qu'on ne puisse le voir exprimé nulle part avec la même force que dans la religion ? Renan l'affirmait ; mais Leconte de Lisle n'est-il donc qu'une ombre, un double poétique de Renan ? Il semble, au contraire, qu'il soit possible de caractériser admirablement une race sans recourir à ses croyances surnaturelles ; Taine dans la *Philosophie de l'art* l'a fait au moyen des créations de la plastique et n'a pas si mal réussi. Leconte de Lisle à son tour aurait pu chercher ailleurs que dans la religion ; la meilleure preuve, c'est qu'il a écrit deux ou trois poèmes entièrement profanes qui ne sont pas parmi les plus faibles : que l'on se reporte à *Nurmahal*, où il y a à peine quelques allusions religieuses, et à la *Mort de Sigurd*, où il n'y en a pas une, et qu'on dise si la vie originale de ces deux mondes différents n'y anime chaque vers. L'explication proposée ne rend pas compte de la préférence du poète. Elle vient de cette obsession, de cette fascination que le génie de Renan exerce sur les meilleurs esprits, et

grâce à laquelle on est tenté, dès qu'il s'agit de ces sortes de questions, de croire que l'opinion de Renan doit être celle de tout homme supérieur : s'y arrêter serait en somme s'arrêter à mi-chemin, et sans avoir pénétré au fond de l'âme du poète.

M. Bourget, lui, a voulu y pénétrer vraiment. « Son genre d'imagination, dit-il, le conduisait véritablement vers les pays du songe religieux et cosmogonique », et la raison en est la suivante : Leconte de Lisle goûte avant tout « les larges conceptions d'ensemble, les vastes formes de la vie collective », et il néglige le particulier, l'individuel. Cela est très exact ; mais comment peut-on conclure de là à son goût pour les symboles religieux ? « Ce qui le frappe dans l'humanité, ce sont les vastes formes de la vie collective, les grands symboles pieux ou métaphysiques ». Comment ? n'y a-t-il donc pas d'autres conceptions générales, d'autres formes de la vie collective que les symboles pieux ou métaphysiques ? mais il y a loin du général au métaphysique et du métaphysique au religieux ; ce dernier saut en particulier est bien périlleux. Combinez tant que vous voudrez des éléments métaphysiques, vous n'en ferez jamais une religion. Il y a, au fond de ce raisonnement, la faute qui consiste à passer insensiblement d'une première notion très indéterminée à une seconde beaucoup plus déterminée, comme si elles étaient équivalentes. La religion est quelque chose de beaucoup

trop caractérisé pour être ramenée à de telles généralités.

A la vérité, tant que l'on était réduit aux seuls *Poèmes* et qu'on ne possédait aucun document sur la jeunesse de Leconte de Lisle, il était bien difficile qu'on aboutît. Mais voici précisément que, depuis quelques années, les documents ont été révélés très nombreux ; une étude beaucoup plus complète est devenue possible (1)

Le caractère particulier de ce travail-ci sera donc, grâce à ces documents nouveaux, d'être en partie historique, biographique peut-on dire, et de tenir compte de la distinction des époques. On verra que c'est à cette méthode, adoptée dès le début, qu'est

1. Quant aux documents utilisés pour la première fois dans cette étude-ci, il n'y en a que très peu. Aucun qui soit entièrement inédit, c'est-à-dire tiré d'un manuscrit ; mais il y a de petits écrits de Leconte de Lisle qui ont été publiés dans des revues et qui, n'ayant encore été cités par personne, peuvent être considérés comme inconnus : de ceux là, on trouvera ici deux d'une certaine importance, les *Ascètes* de 1846 et *Phalya-Mani*, plus, dans la bibliographie, l'indication de trois sonnets. Une foule d'éclaircissements utiles ont aussi été fournis par des variantes du texte des *Poèmes*, inutilisées jusqu'ici. On trouvera enfin à la bibliographie des données chronologiques sur l'œuvre, dues au dépouillement de quelques revues, en particulier de la *Revue contemporaine*. Quelques-unes m'ont servi ; d'autres pourront servir à qui traitera un autre sujet relatif à Leconte de Lisle. Une *Table* chronologique complète serait un travail d'une grande utilité.

due la réponse à notre question. L'étude des lettres et des poésies de jeunesse apporte en effet la preuve convaincante que si Leconte de Lisle s'intéresse tant aux religions, c'est qu'il éprouve lui-même aussi fortement que qui que ce soit, les sentiments, les aspirations, les besoins qui font dire d'un homme : il a le sentiment religieux. Ce sont ces aspirations et ces besoins qui, après s'être satisfaits quelque temps dans le spiritualisme chrétien, deviennent une fois le spiritualisme abandonné, la force vivante qui pousse le poète vers les cultes du passé. La longue revue des théogonies est le rêve poétitique d'un ancien croyant désabusé et attristé.

Il me reste à attirer l'attention sur deux autres questions fort importantes auxquelles cette étude fournit une réponse. La première est celle des origines de l'antichristianisme de Leconte de Lisle ; elle se posait d'une façon singulièrement pressante du moment que le poète était convaincu d'être un ancien croyant et de porter aux religions un intérêt né d'une sympathie intime et profonde : aimer les religions et haïr à ce point le christianisme, n'est-ce pas une sorte de contradiction ? Tout à la racine peuvent se trouver des raisons politiques et sociales, mais elles n'expliquent pas tout. La préoccupation de cette anomalie a dominé une partie de mes recherches ; les deux chapitres parallèles VII et IX en rendent compte.

La seconde question, c'est le grand et capital problème du *pessimisme*, reconnu par l'unanimité des critiques comme l'élément le plus constant de la personnalité de Leconte de Lisle, et interprété de tant de façons différentes. L'étude du sentiment religieux en enveloppe, pour ainsi dire, un système complet. L'explication proposée n'est pas entièrement nouvelle (1) — fort heureusement, car elle ne paraîtra pas paradoxale au moins — mais la connaissance plus exacte que nous avons aujourd'hui de Leconte de Lisle la rend à la fois si nécessaire et si importante que tout l'ensemble pivote en réalité sur elle.

Quant à la *méthode* que j'ai suivie, j'ai déjà parlé du point de vue historique et biographique ; la seule autre particularité dont j'aie conscience est la suivante. Peut-être rencontrera-t-on, ici ou là au cours d'un chapitre, le mot d'*influence* ; en tout cas, si cela arrive, ce ne sera pas souvent. Je me suis appliqué à ne jamais m'en tenir à cette vague notion dont l'usage risque toujours d'aboutir à ce qu'on ruine toute psychologie en faisant de la personnalité d'un homme un amalgame de personnalités étrangères. Il faut se rappeler que si, entre trente, cinquante, cent livres qu'un homme lit, il s'en trouve un auquel il prend un élément essentiel de sa philosophie par

1. L'essentiel s'en retrouve dans les études de Bourget, Tellier, Spronck.

exemple, c'est que probablement il y a dans l'esprit de cet homme une prédisposition, un besoin, auquel ce livre-là correspond et pas les autres. Leconte de Lisle a cru à la théorie de l'illusion parce qu'il a lu le *Bhâgavata Purâna* et n'aurait pas eu une telle idée sans cette lecture, tout comme un architecte ne peut construire une maison sans matériaux : mais il y a cru aussi parce qu'elle répondait pour lui à une nécessité intérieure ; sans cette nécessité pourquoi se serait-il précipité sur cette idée plutôt que sur cent autres ? Voilà un exemple choisi au hasard ; mais on verra quand il sera question, à propos de Leconte de Lisle, de Lamennais, de Spinoza, de Fourier, de Louis Ménard, qui, tous, ont eu leur part dans sa formation, que c'est toujours cette force intérieure, ce ressort intime que j'ai d'abord mis en pleine lumière ; et si, avec ce procédé, le portrait psychologique que je me suis proposé de tracer reste encore pâle et terne, du moins ne sera-ce que la faute de l'exécution littéraire et non d'un vice radical de méthode.

CHAPITRE PREMIER

Les plus anciens textes, vers ou prose, que l'on connaisse de Leconte de Lisle, remontent à sa dix-neuvième, peut-être à sa dix-huitième année, et à partir de ce moment on peut suivre le développement de sa pensée avec assez de continuité. Mais quiconque a senti sa curiosité s'éveiller sur les rapports, si peu ordinaires, de Leconte de Lisle et de la religion, doit se demander, quand on lui parle d'explication biographique, quel a pu être son point de départ, la toute première direction qu'a prise son esprit, celle qui vient de l'éducation et du milieu familial. Est-il parti de la foi ou de l'incrédulité ? Malgré le peu de renseignements que nous ayons, la réponse semble possible.

Sur sa mère, un biographe nous donne cette brève indication : « Sans être dévote elle avait de la religion » (1) ; et un détail bien fait pour confirmer son dire, c'est que la *Passion*, le seul poème de la maturité de Leconte de Lisle qui soit d'inspiration chré-

1. Calmettes. *Leconte de Lisle et ses amis*, p. 333.

tienne, est dédiée « à ma mère ». Quelques indices permettent de supposer que telle devait être à peu près la tendance la plus générale dans la famille. Ainsi, dans une lettre de son frère (1), écrite beaucoup plus tard, le poète, à propos d'une pièce de vers qu'il a adressée « à un de ses amis, devenu prêtre par douleur », est loué des *principes irréprochables* qu'il y a exprimés. Ces principes, nous le savons par ailleurs, ne pouvaient être que spiritualistes chrétiens ; et d'ailleurs cette seule expression : *principes irréprochables*, n'est-elle pas tout à fait d'un bien pensant ? Ce frère n'était donc pas hostile à la religion (2) ; et comme rien ne nous fait supposer qu'il ait eu une personnalité propre très marquée, il y a chance pour que ses opinions reflètent assez exactement celles du milieu. Quant à Leconte de Lisle lui-même, nous savons (c'est lui qui nous le dit) (3) qu'on l'envoyait à la messe, non seulement quand il était un enfant, mais encore comme jeune homme : c'est en assistant à une messe, paraît-il, qu'il s'éprit

1. Leblond. *Leconte de Lisle d'après des documents nouveaux*, p. 143.

2. Dans une lettre du 29 août 1870, publiée dans la *Renaissance latine* du 15 avril 1904, Leconte de Lisle parle encore d'une fille de son frère qu'on élevait au couvent.

3. Dans la nouvelle : *Mon premier amour en prose*. Voy. la *Variété*, p. 246, le récit qui commence par ces mots : « Je me rendais un dimanche matin à l'église. »

de la jeune créole qui fut son premier amour.

Mais celui qui s'était chargé de son éducation, et qui par conséquent dut avoir sur lui la plus grande influence, c'était son père : M. Barracand, qui a connu personnellement Leconte de Lisle, le certifie, et M. Tiercelin a même cité un document officiel (1). Or, ce père, lui, était « nourri de Rousseau et des Encyclopédistes » (2). Ce n'est pas qu'il paraisse avoir professé à l'égard du catholicisme une haine bien farouche (3) : on peut se l'imaginer comme une sorte d'amateur, encyclopédiste à ses heures de loisir, et peu disposé à aller aux conséquences extrêmes de ses opinions. Toujours est-il que les premières idées que, dès le moment où il commençait à réfléchir, Leconte de Lisle ait trouvées sous la main, ce furent des idées « philosophiques » et irréligieuses. Seulement, le jeune homme qui, lui, n'est pas

---

1. Tiercelin. *Bretons de lettres*, p. 36.

2. Barracand, dans la *Revue bleue* du 28 juillet 1894. « Il tenait cela (sa haine de l'Eglise) de sa première éducation, dont son père s'était seul chargé. Nourri de Rousseau et des Encyclopédistes, il l'avait élevé d'après la méthode des philosophes. » Cf. Leblond, p. 14, note 1, où cela est confirmé par le témoignage « d'amis et surtout de parents ».

3. On dit cependant que Leconte de Lisle n'avait pas fait sa première communion. Voy. Calmettes, *op. cit.*, p. 30 et surtout p. 117. « Il ne pouvait présenter le certificat de la première communion qu'il n'avait pas faite. C'est lui-même qui l'a conté maintes fois. »

un amateur, ira jusqu'au bout : c'est en vain que le père se lamentera, s'indignera de ce qu'on le rende responsable des idées de son fils (1) : Leconte de Lisle a pris feu, il se passionne, s'emballe, se met à faire du prosélytisme. Quand il va se promener avec ses amis, au bord de la mer, c'est de politique et de religion qu'il les entretient, et quand il est obligé de quitter Bourbon pour la France, il laisse quelqu'un pour le remplacer, et à qui il n'oublie pas de faire ses recommandations : « Je te charge bien de soutenir nos sentiments républicains et philosophiques ; ce sont les plus vraies comme les plus nobles des opinions humaines » (2). Et, fidèle à ses « sentiments philosophiques », c'est à Raynal qu'il va demander des lumières sur les choses de la religion : il n'y a donc pas à s'étonner si l'hostilité contre le christianisme va être ce qu'il y aura de plus clair dans ses idées. Ce ne sont que « divagations sur l'iniquité romaine » (l'ex-

1. Tiercelin, *op. cit.*, p. 26. — L'oncle de Dinan a demandé au père comment il a pu inculquer à Charles de pareilles idées. Et le père, avec des *morbleu !* jure que ce n'est pas lui. Il ajoute : « Cette exaltation de pensée tient, comme chez les jeunes gens de son âge, à sa jeune organisation ; ses idées religieuses prennent chez lui une teinte plus forte, parce qu'il sait mieux soutenir son paradoxe ». Dans ce mot d'*exaltation*, on sent à peu près ce qui sépare le père et le fils : l'orientation générale des idées peut être la même, mais Leconte de Lisle s'aventure beaucoup trop loin au gré de son père.

2. Lettre citée par Leblond, *op. cit.*, p. 63.

pression est de lui) ; et plus tard, quand il aura sensiblement changé de point de vue, il sera cependant forcé d'avouer que ses « premiers bégayements » offraient au moins l'apparence d'un esprit antireligieux (1). Il a extrait de l'abbé Raynal cette citation : « La raison, dit Confucius, est une émanation de la divinité ; la loi suprême n'est que l'accord de la nature et de la raison ; toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine est un mensonge infâme. » Et il ajoute : « Telle est la religion dégénérée du Christ » (2). Voilà son opinion claire et nette : Leconte de Lisle,au moment où nous prenons contact avec lui, est déjà antichrétien, et si dans ses dispositions de jeunesse on voulait chercher le germe de quelques-uns de ses poèmes de l'âge mûr, c'est bien plutôt à la *Bête écarlate* ou aux *Siècles maudits* qu'il faudrait songer, c'est-à-dire aux violentes invectives antichrétiennes, qu'aux vrais, aux beaux poèmes à sujet religieux. Mais qui en voudrait tirer une conclusion trop précipitée se tromperait : car nous avons affaire ici à une de ces opinions d'adolescent qui n'a encore vu des choses que ce qu'on lui a fait voir, de ces opinions que nous acceptons entièrement du dehors, sans que notre propre nature, encore

1. Lettre de 1844, citée par Leblond, p. 163.

2. Cité par Leblond, p. 17, comme une note d'un cahier autographe conservé au Lycée Leconte de Lisle, à Bourbon.

improductive, contribue à leur élaboration. De plus, il faut observer que tout cet antichristianisme n'implique en réalité aucune hostilité systématique contre la religion.

Ses opinions en philosophie ne le mettent pas en opposition irréductible avec elle. Son père, admirateur de Rousseau, n'est pas un athée ; on le voit même qui « prie Dieu » pour que son fils s'amende (1) ; et le fils à son tour dit, en parlant de la république : « prions pour *Elle* ». (2) C'est un bien petit mot, il faut l'avouer ; mais de la part de ce jeune intransigeant c'est un témoignage sûr : ce n'est pas lui qui s'en servirait comme d'une « façon de parler », comme d'une expression banale et sans conséquence. Il est donc au moins déiste ; et si tout à l'heure le christianisme était condamné au nom de la raison, la raison, elle, était une « émanation de la divinité », et c'est à Dieu, en définitive, que tout est ramené. Au fond, l'antichristianisme de Leconte de Lisle est alors déjà d'ordre social. Les idées *républicaines* ne sont pas séparées des idées *philosophiques ;* « politique et religion » sont réunies (3) ; ce qui l'offense dans l'Eglise, c'est son *iniquité*, et c'est un « instinct

1. Tiercelin, *op. cit.*, p. 84 ; lettre du 10 juin 1839 : « Je courbe la tête, priant Dieu qu'il s'amende ». Il s'agit de quelques peccadilles de Leconte de Lisle, grossies par son oncle en méfaits abominables.

2. Leblond, p. 63.

3. *Ibid.*, p. 46.

de justice » qui le met aux prises avec elle (1) : toute la question est pour lui analogue à celles de royauté ou de république, d'aristocratie ou de démocratie. Quant à la religion en tant que religion, aucun sentiment n'existe encore, ou du moins ce qui existe est encore ignoré, inconscient, endormi. Avec ses deux grands mots de raison et de nature, il est bien tranquille ; ni les besoins religieux du sentiment, ni les inquiétudes métaphysiques ne se manifestent ; ses vers, reflet de sa sensibilité, parlent de sources pures et de gazons humectés, de la beauté des jeunes filles, de vagues mélancolies amoureuses : voilà l'image de son âme.

Mais déjà il est très idéaliste. En face de la mer, tant qu'il est en société, il peut causer politique, mais aux heures de solitude, « enfant songeur couché sur le sable désert » (2) il rêve de choses plus sublimes, et dans ces rêves non encore analysés dort le sentiment religieux. C'est en parlant de ces heures-là qu'il a dit, quelques années plus tard :

Je me suis abreuvé dans l'urne universelle
D'un amour immense et pieux (3).

Et, plus tard encore, en 1844, il a pu protester

1. Leblond, p. 163.
2. *Ultra Cœlos* [*Poèmes barbares*, p. 220.[
3. Cité par Staaff. *La littérature française*, t. III, p. 815.

contre les apparences antireligieuses de ses tendances de jeunesse : au fond de ses « divagations d'enfant » il a reconnu « un acte de foi implicite en la sublimité de l'âme et de Dieu » (1). *Implicite*, dit-il : nous allons voir maintenant comment le germe éclôt et s'épanouit.

---

1. Leblond, p 163.

CHAPITRE II

Leconte de Lisle spiritualiste chrétien

Esprit chrétien. — Incertitude des croyances chrétiennes. — Foi spiritualiste : Dieu et l'âme. — Eléments du sentiment religieux : amour « mystique » et besoin d'immortalité.

Il fallait, pour amener Leconte de Lisle à se rendre compte de lui-même, une impulsion extérieure ; elle vint bientôt. Au commencement de 1837, Leconte de Lisle s'embarque pour la Bretagne ; il y arrive en été, et tout aussitôt le milieu agit sur lui. Non pas certes ce milieu bourgeois, officiel, de la dernière étroitesse d'esprit, que forme la société de son oncle, composée de notabilités de Dinan, hommes « entièrement dépourvus de toute idée avancée » (1) : les relations, de ce côté, furent hostiles pour tout de bon. Mais il fait la connaissance de jeunes Bretons enthousiastes, épris d'idéal, pleins de ferveur spiritualiste et religieuse, et ceux-là trou-

1. *Premières poesies et lettres intimes*, p. 6

vent le chemin de son cœur. Le premier et le principal fut Rouffet, « cœur doux et solitaire, cœur où chante la foi », comme l'appelle une poésie qui lui est dédiée (1), élève d'un séminaire de Bretagne (2). Six ou sept mois après l'arrivée de Leconte de Lisle, il est traité en vieil ami ; dans leur correspondance, qui s'ouvre alors, c'est, dès la première lettre, la plus complète intimité. Rouffet n'avait pas une personnalité prestigieuse ni éclatante, et ne se doutait peut-être pas même du rôle qu'il était appelé à jouer ; mais la tendresse naturelle de Leconte de Lisle fut séduite par sa sensibilité et sa douceur toutes religieuses. Votre éducation religieuse a développé en vous des pensées douces comme elle », dit Leconte de Lisle dans une de ses toutes premières lettres (3), dans une phrase où l'on saisit sur le vif la curiosité sympathique du nouveau venu dans les milieux religieux. Et, sans aucune conversion brusque, tout doucement, il se laisse glisser sur cette pente de religiosité. Ouvrons le volume des *Premières poésies et lettres intimes :* à la première page,

---

1. *La Gloire et le Siècle, Variété*, p. 173.
2. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 96. « J'ai fait connaissance ici avec un jeune homme qui vous a connu au séminaire, M. Houein. »
3. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 16.

tout à fait incidemment, un vers nous montre notre philosophe à genoux et en prière :

devant un avenir si doux,
Ainsi que devant Dieu, plier mes deux genoux.

Ce n'est qu'un accent, une toute petite note dans l'ensemble ; mais feuilletons les quelques pages suivantes, et voyons comme elles se multiplient. Quel que soit le sujet, l'accompagnement religieux se fait entendre. Voici des vers à une demoiselle, ce qu'on pourrait appeler un madrigal ; ce sujet profane entre tous, comment le traite-t-il ?

Douce création, dont la grâce divine
Suffit pour consoler des humaines douleurs ;
Dont l'âme, rappelant sa céleste origine
Se penche avec bonté sur nos âmes en pleurs (1) ;

et voici encore des vers d'un sonnet sur un sujet semblable :

Oui, la femme, semblable aux doux Emmanuel,
Vers nous, des mains de Dieu, s'épancha, blanche et [pure (2)...

Tout à l'heure il n'était question que de Dieu ; maintenant voici le Christ : ce n'est plus la religion

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 17.
2. *Ibid.*, p. 12.

en général, c'est la religion sous sa forme chrétienne. Pour Leconte de Lisle, la religion c'est le christianisme, et le christianisme, c'est, non pas le catholicisme, mais certainement quelque chose qui procède du catholicisme. La cause en est la plus simple du monde : c'est qu'en fait de religion il n'en connaît point d'autre (1). Renan, parlant du retour des esprits vers le catholicisme, dans l'époque qui suivit la Révolution, dit que, le besoin d'une religion se faisant sentir, « le catholicisme seul s'est trouvé sous la main. Le catholicisme, pour l'immense majorité de ceux qui le professent, n'est plus le catholicisme, c'est la *religion* » (2). Tel fut le cas de Leconte de Lisle, avec cette circonstance particulière seulement qu'il alla tout de suite à la forme du christianisme la plus libérée qu'il connût.

Son antichristianisme des premières années, pour être, dans l'expression, farouche et cassant, n'en laissait pas moins une petite porte ouverte à des sentiments plus sympathiques. Sans doute, le christianisme actuel est un « mensonge infâme » ; mais remarquez la réserve contenue dans ce mot : « la

1. Il ne saurait être question d'une connaissance directe, à cette époque, de la pensée hindoue, par les Hindous de Bourbon, comme il sera montré dans un autre chapitre.

2. Renan. *Avenir de la Science*, p. 485 (Calmann Lévy, 8°). Et un peu plus haut, p. 484 : « Ce n'est pas au catholicisme en tant que catholicisme, que le siècle est revenu, mais au catholicisme en tant que religion. »

religion *dégénérée* du Christ ». Il y a donc un seuil où l'hostilité de Leconte de Lisle s'arrête, et ne s'arrêtât-elle qu'au seul Evangile, à la seule personne de Jésus-Christ, cela suffirait pour servir de point de départ à une appréciation nouvelle de la religion chrétienne tout entière : si je crois la source pure, je ne désespère pas pour toujours de la rivière. Il faut seulement acquérir la conviction que réellement la corruption n'est pas irrémédiable ; et, pour Leconte de Lisle, tout particulièrement, ce qui importait, c'était la question sociale : il ne pouvait se rapprocher du christianisme tant qu'il le croyait contraire à la liberté et à la justice. Il ne pouvait pas non plus sauter d'un coup de Voltaire à Bossuet, accepter tout d'un bloc le christianisme, voire le catholicisme romain, tel que l'impose l'Eglise : ainsi il lui fallait un christianisme non seulement libéral en politique, mais encore large et dégagé de plus d'un détail encombrant dans l'ordre du dogme. Lamartine, qu'il aimait, put lui en donner un premier et vague pressentiment, mais la vraie révélation, ce fut, selon toute apparence, à Lamennais qu'il la dut. Leconte de Lisle voulait autre chose qu'un christianisme dégénéré et corrompu, et Lamennais ne disait-il pas que le christianisme vrai est tout autre chose que « l'enveloppe mortelle dont on le recouvre comme d'un suaire », qu'on l'a « confondu avec une œuvre mortelle », mais que cette con-

fusion peut et doit cesser (1) ? Lamennais était démocrate, épris de liberté, il traitait les rois de tyrans : et toutes ces tendances, il les justifiait par le christianisme. Analysant les principes du christianisme, il concluait qu'ils ne différaient pas des aspirations libérales modernes (2), et Leconte de Lisle, entendant parler non plus d'*iniquité romaine*, mais de justice, d'égalité, de progrès et de liberté à chaque page, dut reconnaître qu'il n'abandonnerait rien de son libéralisme et de son indépendance en se laissant aller où le sentiment l'attirait. Aussi s'emparera-t-il de l'idée offerte, fera du Christ « le sublime libérateur de la pensée » (3), et parmi les bienfaits que lui doivent les hommes, entre l'*amour* et l'*immortelle espérance*, il n'oubliera pas la *liberté* (4). Il disait autrefois : « républicain et philosophique » ; maintenant il dirait plutôt « républicain et chrétien ». Quant à Lamennais, malgré des désaccords sur des points de détail, qui attestent l'indépendance d'es-

---

1. *Livre du Peuple*, chap. XIV : « Le christianisme, enseveli sous l'enveloppe mortelle qui le recouvre comme un suaire, reparaîtra dans la splendeur de sa vie perpétuellement jeune. Séparé de l'œuvre mortelle avec laquelle on l'a confondu, il est la loi première et dernière de l'humanité. »
2. *Affaires de Rome*. Dans l'édition des *Œuvres complètes* en 12 volumes, t. XII, p. 296 et suiv.
3. *Esquisse sur Chénier* (*Variété*).
4. *Issa ben Mariam* (*ibid*).

prit de Leconte de Lisle (1), il restera le maître vénéré à qui l'on adresse des « odes » enthousiastes.

Désormais, il est de cœur avec les chrétiens. Il y a, dans une des premières lettres à Rouffet, un mot sur le *Caligula* de Dumas, où il relève comme une beauté « les vers si profonds sur le christianisme » (2). Les hommes n'appellent guère *profondes* que les idées qu'ils partagent ; reportons-nous donc au texte de Dumas, et voyons ce que Leconte de Lisle appelle *profond*. Tous ces vers sont simplement d'un chrétien : affirmation de l'immortalité, des récompenses et des peines, de la miséricorde de Dieu ; quelques mots sur la prédication égalitaire de Jésus, sur le pardon, enfin sur l' « amour immense, inépuisable » que Dieu nous réserve dans l'autre monde (3). Et qu'est-ce qui fait que même des gens de goût admirent si souvent des vers médiocres ? la prévention en faveur des idées qu'ils expriment. Si cela est vrai, quiconque aura lu les vers de *Caligula* devra avouer

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 19. « Lamennais se trompe. » Il s'agit d'une question toute sociale.

2. *Ibid.*, p. 9.

3. *Caligula*, dans le tome VI, du théâtre d'Alexandre Dumas, éd. Calmann-Lévy. Voir les scènes I, 2 (Stella explique à sa mère ce qu'est le christianisme) et IV, 2 (elle convertit Aquila). Leconte de Lisle admirait particulièrement cette dernière ; la profession de foi qu'on y trouve se résume dans ces deux principes : Dieu comme créateur ; Jésus-Christ comme *Sauveur prédestiné*.

que Leconte de Lisle était bien prévenu en faveur du christianisme : à supposer qu'il y ait dans Dumas des vers profonds, ce ne sont pas ceux-là, certainement.

Pendant plusieurs années, Leconte de Lisle persévérera dans cette direction. La religion a pris la place de la philosophie du XVIIIe siècle, qu'il néglige si bien qu'un jour il la biffera tout entière d'un trait de plume : « Le XVIIIe siècle, dira-t-il, n'a jeté deux puissants et magiques éclats qu'à son agonie : la réaction politique et la réaction littéraire » (1). Parmi les écrivains, il ne laisse debout que Chénier, comme précurseur de Lamartine. De plus en plus, il se pénétrera d'esprit chrétien, et se considérera comme un véritable initié regardant avec pitié ceux qui n'ont pas compris les « rêves sublimes du spiritualisme chrétien, la seconde et suprême aurore de l'intelligence humaine » (2). La même empreinte se retrouve sur sa sensibilité, sa pensée, ses principes de conduite. La sensibilité : contrairement à Chénier, c'est par la « sublime et douloureuse tristesse de la Grèce chrétienne » qu'il est touché, plus que par toutes les beautés de la Grèce antique (3). La pensée : ici tout serait à citer. Il n'y a pas jusqu'à

1. *Esquisse sur Chénier.*
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

une expression aussi théologique que *grâce* qui ne soit venue sous sa plume (1). Les principes de conduite enfin : en adepte sérieux et sincère, il aura soin d'appliquer dans la vie les préceptes de Jésus-Christ. Il rend, — comme poète au moins, — le bien pour le mal : les gens du vulgaire, dit-il, nous détestent, nous autres poètes, et cependant

Nous demandons à Dieu qu'il leur donne la joie (2).

Ailleurs, son ami Rouffet ayant exprimé dans une poésie le désir de la mort, tout en le comblant d'éloges au point de vue littéraire, il lui fait part d'un scrupule moral : désirer la mort est une sorte de suicide en idée, et le christianisme a réprouvé le suicide. « Disciple du Christ, lui dit-il, avez-vous raison ? (3) »

Son zèle chrétien fut même assez fort pour le déterminer à l'action. Un groupe de jeunes gens fonda à Rennes la *Variété*, revue mensuelle, avec l'intention avouée d'y combattre pour le christianisme contre tous ceux « qui cherchent à couvrir le feu sacré », est-il dit dans l'introduction. Leconte de

---

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 139. [*Trois harmonies en une*].

> Le miel de son amour (de Dieu) qui jamais ne s'efface
> Ou le vase immortel où déborde la grâce,
> Comme une mer des cieux.

2. *Ibid.*, p. 153.
3. *Ibid.*, p. 23.

Lisle qui regrette les *temps religieux* et qui s'indigne de l'*impiété* du siècle (1), s'enrôle avec eux, et au bout d'un certain temps est le chef incontesté du groupe. L'esprit chrétien de la *Variété* est, naturellement, libéral ; le christianisme, y est-il dit, dont le triomphe est le triomphe même du spiritualisme, a « dévoilé au monde la loi du progrès » et a rénové l'humanité (2). De même, à la fin du numéro 8, c'est-à-dire au moment où Leconte de Lisle était déjà rédacteur en chef, dans quelques phrases qui doivent résumer l'esprit de la revue, on trouve en première ligne, côte à côte, ces deux choses : « Emancipation de l'intelligence, tendances religieuses. » Enfin (pour ne rien négliger de ce qui peut caractériser cet esprit) on s'adresse à Chateaubriand qui répond par une approbation sans réserve : « Si je n'avais pas, écrit-il, entièrement renoncé aux lettres et à la politique, je vous demanderais, tout vieux que je suis, à combattre dans vos rangs (3). » Jetons un coup d'œil maintenant sur les productions même des collaborateurs : ici c'est une pièce sur la foi, là un hymne, dédié à Leconte de Lisle, sur les bienfaits de Dieu ; au bas des pièces, en vignette, des croix. Il y en a une au bas d'*Issa ben Mariam*,

1. *Variété*, pp. 173 et 175. [*La Gloire et le Siècle.*]
2. *Ibid.*, p. 6.
3. *Ibid.*, p. 65.

pièce sur l'enfance du Christ, de Leconte de Lisle lui-même.

Voilà le chemin qu'il a parcouru. Ceux qui l'ont connu à Bourbon ne le reconnaissent plus. « Je t'envoie, écrit son propre frère à leur ami commun Adamolle, une de ses pièces de vers à un de ses amis, devenu prêtre par douleur ; lorsque tu les auras lus profondément, tu y trouveras et y admireras des idées vraiment de haute philosophie et des principes irréprochables. Quelle métamorphose! Grand Dieu! » (1).

Cependant, si l'on demandait : Leconte de Lisle est-il vraiment ce qu'on appelle un fidèle, un croyant catholique qui s'en rapporte à la foi de l'Eglise ? il ne faudrait pas hésiter à répondre non. Nous avons vu plus haut que la première condition de sa venue au christianisme, c'était précisément de savoir sa cause séparée de celle de l'Eglise. La question se pose donc : que croyait-il exactement ? Il avait fait une pièce de cent vers intitulée : *Au croyant* (2) : elle est perdue ; mais, dans les autres poésies comme dans les lettres, des allusions nombreuses, l'insistance sur certains points, des réserves ou des restrictions sur d'autres, permettent de tracer à peu près les limites de son christianisme.

A l'égard de l'Eglise, il faut dire que son ancienne

1. Cité par Leblond, p. 143. Cette lettre est de 1842.

2. Il la cite lui-même, *Premières poésies et lettres intimes*, p. 196.

hostilité ne s'exprime plus nulle part ; il se contente de la laisser de côté. Pour la papauté ou le clergé, ni éloge ni blâme. Il est vrai que Rouffet et Houein sont élèves d'un séminaire, et qu'il ne les en aime que mieux ; et quand un de ses amis se fera prêtre, ce n'est certainement pas pour dire du mal des prêtres qu'il lui adressera des vers : mais fallait-il être un fervent catholique pour parler de la prêtrise avec élévation et noblesse ? Ailleurs, au contraire, il prend beaucoup de liberté ; dans *Mon premier amour en prose* il raconte, sur le ton badin, comment c'est pendant une messe qu'il s'éprit « de la plus délicieuse peau orangée qui fût sous la zone torride », et il n'hésite pas à avouer son peu d'attention à ce que tel de ses collègues de la *Variété* n'aurait pas manqué d'appeler les *mystères sacrés* (1).

Sur toutes les croyances particulièrement catholiques c'est, dans sa prose et dans ses vers, un silence

---

1. Remarquons que le livre qu'il admire alors avec le plus de passion, c'est *Lélia*, et qu'il s'y trouve à l'adresse du catholicisme des phrases bien dures, comme celle-ci : « Tant qu'il y aura un catholicisme et une Eglise catholique, il n'y aura ni foi, ni culte, ni progrès... Il faut que cette ruine s'écroule. » Quant à son maître Lamennais, rappelons seulement cette parole [*Affaires de Romes*, au tome XII, p. 302] : « Mais si les hommes... redeviennent chrétiens, qu'on ne s'imagine pas que le christianisme auquel ils se rattacheront puisse être jamais celui qu'on leur présente sous le nom de catholicisme. »

absolu. Mais ce qui est bien plus grave, c'est qu'on peut très sérieusement se demander s'il est vraiment convaincu du caractère divin du christianisme, de la divinité du Christ. On peut citer des indices pour et contre. On peut dire par exemple que l'expression « ange du Christ », dont il se sert en un endroit (1), paraît bien élever Jésus-Christ au rang de la divinité; mais d'autre part, il a fait toute une petite pièce sur l'enfance du Christ (2) où non seulement il n'y a aucune allusion de ce genre, mais où l'on trouve même un vers qui a pu être interprété en sens contraire, quand le poète dit :

Enfant, toi le plus beau des enfants d'un mortel.

Il est vrai que puisqu'on dit fort bien « le Fils de l'Homme », Leconte de Lisle a pu parler d' « enfant d'un mortel » en pensant à la famille mortelle de David dans laquelle Jésus est né : toujours est-il qu'un doute subsiste et que, dans les quelques centaines de pages qu'il a écrites à Rennes, il n'y a pas une claire et bonne affirmation de ce dogme fondamental, ni rien, en général, qui attribue au christianisme une origine divine et révélée. Certes, il l'appelle la « suprême aurore » de l'intelligence humaine (3);

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 147.
2. *Issa ben Mariam*, dans la *Variété*.
3. *Esquisse sur Chénier*.

il signerait la phrase de Lamennais où il est dit que l'humanité peut « saluer dans le Christ son législateur suprême et dernier » (1). Mais il dit aussi *seconde* aurore, et du contexte il semble résulter que la première était la pensée grecque, de sorte que ces paroles, tout en plaçant le christianisme au sommet le plus haut, ne mettent pas entre le passé et lui cet abîme qu'il y a entre les choses divines et humaines.

Quelle est donc exactement son attitude envers le christianisme, non en tant qu'*esprit chrétien*, mais en tant que dogme et système ? Le christianisme l'a tenté, ses « rêves sublimes » sont les siens : de ce côté il n'y a pas de doute. Mais, dès qu'il s'agit de conviction dogmatique, on sent des flottements ; visiblement il n'est pas fixé, il cherche encore. Il « discute théologie » avec Houein (2) ; il est à l'affût des ouvrages qui paraissent sur le sujet et n'en rejette aucun *a priori*. Un grand bruit s'est élevé autour de l'ouvrage d'un rabbin qui « parle du Messie à venir et nie Jésus-Christ par les prophéties même » (3) ; il ne songe pas à se moquer, il se propose de lire, d'examiner, de juger après. On voit son état d'esprit : c'est un homme prévenu très fort en faveur du christianisme ; il est entré

---

1. Lamennais. *Livre du peuple*, chap. XVI.
2. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 158.
3. *Ibid.*, même page.

dans cette voie sans attendre d'être définitivement fixé sur tous les articles de foi ; il incline même à y croire (on sent bien que la thèse de ce rabbin l'étonne comme quelque chose d'insolite) ; mais enfin, quoique si bien disposé, et touché même de l'argument des prophéties, il réserve les affirmations catégoriques et ne se permet pas d'ignorer les objections possibles. Il se rapproche de la religion parce qu'il la croit bonne, non parce qu'elle s'impose ; il veut y être venu de son plein gré, par une libre adhésion de sa pensée ; et même après, il entend garder son indépendance d'esprit : il ne ferait pas comme son collègue Mille qui, dans la *Variété*, a publié une pièce (1) où l'on voit Faust qui vient maudire la passion de la science de l'avoir perdu. Il est tolérant pour ce qui n'est pas chrétien ; que l'on compare ses paroles si modérées sur la Grèce et le paganisme (2) aux déclamations de Nicolas, l'auteur de l'introduction à la *Variété* (3). Si, dans tout groupe, il y a une droite et une gauche, sa place dans cette petite phalange de croyants est,

---

1. *Variété*. p, 136. *Les deux fantômes.*

2. *Ibid. Esquisse sur Chénier.* « Un jeune poète aux vierges inspirations, toutes païennes qu'elles fussent. » Et, si le christianisme est la *seconde* aurore, c'est que la Grèce est la première.

3. *Ibid.*, p. 6 : « Les croyances du paganisme étaient le honteux égout des passions et absurdités matérialistes. »

sans conteste, à l'aile gauche. Il unit les joies religieuses et les « joies de la libre pensée » (1), et cela est important à constater : en effet, plus il garde son indépendance, plus ses affirmations catégoriques auront de valeur. Car, au milieu de tant d'incertitudes, il y a des choses affirmées et réaffirmées toujours et toujours : en les abordant, nous abandonnons les formes extérieures et accidentelles pour pénétrer dans le vrai fond religieux de l'esprit de Leconte de Lisle.

Et d'abord, le nom de Dieu revient à chaque page, et ce n'est pas je ne sais quel vague Dieu-symbole ; c'est le Dieu personnel du spiritualisme chrétien, le Dieu vivant. Il est Créateur (2), le monde est son œuvre (3) ; il est le dispensateur des biens soucieux du sort des hommes, et auquel on s'adresse pour obtenir ce qu'on désire (4), qui accorde ou refuse ses dons (5), dont on chante les louanges (6) et qu'on

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 183 : « O joies de la libre pensée, longs et doux rêves que nulle ombre n'obscurcit, ravissements inaltérables, oublis de la terre ; apparitions du ciel... Présents divins, parfums consolateurs... Vous êtes aux lèvres de l'âme un avant-goût du ciel. »

2. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 147.

3. *Ibid.*, p. 137 : « Votre œuvre terrestre et votre œuvre immortelle. »

4. *Ibid.*, p. 153 : « Nous demandons à Dieu qu'il leur donne la joie. »

5. *Ibid.*, p. 153 :

la grande Intelligence
Leur refusa du cœur l'instinctive puissance. »

6. *Ibid.*, p. 137, la pièce *Solitude* ; p. 145 parlant d'une pièce

qualifie de Seigneur (1), d'Eternel (2) et de père des hommes (3).

La religion de ce Dieu satisfait en lui cette aspiration vers l'idéal indéfinissable, toujours doué de toutes les perfections, et où toujours entre une part d'inconnu et de mystère, que ne connaît ni l'esprit positif, ni l'esprit purement philosophique, et qui est la marque distinctive de tout esprit religieux. Mais la religiosité de Leconte de Lisle correspond plus que chez beaucoup de croyants au besoin de tendresse. Car Leconte de Lisle, de sa nature, a l'âme la plus tendre et la plus douce qui soit. La douceur est ce qu'il cherche en toute chose; ce qu'il veut louer est toujours *doux;* il n'y a pas d'épithète qui revienne plus souvent dans ses vers (4). Et la religion est la chose

---

de Rouffet : « Vous vous éloignez trop de votre sujet spécial en chantant les louanges de Dieu comme créateur seulement... Vous auriez dû... réunir le chant du matin et celui du soir pour bénir Dieu. »

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 121 : « Sourire du Seigneur » ; p. 139 : « Et Sanzio surprend le regard du Seigneur. »

2. *Ibid.*, p. 12 : « Amour de l'Eternel. »

3. *Ibid.*, p. 153 : « Mon Dieu, rappelle donc tes trop faibles enfants. »

4. *Ibid.*, p. 12, « Doux Emmanuel » ; p. 17, « Douce création » ; p. 61, « Saint et doux sommeil » ; p. 86, « Doux séraphins » ; p. 121 et 147, « Doux ange ; — *Variété*, p. 50, « Doux repos » ; p. 173, « Cœur doux et solitaire ».

douce par excellence. « Votre éducation religieuse a développé en vous des pensées douces comme elle », a-t-il dit à Rouffet pour lui faire sentir pourquoi il l'aimait, lui et ses dons poétiques (1). Et depuis, les idées de douceur et de religion iront toujours ensemble, depuis l'éloge d'un jeune ami (Houein) qui est « un charmant garçon, doux, religieux et instruit » (2), jusqu'à l'éloge de Lamartine, le poète de son cœur, « ce doux et religieux génie » (3).

C'est pourquoi, toutes les fois qu'il parlera de religion, non seulement dans ses poésies de jeunesse, mais dans *Dies iræ* encore et jusque dans les *Poèmes barbares*, Leconte de Lisle se servira de ce terme d'*amour*, mot très vague exprimant tous les sentiments doux et tendres de l'âme. Mais c'est ici, dans les premières poésies, que le sens religieux du mot apparaît en sa pureté. « Oui, mon Ami, il faut aimer parce que l'amour c'est la poésie et que, sans elle, la vie n'est plus la vie », écrit-il à Rouffet (4), et tout aussitôt il s'explique : ce n'est pas l'amour d'une réalité, l'amour « positif » qu'il lui faut; celui qu'il rêve est autre : « chantant ses créations plus belles parce qu'il les a rêvées,... infini comme l'idéalité

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 16.
2. *Ibid* , p. 96.
3. *Esquisse sur Chénier*.
4. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 44.

qu'il crée, l'amour mystique, l'amour de l'âme, celui dont parle Platon. » *Mystique:* on voit qu'il ne recule pas devant le mot le plus fort ; et il le répètera encore, parlant de la *mysticité* dont les joies et les douleurs de son amour idéal ne peuvent se séparer. Comment un sentiment infini, idéal, mystique, pourrait-il se contenter de flotter autour d'objets terrestres et profanes ? pour ce que Leconte de Lisle éprouve, il n'y a d'autre expression que l'expression religieuse : l'amour comme il le conçoit est « le rêve merveilleux du suprême séjour » (1), car il donne l'intuition d'une félicité suprême, comme il n'y en a pas parmi les hommes. Le seul objet enfin digne de lui, infini, idéal, mystique, c'est Dieu. Aussi est-ce un lien d'amour qui unit les hommes à Dieu, Dieu aux hommes ; le Créateur épanche son amour sur les créatures (2), et les créatures le lui rendent en hymnes d'adoration (3). La dernière déchéance de l'homme qui s'est éloigné de Dieu, c'est de n'avoir *plus d'amour* (4),

---

1. *Variété,* p. 175.
2. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 20 :

> ... ces regards d'amour et de bonheur
> Que Dieu laissa tomber de la céleste enceinte.

p. 139 :

> Le miel de son amour qui jamais ne s'efface.

3. *Variété,* p. 170 : « A Dieu l'hymne d'amour. »
4. *Ibid.*, p. 110 (*Lélia dans la solitude*) : « et surtout plus d'amour ».

qui est le sentiment religieux entre tous, le « chaste et brûlant reflet des temps religieux » (1).

Mais il ne suffit pas au poète d'aimer et d'être aimé ; il veut voir l'amour partout, dans les choses, présidant au sort du monde : et ce besoin aussi est satisfait par la croyance en un Dieu personnel qui gouverne le monde, et de qui viennent toute beauté et toute bonté. Le monde conçu religieusement est poétique, beau, sublime, harmonieux ; l'*extase*, l'*aspiration des cieux*, c'est-à-dire, pour parler en prose, le sentiment religieux

nous fait lire
Sur les vieux univers : amour, gloire, beauté (2).

Aussi tout ce que Leconte de Lisle trouve au monde de bon, de pur et de noble, tout cela, dans ses poésies, est comme fondu dans le sentiment religieux. Souvent il traite des sujets vraiment religieux ; mais ceux qui ne le sont pas par leur nature propre le deviennent par la teinte qu'il répand sur eux. Au milieu des idées les plus humaines éclate l'idée de Dieu, au milieu des images les plus terrestres la vision du ciel (3). Rien ne ressemble moins

1. *Variété*, p. 175.

2. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 61. — Cf. aussi le texte cité plus loin, sur la *sublimité* de l'œuvre de Dieu.

3. Voici par exemple une pièce consacrée au souvenir de sa famille (p. 71) ; en parlant de « ses parents chers et bons »

au monde des *Poèmes barbares*, ce champ de carnage, terre lugubre sous des cieux muets ; ici, l'on dirait que les barrières de l'horizon se sont abaissées, laissant de toutes parts la vue libre sur l'infini ; la lumière est partout ; il serait impossible de compter tous les chérubins, séraphins et clartés célestes dont ces vers sont pleins (1). La divinité rayonne à travers le monde, le souffle divin va porter le ravissement dans les âmes : toutes les tristesses d'une vie que Leconte de Lisle ne trouve pas très heureuse s'effacent et s'oublient dans le sentiment de cette présence.

Ainsi, la religion lui donne le bonheur par l'amour infini et mystique. Mais ce que nous voulons infini

---

il ne manque pas d'ajouter « que m'accordait le Ciel ». — Rouffet l'ayant soupçonné d'avoir embelli une jeune femme par une description trop poétique, il proteste : « l'artiste, ici, c'est Dieu » (p. 22). On a vu plus haut des citations d'autres pièces où il célèbre la femme. L'art en particulier est mis en relation directe avec Dieu [*Trois harmonies en une, poème spiritualiste*, p. 139]. — La *Gloire et le Siècle*, poésie sur la fausse gloire des contemporains, fournit quelques-unes des expressions les plus remarquables de ses croyances religieuses.

1. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir le recueil des *Premières poésies* à la page qu'on voudra ; mais la pièce typique est celle qui a pour titre : *Hallucinations*, p. 86. — C'est par ce caractère de rêverie mystique, angélique et amoureuse que sa religion prend une certaine teinte catholique. Comme dans ce vers sur saint Jean :

ainsi ta poésie,
Parmi les fleurs du ciel, rose de Dieu choisie...

ne doit avoir de limite d'aucune espèce, et surtout dans le temps : Leconte de Lisle veut que son amour et son bonheur soient éternels. « L'amour dans son éternité » : cet hémistiche d'un de ses poèmes de l'âge mûr (1) est la formule même de son sentiment religieux. Mais la mort est là. « Un si terrible mystère ! » voilà la première parole de Leconte de Lisle en face de la mort (2), et tout aussitôt, terrifié, il se tourne vers l'espérance de l'immortalité. Le Christ a apporté sur la terre plus d'un bienfait, mais celui qui couronne tous les autres, c'est *l'immortelle espérance* (3). C'est elle qui fait le charme des rêveries du poète :

---

1. *Le Désert.* [*Poèmes et Poésies.*] A la fin de la pièce il y avait, dans l'édition de 1855, huit vers de comparaison entre l'Arabe dans le désert et le *rêveur* dans la vie, et c'est là que se trouvent les mots cités ici.

2. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 99.

3. *Variété*, p. 50 [*Issa ben Mariam*].

> Qu'un jour tu doterais la frêle humanité
> Des rayons de l'amour et de la liberté
> Et de l'immortelle espérance.

L'immortelle espérance veut dire *l'espérance de l'immortalité* ; ce tour est familier à Leconte de Lisle. Dans la *Gloire et le Siècle* (*Variété*, p. 173) en parlant des jeunes poètes qui se passionnent pour une gloire éternelle, il dit : « Nous tressaillons encor d'une immortelle envie », ce qui ne permet aucun doute. *L'immortelle envie* se retrouve dans *l'Anathème*, et c'est encore par le même tour qu'il faut expliquer *l'impossible envie* de *Dies iræ* et *l'impossible désir* de *Bhagavat*, c'est à dire *envie, désir de choses impossibles*.

Le silence des cieux a des accents sublimes
Qui parlent d'immortalité (1).

Mais c'est plus qu'une espérance, car il est sûr que l'âme est immortelle. Cela est dit, sans commentaire ni subtilité, et comme une chose qui est entendue, dans la *Gloire et le Siècle* (2) ; cela est dit encore, presque avec un frémissement d'extase, dans une lettre à Rouffet : « Le songe de ma vie humaine, la réalité de mon existence immortelle » (3). L'âme immortelle sera jugée par Dieu ; mais si l' « iniquité » d'un homme peut le poursuivre au delà de cette vie, la miséricorde divine permet au coupable même de tout espérer s'il s'est repenti (4). Et c'est ainsi que, dans une lettre où il déplore la mort d'un jeune homme qu'il a connu, Leconte de Lisle dira pour conclure : « La foi d'un autre monde est un bien puissant appui, et je plains sincèrement celui qui ne l'a pas (5). » Nous pourrions lui crier : C'est toi qui l'as dit ! car c'est la parole fatidique. Mais pour l'instant il possède la certitude qui fait qu'on ne craint pas la

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 61.
2. *Variété*, p. 172 :

sans nulle pudeur pour notre âme immortelle,
Loin d'entrer dans la gloire, il faut ramper vers elle.

3. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 183.
4. *Ibid.*, p. 137.
5. *Ibid.*, p. 99.

mort, qu'on s'élance même au devant d'elle aux heures de plus grand bonheur, comme si elle était le plus parfait épanouissement de vie et d'amour.

Aussi est-il plein d'une reconnaissance infinie envers le Dieu qui lui donne le bonheur et l'éternité. Lui qui n'a jamais eu le sentiment de la « bassesse » de l'homme, il se prosterne, non devant la puissance, mais devant la bonté de Dieu. « Le génie est l'orgueil », a-t-il dit ; mais point d'orgueil en face du distributeur de tous les bienfaits, qui ne doit recevoir que des actions de grâces (1). C'est l'adoration qui fait trouver à Leconte de Lisle ses plus beaux accents, puisés au plus profond du sentiment ; sa meilleure pièce est une prière : tout ce qui forme son sentiment

---

1. « Le génie est l'orgueil » ce mot se trouve dans la première *Lélia dans la Solitude.* Il y a deux pièces sous ce titre : l'une, où il exhorte Lélia non pas certes à se révolter, mais à puiser dans l'orgueil la force de supporter l'adversité, et cette pièce est citée sous le n° 17 dans une liste qu'il établit en octobre 1839. [*Premières poésies et lettres intimes*, p. 174.] La seconde, où il lui donne un tout autre conseil, celui de s'élever vers Dieu et de chercher l'apaisement dans la prière, est postérieure ; elle ne paraît qu'en été 1840, dans la *Variété.* C'est à elle que s'appliquent ces quelques mots d'une lettre à Rouffet, du 19 juin 1840 : « Vous y trouverez (dans la livraison qui doit paraître) une de mes anciennes pièces, totalement retouchée. A mon sens, c'est tout ce que j'ai jamais fait de mieux. « Je ne crois pas, pour ma part, que, d'une pièce à l'autre, il y ait palinodie, mais si l'on y tient absolument, on voit qu'elle se fait dans le sens religieux, et non en sens contraire.

religieux, la croyance déiste, l'amour, l'immortalité, vient s'y fondre harmonieusement, avec une dernière note qui s'y ajoute, bien religieuse et bien belle : le poète jette un regard en arrière, sur sa vie, et y trouve des raisons de se repentir ; mais maintenant il a compris Dieu et il sent qu'il est purifié. Comme on peut dire que ce sont les premiers beaux vers qu'ait faits Leconte de Lisle, il est juste de citer le passage en entier :

O mon Dieu, se peut-il que l'homme vous renie ?
Vous dont la main puissante a dispensé pour nous
Votre amour dans les cœurs, dans les cieux l'harmonie,
Sur la terre ces monts qui retournent à vous ?
Oh ! faites-moi mourir à cette heure si belle
Où mon faible regard plonge en l'immensité,
Où votre œuvre terrestre et votre œuvre immortelle
Vous bénissent, Seigneur, par leur sublimité.
Oh ! faites-moi mourir ! Quelle qu'ait été ma vie,
Mon âme vous comprend, et je suis racheté !
Qu'elle monte vers vous, sans être poursuivie
De sa faiblesse ou bien de son iniquité ! (1).

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 137. Août 1839. (Je donne le neuvième vers avec 13 syllabes, comme je le trouve dans le recueil de M. Guinaudeau : Leconte de Lisle aura écrit *quelqu'ait été* .)

CHAPITRE III (1)

La destruction du Spiritualisme

Abandon du christianisme. — Passage dans le panthéisme spinoziste. — Recherches et doutes. — Leconte de Lisle athée.

Toute cette ardente religiosité, Leconte de Lisle ne la séparait pas de la forme chrétienne. Mais, sur les croyances chrétiennes, nous avons vu qu'il n'a qu'une sorte de certitude morale, et que des opinions rationnelles

1. Quelques mots sont nécessaires sur les documents pour la première partie de ce chapitre. La correspondance avec Rouffet s'arrêtant en octobre 1840, la *Variété* en mars 1841, de 1841 à 1844 s'étend une longue lacune, avec deux pièces de vers à peine d'une vingtaine de vers chacune. Certains journaux de Bretagne de cette époque contiennent pourtant des vers de Leconte de Lisle, mais ils sont introuvables à Paris, et quant à une publication en volume, le poète, quelques années avant sa mort, s'y est formellement opposé. Je n'ai donc pu me rendre compte du chemin parcouru que par la comparaison du point de départ et du point d'arrivée, constitué par les lettres de Bourbon à Adamolle. Quant au « volume de poésies prêt à être publié » dont il parle en janvier 1845 et qui devait contenir des poésies écrites à Bourbon

et fermes semblent lui manquer ; qu'il cherche, unissant pour le moment dans un accord harmonieux les « joies de la libre pensée » et celles de la religion, plein d'espoir que les données de l'intelligence s'accorderont avec les besoins du sentiment. Cet état d'esprit dura plusieurs années ; la lettre où son frère admire ses *principes irréprochables* est du 19 novembre 1842. Mais, finalement, le conflit eut lieu ; et le jour où Leconte de Lisle, cherchant une certitude vraie, fut fixé, il ne fut plus chrétien. On ne sait pas quels furent les arguments qui le déterminèrent ; mais on ne peut s'empêcher de voir un souvenir de cette crise, sous le voile d'une sorte d'allégorie très transparente, dans un passage de la *Recherche de Dieu*, écrite quelques années plus tard (1). Il s'y représente à Saint-Pierre de Rome, enivré par la magnificence du culte catholique, tout plein d'illusions et voyant chaque chose mille fois plus belle qu'elle n'est en réalité : mais les illusions disparais-

---

même, nous savons par Jean Dornis qu'il fut détruit en manuscrit cette même année 1845 : « Du voilier qui l'avait ramené de Bourbon, il avait jeté à la mer mille vers. La pièce d'*Hypatie* fut seule épargnée... » [*Leconte de Lisle intime*, p. 11.] *Hypatie* elle même ne pouvait exister alors qu'à l'état d'ébauche : elle n'a paru qu'en été 1847, et tant la pensée que la forme font croire à une refonte complète.

1. *La Phalange*, premier numéro de 1846 : le poème est donc de la seconde moitié de 1845.

sent, la *vision éblouissante* s'efface. et il n'a pas vu le « visage du Seigneur ».

J'eus une vision, Seigneur, éblouissante!...
... O temple où ma pensée un instant éblouie,
Frissonnante, oublia la terre évanouie...
Tes prêtres radieux, du haut des fûts hardis,
Ont versé dans mon cœur les chants du paradis!...
... Et je vous ai cherché dans cette ivresse immense,
Dans ces murs éclatants, sur ces fronts en démence,
Dans ces hymnes gonflés d'harmonie et d'amour,
Dans ces mille soleils d'un mystérieux jour ;
Et je vous ai cherché, vous, le calme et le sage,
Et n'ai point rencontré, Seigneur, votre visage !

Désormais, catholicisme et christianisme entrent pour lui dans l'histoire ; la prochaine fois qu'ils seront mentionnés, c'est comme cultes morts ou qui agonisent, de plus en plus délaissés par les peuples (1). Saint-Pierre « tremble sur sa base » et ne sera bientôt qu'une ruine.

---

1. Le catholicisme qualifié de *culte agonisant* dans *Architecture*. — « Voici que le christianisme est mort. » (Lettre du 31 juillet 1846). — La croix, « image stérile d'une splendeur éteinte ». (*La Rivière des Songes*.) En parlant du christianisme encore : « ce culte s'éteint ». (*Les Ascètes* de 1846) Enfin, la prophétie de *Niobé*, qu'il considère comme en train de s'accomplir ; le Dieu chrétien

vaincu par de hardis mortels
Verra le feu sacré mourir sur ses autels.

C'est la seconde grande péripétie de sa vie intérieure qui commence. Le christianisme n'est plus en cause ; c'est du spiritualisme même qu'il s'agit. Ce Dieu qu'il adorait, il a dû, un jour ou l'autre, s'en demander la définition ; mais, ayant porté la main sur lui, il le sent plier entre ses doigts. Il n'hésite pas ; une fois engagé dans la voie des recherches philosophiques, il continuera. Cette fois, ce qui détermine l'évolution, ce n'est plus la séduction du cœur ; c'est un dur effort intellectuel qui, de destruction en destruction, le mènera jusqu'à l'effondrement final.

Dans la première pièce de vers que nous trouvons sur notre chemin après celles de la *Variété* (1), nous retrouvons toujours « l'amour immense et pieux » des années précédentes, toujours aussi le Dieu qui est le créateur (2) et de qui les événements dépendent (3). Mais voici un signe de transformation profonde : Ce Dieu, ce n'est plus le Dieu « sensible au cœur », celui qu'on aime et dont on sent la présence dans l'amour ; le poète dit qu'il le « rencontre » ;

1. Citée dans la *Littérature française* de Staaff, t. III, p. 815. A la page suivante du même volume est citée une seconde pièce, les *Gouttes de Rosée*, assez insignifiante et certainement antérieure. On y retrouve encore les *chérubins* des poésies de 1839 et 1840 et, à voir la couleur et le style de tout le morceau, on serait tenté de le placer à cette époque-là.

2. La nature est appelée « l'éternelle création ».

3. « Dieu m'a fait naître au flanc des monts. »

mais où ? dans « l'empire infini des sereines idées » ; et quelle impression accompagne cette rencontre ? celle du *calme* (1). C'est déjà le Dieu métaphysique. L'amour qui autrefois s'épanchait de préférence aux pieds de la divinité, visiblement le poète commence à le reporter sur la nature ; son intimité avec la nature qui a « bercé sa jeunesse entre ses bras sublimes » est le sujet même de la pièce, et les expressions de tendresse et de ravissement vont à la création plus qu'au créateur. Les « sereines idées », le « calme », les « visions chastes », tout cela est bien austère ; jusqu'à ce qu'enfin, dans les lettres à Adamolle, si le nom de l'amour apparaît, c'est avec l'épithète, qui aurait fait tressaillir Rouffet, d'*intellectuel* (2). Le cœur est mis au second plan ; l'intelligence d'abord ! en 1844, Leconte de Lisle est un métaphysicien (3) initié aux mystères du mode et de la substance (4) et qui enchaîne les propositions comme un géomètre (5). Le résultat est le remplace-

---

1. Le monde où j'ai vécu n'a point quelques coudées.
   On ne le trouve en aucun lieu :
C'est l'empire infini des sereines idées
   Et, calme, on y rencontre Dieu.

2. Leblond, p. 149.

3. Le mot de *métaphysique* revient à tout moment. « C'est ici le lieu de te soumettre quelques lignes qui te feront peut être, au premier abord, l'effet d'une subtilité métaphysique » (*ibid.*, p. 148) ; et p. 150 : « point de distinction du moral à l'intellectuel en bonne métaphysique ».

4. *Ibid.*, p. 150.

5. *Ibid.*, p. 149 : « Ce n'est qu'un sophisme, et je te le rui-

ment de son ancienne conception des choses, ébranlée par la base, par quelque chose de tout nouveau.

Quelques expressions de ces lettres continuent à nous montrer son Dieu d'autrefois, qui donne ceci ou cela (1), la Providence sage et bonne : « Confions-nous en Dieu et ne le blasphémons pas en doutant de sa sagesse et de sa bonté », écrit-il à son ami (2). Mais cette philosophie, il semble qu'il ne fait plus que la traîner avec lui ; le véritable horizon qui s'ouvre devant lui est autre : c'est le panthéisme. Panthéisme peu assuré sans doute, puisque ses prétentions à la rigueur mathématique n'empêchent pas Leconte de Lisle d'y mêler ces idées plus ou moins chrétienne citées tout à l'heure, sans qu'il nous explique comment il s'aviserait de concilier des éléments si différents. Mais, cette réserve faite, les expressions panthéistiques sont non équivoques. Dieu n'est plus le Seigneur, le roi du monde, dont la main a élevé les montagnes : il est l' « âme universelle » ; il est « en nous » nous sommes « une de ses manifestations éternelles » (3). La clef pour comprendre cette philosophie, ce dernier mot nous

---

nerai à l'aide des définitions que je t'ai données » ; p. 151 : « Tu ruines toi-même cette assertion, en admettant une première proposition contradictoire. »

1. Leblond, p. 150. « Dieu ne nous a pas donné une âme et un cœur séparés l'un de l'autre. »

2. *Ibid.*, p. 156. Lettre du 18 janvier 1845

3. *Ibid.*, p. 152 : « La contemplation interne et externe

la donne : éternité des âmes en Dieu, c'est une doctrine de l'*Ethique*, et tout porte à croire en effet que ce qui constitue la charpente solide sous la confusion des rêves flottants du poète, ce sont des matériaux empruntés directement ou indirectement à Spinoza (2).

du beau infini, de l'âme universelle du monde, de Dieu dont nous sommes une des manifestations éternelles » ; et p. 153 : « Dieu en nous ».

2. Que la philosophie de Leconte de Lisle à cette époque procède de Spinoza, c'est une hypothèse que je présente, car il n'y a pas de texte où Spinoza soit nommé, comme c'était le cas pour Lamennais. Mais il y a tant d'indications convergentes qu'on ne peut guère hésiter. D'abord, certaines marques assez extérieures : l'expression d'*amour intellectuel ;* l'emploi, avec une sorte de volupté, des termes techniques *mode* et *substance ;* la méthode de raisonnement *a priori*, où l'on pose la définition pour en déduire la conséquence, avec un dédain superbe des objections tirées de l'expérience ; son ami lui crie : « Mais nous voyons tous les jours le contraire de ce que tu dis ! » et il répond : « C'est un sophisme, et je te le ruinerai à l'aide de mes définitions ».

En fait de doctrines, d'abord cette idée, si caractéristique, de l'éternité des âmes en Dieu [voy. *Ethique*, V, 23] ; au contraire, quand c'est dans le panthéisme hindou qu'il puisera, il parlera de manifestations non pas *eternelles* mais *passagères*. (*La princesse Yaso'da.*) Ensuite, ses idées sur la morale : la phrase (Leblond, p. 149) sur « la distinction vide de sens du moral à l'intellectuel » fait penser à Spinoza, pour qui la vertu est liée à l'intelligence, ainsi que celle sur les « morales factices d'ici-bas » (p. 158) dont on peut rapprocher *Ethique*, IV, 37, Scholie 2, par exemple ceci : « in statu Civili... ex communi consensu decernitur, quid bonum, quid malum sit ».

Enfin, dans sa façon de parler du corps et de l'âme (« il

Mais Leconte de Lisle ne peut plus se passer de cette atmosphère religieuse et idéale, « mystique », comme il disait, dans laquelle il a vécu à Rennes, et si le Dieu chrétien se dérobe, il adaptera son sentiment religieux à sa nouvelle conception, il n'y renoncera pas. « La sublimité de l'âme et de Dieu », c'est, à Bourbon comme à Rennes, l'objet de ses pensées et de son culte ; il tient même très fort à ce qu'on soit convaincu qu'il a toujours été religieux (1). Maintenant comme autrefois, le bonheur suprême est dans le sentiment de la présence de Dieu. Seulement, il ne faut pas que la religiosité et la mysticité soient contraires à sa métaphysique, car Leconte de Lisle dédaigne une joie qui viendrait d'une pure illusion, et veut la joie réelle, établie, non sur un rêve, mais

---

nous a été donné un corps et une âme seulement », p. 149) on sent que sa pensée est toujours dominée par la notion de la dualité ; c'est ce qu'un panthéisme comme celui de l'Inde n'aurait pas permis, mais Spinoza le permettait par sa théorie des deux attributs connaissables. Une autre idée, spinoziste aussi et d'origine cartésienne, se retrouve page 149, mal comprise il est vrai et entièrement dénaturée : c'est que l'âme est constituée par l'intelligence : Descartes et Spinoza disaient « par la Pensée » ; mais on voit bien comment un homme peu au courant de la philosophie pouvait s'y tromper.

1. Leblond, p. 163. « Un instinct de justice sociale et religieuse, — mais non *antireligieuse*, car il y avait au fond de nos divagations d'enfant sur l'iniquité romaine... un acte de foi implicite en la sublimité de l'âme et de Dieu. »

sur « des principes lucides et inamovibles (1). La mysticité nouvelle s'incarne dans cette expression, qui apparaît alors pour se répéter bien des fois, de « en Dieu ». « Les joies réelles sont en Dieu » (2). Si le rapprochement avec Spinoza est juste, cette phrase obscure s'éclaire encore par l'*Ethique :* la béatitude consiste à connaître et à aimer Dieu, « lætari concomittante idea Dei » (3). Pour Leconte de Lisle, ce qui est « en Dieu » s'oppose à ce qui est vulgaire et passager, et c'est avec une véritable passion qu'il s'y précipite : si la souffrance nous aide à nous en rapprocher et à « oublier les choses périssables », bénissons la souffrance : « qui sait si Dieu n'y gagne pas ? (4) ».

---

1. Leblond, p. 157. « Les joies réelles sont sûrement celles qui, une fois déduites, en nous, de principes lucides et inamovibles, ne nous abandonnent jamais entièrement, etc. » Pour épuiser les rapprochements possibles avec Spinoza, remarquons que ces principes *lucides et inamovibles* font songer aux *idées adéquates :* pour Spinoza, on n'éprouve de joie qu'en tant que l'on agit, mais on n'agit qu'en tant que l'on a des idées adéquates : « Mens nostra, quatenus adæquatas habet ideas, eatenus necessario agit, et quatenus ideas habet inadæquatas, eatenus quædam patitur. » [*Ethique*, III, 1.]

2. Leblond, p. 158. — Cf. cette phrase détachée citée page 157 : « le calme est en Dieu ».

3. *Ethique*, V, 15, démonstration.

4. Leblond, p. 152. Dieu y gagne, c'est-à-dire notre communication avec Dieu (parce que la souffrance détache des pensées vulgaires et terrestres, et fait songer à Dieu). Dieu en tant que tel ne peut rien gagner à notre souffrance : une

Comme à Rennes donc, c'est de Dieu que vient le bonheur. Mais la survie, la survie qui seule met au bonheur le sceau définitif, que devient-elle dans cette doctrine ? C'est ici qu'il faut voir avec quelle ardeur, on peut presque dire avec quelle rage, il s'attache à retenir sa foi qu'il sent vaguement menacée. « Il ne faut pas douter, mon ami. Il faut laisser aux niais et aux lâches leurs stupides négations du cœur immortel et de l'intelligence divine de l'homme (1). » Aussi n'a-t-il garde d'oublier que si l'homme est une manifestation de Dieu, il est une manifestation éternelle. Spinoza a dit : « Il est possible qu'il ne périsse de l'âme qu'une partie infime » (2), et, fort de cette doctrine, Leconte de Lisle s'écrie : « L'homme... ne s'éteindra jamais, pas même sous l'haleine de ce qu'on nomme la mort et qui n'est que le réveil (3). » Mais l'éternité n'est que partielle ; quelque chose de l'homme doit périr : qu'est-ce donc qui sera éternel, et qu'est-ce qui sera sacrifié ? Ici

---

pareille idée est contraire non seulement à la philosophie de Spinoza [*Ethique*, IV, 45, scholie], mais à tout panthéisme : n'est-ce pas Dieu qui souffre en nous ? Voy. la *Vision de Brahma*.

1. Leblond, p. 152.

2. *Ethique*, V, 38, corollaire : « Mentem humanam posse eius naturæ esse ut id, quod eius cum Corpore perire ostendimus, in respectu ad id, quod ipsius remanet, nullius sit momenti ».

3. Leblond, p. 153.

Leconte de Lisle se sépare du philosophe : sous tout son intellectualisme le *sentiment* religieux, et le besoin d'amour qui est au fond du sentiment religieux, reparaissent dans leur force. Que disait Spinoza ? *Pars mentis æterna est intellectus* (1). Leconte de Lisle, lui, nous parle du *cœur immortel* de l'homme, et fait de la survie le prix de la souffrance et de l'amour, mais de l'amour *saint* ; c'est « l'homme qui a souffert et qui a aimé, s'il a souffert, s'il a aimé saintement », qui ne s éteindra jamais. Le sentiment primitif et irréductible fait voler en éclats le système.

C'est aussi que le système n'avait rien de stable et de définitif. Nulle part on ne trouve dans les idées de Leconte de Lisle autant de confusion ; on sent une intelligence qui a peine à ordonner, à mettre au net, la masse de notions nouvelles qui l'assaillent. On peut bien dégager un noyau philosophique, mais que de phrases vagues sur le *beau infini* (2), le *juste*, le *bien*, et le *vrai absolu* (3), et autres du même genre. Le ton trop catégorique des affirmations (c'est un trait de son tempérament qui s'est rarement démenti) ne doit pas faire illusion : il a l'esprit inquiet ; tout en s'arrêtant, pour le moment, à la solution panthéistique, il ne se sent pas raffermi comme il

1. *Ethique*. V, 40, corollaire.
2. Leblond, p. 152.
3. *Ibid.*, p. 158.

voudrait (1), et, de temps en temps, on le voit qui revient à son Dieu d'autrefois, extérieur au monde et providentiel.

Or, voici que cette ancienne conception qui allait s'affaiblissant, une circonstance nouvelle vient lui donner un regain de vie. En 1845, Leconte de Lisle accepte de collaborer à la propagande fouriériste, et bientôt l'idée phalanstérienne le remplira d'enthousiasme. « J'ai tracé le dogme de la foi nouvelle » ; c'est avec ce coup de clairon triomphal qu'il débarque en France (2). Or, la doctrine à laquelle il adhère, pour être une doctrine sociale, n'en contient pas moins une philosophie : elle s'appuie sur le postulat d'un Dieu providentiel et très soucieux du bonheur des hommes (3) ; et tout l'optimisme de Fourier, tout

1. On nous parle même, dès cette époque, d'une incertitude nettement exprimée sur la nature de Dieu. Leblond, p. 156 : « Il ne s'agit pas, songes-y, de nier ou d'avouer l'existence d'un Etre ainsi nommé, mais de bien nous rendre compte de la substance et de la nature de l'Etre ; ce qui est une toute autre affaire ». Mais je ne puis rien conclure d'une phrase isolée de son contexte et citée à l'appui d'une thèse toute personnelle.

2. Première lettre à Bénézit, juin 1845.

3. « L'universalité de providence » est un des « attributs » primordiaux du Dieu de Fourier. (*Théorie de l'unité universelle*, t. II, p. 245 ; cité par Bourgin, dans son livre sur *Fourier*, thèse de la Faculté des lettres de Paris, 1904, 8°. Excepté quelques textes sur l'immortalité de l'âme, tout ce que je cite de Fourier est emprunté à cette monographie. Les pages indiquées sont celles de l'édition faite par les soins de l'Ecole, en 1841 et années suivantes).

son espoir d'un bonheur social futur a pour base la confiance en cette bonté de la Providence (1). Dans cette phrase : « Confions-nous en Dieu, et ne le blasphémons pas en doutant de sa sagesse et de sa bonté » (2), c'est peut être déjà un accent fouriériste que nous entendons. Car, dès le début, ce qui le tente surtout dans le fouriérisme systématique (je ne parle pas de l'esprit général, socialiste), ce sont les principes, les fondements théoriques de la doctrine (3). Sa profession de foi, la voici : « Nous le

1. Bourgin, *op. cit.*, p. 196 : « S'il est absurde de ne pas croire en Dieu, il n'est pas moins absurde d'y croire à demi, de penser que sa providence n'est que partielle, qu'il a négligé de pourvoir à nos besoins les plus urgents, comme celui d'un ordre social qui fasse notre bonheur ». [*Théorie de l'unité universelle*, t. I, avant-propos, p. 76] ; p. 197 : « C'est vraiment par l'harmonie sociétaire que Dieu nous manifeste l'immensité de sa providence. » [*Nouveau Monde*, p. 380.] Parmi les opinions qui, après la mort de Fourier, contribuent à rapprocher ses disciples et à en former une école malgré de nombreuses divergences de vues, Bourgin cite, page 458, en première ligne « la croyance à une divinité ordonnatrice et providentielle ».

2. Leblond, p. 156. Lettre écrite quand il avait déjà reçu les propositions de l'Ecole.

3. *Revue bleue*, 10 juillet 1897, même lettre que ci-dessus : « Mes convictions ne sont pas parfaitement identiques aux leurs... Je partage entièrement certains principes de l'école sociétaire et je ne suis en dissidence avec elle qu'à l'endroit des conséquences arbitraires qu'elle déduit, faussement à mon avis, de ces mêmes principes. »

sommes tous (phalanstériens), nous qui croyons aux destinées meilleures de l'homme et qui confessons la bonté de Dieu, artistes et hommes de science, nous tous qui savons que l'art et la science sont en Dieu, et que le beau et le bien sont aussi le vrai » (1). De son récent panthéisme, représenté dans cette phrase par l'expression « en Dieu », de sa théorie providentielle fouriériste, il se forme une sorte de prodigieux mélange mystique : c'est vers cette époque qu'il trouve moyen d'écrire à Bénézit, en débarquant à Nantes, ces choses extraordinaires : « Nous ne nous sommes point séparés depuis l'heure où nous avons communié dans l'infini, en esprit et en amour... J'ai tracé le dogme de la foi nouvelle. As-tu poursuivi ton œuvre sainte et belle ? » (2).

Heureusement, il n'y a qu'une lettre sur ce ton : Leconte de Lisle répugnait trop à tout ce qui est trouble. Dans le courant de l'année 1846, le panthéisme n'apparaît plus ; au contraire, la théorie fouriériste très souvent, en ce qu'elle a de particulier et de précis. C'est une idée très fouriériste quand il s'indigne contre les « calomnies divines » des conservateurs qui soutiennent que le mal est sans remède (3) : supposer que Dieu ait pu vouloir

1. Deuxième lettre à Bénézit. Les derniers mots, qui semblent mystérieux, veulent peut-être dire simplement que *le bien et le beau sont des vérités*, et non de pures utopies.
2. Première lettre à Bénézit, juin 1845.
3. Lettre à Bénézit du 31 juillet 1846.

un ordre social éternellement imparfait, c'est calomnier sa Providence ; et fouriériste aussi ce vers où il montre l'humanité « aux desseins créateurs cessant d'être rebelle » (1). Que, pendant un instant de crise, des idées très différentes aient pu rester amalgamées, c'est, après tout, naturel : mais, pourvu qu'il se familiarisât avec le fouriérisme, Leconte de Lisle devait sentir rapidement l'impossibilité de concilier une doctrine où Dieu est l'*âme universelle* avec une autre doctrine où l'on distingue dans la nature un « Dieu ou Esprit, principe actif et moteur », extérieur à la « Matière, principe actif et mû » (2). C'est ce choc brusque qui dut lui être révélateur ; il dut reconnaître que mêler des notions aussi contraires n'était qu'une façon d'esquiver la difficulté. Aussi, dès la seconde moitié de 1845, ce fut une question pressante qui se posa à son esprit : qu'est-ce que Dieu ? d'autant plus pressante que c'était de la réponse à cette question que dépendaient les réponses à toutes

---

1. *Le Voile d'Isis*, vers la fin. Fourier croit à un ordre social préétabli par Dieu, et que les aspirations que Dieu a mises dans l'homme y tendent naturellement : mais la « civilisation » s'y oppose ; nous prétendons résister « aux impulsions de ces ressorts créés par Dieu », nous sommes « en état de rébellion permanente contre lui ». (*La fausse industrie*, t. II, p. 696, cité par Bourgin, p. 200.)

2. *Théorie de l'Unité universelle*, t. II, p. 265. (Bourgin, p. 193.)

les autres qui le tourmentaient : qu'est-ce que le monde? que suis-je moi-même ? quel est le sort de l'âme? (1) ce dernier problème qui contient la vie et la mort est lui-même contenu dans le problème de Dieu (2). Il se retrouve, incertain, inquiet, en face de l'énigme à laquelle plusieurs fois déjà il a cru trouver une solution, et qui reparaît toujours. Toute sa vie, ou plutôt, comme il dit plus religieusement, tout son *pèlerinage*, n'a été qu'une longue *recherche de Dieu*, recherche infructueuse, car le voilà livré à toutes les angoisses du doute:

Seigneur, dans tout le cours de mon pèlerinage,
Un désir éternel a consumé mon âge.
Toujours vers votre face et votre sentiment

---

1. *Le Voile d'Isis* (le Pharaon au Thérapeute) :
Mais la sombre tristesse est au fond de mon cœur :
Le désir m'a blessé d'un aiguillon vainqueur...
Sais-tu de ce désir l'irrésistible ardeur ?
Parle! qui suis-je? où vais-je ? Et dans la profondeur
Des cieux, ardents palais, impalpables abîmes,
Quel Dieu m'emportera sur des ailes sublimes ?

2. C'est pourquoi, pendant ces années, il ne dit presque rien de l'immortalité de l'âme. Il parle seulement, dans un passage obscur de sa lettre du 31 juillet 1846, de « marrche au bonheur, ici comme au ciel » ; — comme il vient de parler de l'enfer catholique qui l'indigne, sa pensée doit être celle-ci : il faut croire à une éternité de bonheur, non de souffrance, comme les catholiques. C'est l'avis de Fourier, qui croit « à la métempsychose aussi fermement qu'aux vérités mathématiques » (*Théorie de l'Unité universelle*, t. II, p. 237) et promet une vie de délices dans chaque incarnation.

J'ai tendu les deux bras comme un fiévreux amant,
Et je n'ai rien trouvé que le fiel et la lie
Au calice éternel qu'épuisait ma folie (1).

L'*éternel désir* dont sa vie est faite n'est pas satisfait ; « je meurs de votre faim, Seigneur », tels sont presque les premiers mots de la *Recherche de Dieu*. Il espère encore, il demande à Dieu de se révéler, car il ne suppose pas qu'il puisse ne pas exister ; mais bientôt il retombe dans l'abattement :

Non, non, vous habitez par delà nos natures,
Et vous ne parlez plus aux pauvres créatures.

Il est vrai que le poème se termine par une intervention de l'*esprit de la terre* qui, brusquement, impose silence au désespéré : quand l'harmonie sociale, rêvée par le fouriérisme, aura donné aux hommes le bonheur infini, Dieu se manifestera :

Dieu ! Dieu que tu cherchais, pauvre esprit aveuglé,
Dieu jaillira de tout, et Dieu t'aura parlé (2).

---

1. *La Recherche de Dieu*.
2. C'est un rêve fouriériste : Voy. Bourgin, p. 289. Dans la phalange sociétaire, les hommes « pourront voir le beau passionnel, dire qu'ils ont vu Dieu en personne et dans toute sa sagesse ; car qu'est-ce que l'esprit, la sagesse de Dieu, sinon l'harmonie des douze passions, etc., etc... ? » [*Théorie de l'unité universelle*, t. III, p. 475.] Dieu ou l'unité sociétaire, ce sont « des mots synonymes, puisque l'unité ou harmonie est le but de Dieu ». [*Ibid.*, p. 208.]

Il est vrai aussi que Leconte de Lisle, ne pouvant se résoudre à vivre dans les « ombres du doute » (1), pendant quelque temps encore, parlera de Dieu souvent : « l'œil de Dieu » (2), « les siècles que Dieu mène » (3), « enfants de Dieu » (4), ces expressions et d'autres semblables (5) se répètent tant dans les poèmes de la *Phalange* que dans les nouvelles de la *Démocratie pacifique :* mais l'ancienne foi est ébranlée pour jamais. Dans *Khiron,* qui est de 1847, dans *Bhagavat* encore, on entend l'écho de ses doutes. Khiron met en question la puissance des Dieux connus et rêve des Dieux invisibles, irrévélés (6) ; Angira, dans *Bhagavat*, avoue qu'il ignore « l'origine, la fin et les formes de l'Etre » (7), et le poète, parlant en son propre nom, ajoute : « l'esprit s'ignore soi-même » (8).

---

1. *La Mélodie incarnée.*
2. *Marcie.*
3. *Tantale.*
4. *Les Epis.*
5. *La Mélodie incarnée ;* « ce que Dieu a formé de plus parfait » ; *Architecture :* « ceux à qui Dieu fit le sublime don. »
6. *Poèmes antiques*, p. 210 et 211.
7. *Ibid.* p. 17 ; cf. le discours d'Angira à la page 12, avec ces vers :

   Mais le doute toujours appesantit ma face,
   Et l'enseignement pur de mon esprit s'efface.

8. *Ibid.*, p. 14. L'inspiration et le style de ce dernier morceau le feraient croire antérieur au reste du poème, et plutôt contemporain de *Khiron.*

Pour retenir quelque chose de la lumière qui le fuit, il fait une théorie d'après laquelle il renonce à tout dogme absolu, heureux s'il peut atteindre « une part de la vérité éternelle » (1). Mais à ce moment déjà il semble avoir entrevu ce qui désormais sera son dogme, c'est-à-dire la négation radicale : il y a, dans *Hypatie* (2), un mot qui peut être interprété dans ce sens :

> Les Dieux sont en poussière et la terre est muette.
> Rien ne parlera plus dans le ciel déserté.

En 1852, il a mis « *ton* ciel déserté », celui d'Hypatie, l'Olympe païen ; mais le vers de 1847 semble avoir une autre portée : le ciel n'est plus peuplé du tout, il n'y a plus rien à attendre. Est-ce, à ce moment déjà, une opinion solidement établie ou n'est-ce encore qu'un abattement momentané ? on ne saurait le dire, mais ce qui est certain c'est que dans les *Poèmes antiques*, dont les derniers sont de 1851, Dieu n'est plus qu'un souvenir. Leconte de Lisle appelle encore ; il répète le cri de la *Recherche*, plus ardent :

---

1. Lettre à Bénézit, juin 1847 : « Un dogme, quel qu'il soit, ne peut jamais contenir qu'une part de la vérité éternelle, mais non cette vérité tout entière. »
2. *Hypatie* est précisément publiée en été 1847.

Du sommet des grands caps, loin des rumeurs humaines,
O vents ! emportez-nous vers les Dieux inconnus (1) !

Mais ces vers si beaux n'expriment plus un espoir réel. *L'éternel désir* (cette expression de la *Recherche* se retrouve dans *Dies iræ*) est définitivement jugé vain et stérile ; « rien ne répond dans l'immense étendue », et le poète, sans détours, se déclare

Désabusé du Dieu qui ne doit point venir.

Désormais sa philosophie aura pour fondement la négation absolue, implacable, de tout spiritualisme. C'est son postulat, exprimé rarement, mais impliqué partout. Leconte de Lisle est athée. Etant homme d'imagination, et non philosophe, il se laissera aller à rêver quelquefois un Dieu et plus souvent des Dieux ; mais sa conviction est acquise. Quand, peu après les *Poèmes antiques*, le nom de Dieu revient sous sa plume, il ajoute entre parenthèses : « Si Dieu il y a, question incidente » (2), et l'on sent bien qu'il n'en fait plus une question et qu'il sait parfaitement à quoi s'en tenir : il y a même,

---

1. *Dies iræ*. [*Poèmes antiques*, p. 313.] C'est aussi la reprise, avec une supériorité infinie, de deux vers de *Khiron* [*ibid.*, p. 210] :

Que ne puis-je, ô Borée, à tes souffles terribles
Confier mon essor vers ces Dieux invisibles !

2. Lettre du 15 août 1853, [Leblond, p. 390.]

dans ce trait qu'il lance au milieu d'un tout autre ordre d'idées, un certain ton agressif. Dans l'*Holocauste*, Dieu « n'est qu'une façon de parler » (1) ; il est nié dans le *Catéchisme populaire républicain* (2), et tous ceux qui ont connu le poète s'accordent sur ce point de sa philosophie. Tout le développement de sa pensée depuis 1848 suppose la négation préalable de Dieu ; il n'y a pas place pour cette idée. Quand, dans les *Montreurs*, il l'eut laissée se glisser dans un vers, il se hâta de faire une correction qui la supprimait (3).

---

1. L'*Holocauste*. *Poèmes tragiques*, p. 52.

2. *Catéchisme populaire républicain*, p. 9 [sur le christianisme] : « L'homme reste entre les mains d'un maître absolu et incompréhensible, comme l'argile entre les mains du potier, selon la déclaration de saint Paul. Or, la raison humaine nous dit qu'il n'y a en tout ceci ni argile, ni potier, ni maître incompréhensible, ni esclave stupide. » Toutes les affirmations du *Catéchisme républicain* excluent l'hypothèse d'un Dieu. Il faut ajouter le vers de *Qaïn* [*Poèmes barbares*, p. 19] :

Et qui t'y cherchera ne t'y trouvera pas.

3. *Les Montreurs*, *Revue contemporaine* du 30 juin 1862 :

La robe de lumière
Que Dieu fit à l'amour comme à la volupté

éd. Lemerre [*Poèmes barbares*, p. 222] :

La robe de lumière
De la pudeur divine et de la volupté.

CHAPITRE IV

Le sentiment religieux et le pessimisme

Optimisme et attachement à la vie. — Négation de l'immortalité. — « L'âpre désir des choses éternelles ». — Formation du pessimisme.

L'état d'esprit dans lequel se trouvait Leconte de Lisle, à l'époque où son spiritualisme disparaissait définitivement, peut se résumer en deux mots : optimisme presque absolu, amour illimité de la vie.

Cela est important à constater : tant que la métaphysique reste en dehors, le coup d'œil que Leconte de Lisle jette sur la vie et la nature ne lui révèle rien qui puisse devenir une raison de pessimisme, et cela non seulement dans ses heureuses années d'espérance sociale : jusqu'à la fin, à travers ses tristesses les plus sombres, l'ancienne lumière réapparaîtra par intervalles. « Vivre est si doux » s'écrie Çanta dans *Çunacépa* (1), et le poème tout entier, le dénouement surtout, laissent très bien sentir qu'au fond du cœur Leconte de Lisle n'était pas en désaccord avec elle.

1. *Poèmes antiques*, p. 51.

Dans l'*Illusion suprême* (1), c'est une vision de l'existence presque en rose ; « jeunesse, amour, joie et pensée », toute douceur et toute bonté y sont réunies ; et la « joie des choses » se retrouve jusque dans la *Mort de Valmiki* (2), et la « vie immense, auguste » est célébrée jusque dans *Bhagavat*. *Khiron*, qu'est-ce autre chose que la vie puissante et joyeuse exaltée comme l'idéal suprême ? et faut-il rappeler toute la série des poèmes grecs qui l'ont précédé et suivi ? « La destinée humaine est le bonheur », Leconte de Lisle l'a dit textuellement (3), et si le désespoir devant le spectacle de la souffrance et du mal a pu être considéré parfois comme l'origine de son pessimisme, cette interprétation ne vient en grande partie que de ce qu'on a voulu expliquer la pensée du poète par des rapprochements avec des pessimistes d'une tout autre espèce : on a parlé de Vigny, et les plus philosophes ont ajouté Schopenhauer. Leconte de Lisle diffère d'eux très profondément.

De même qu'il ne voit pas en mal la vie, il a, malgré des boutades violentes qu'on pourrait citer, une opinion favorable de la nature de l'homme au point de vue moral. La bonté de l'homme, que Fou-

1. *Poèmes tragiques*, p. 36.
2. *Poèmes antiques*, p. 28.
3. *Catéchisme populaire républicain*, p. 7.

rier ne se lassait pas d'affirmer, était devenue un dogme pour tous ses disciples. Elle l'est restée pour Leconte de Lisle, d'après qui — il le proclame très nettement, — le bien même ne peut se définir autrement que « ce qui est conforme à la nature humaine » (1). Dans les *Poèmes*, à coup sûr, l'optimisme n'est pas si parfait ; et cependant comme les nobles qualités morales y éclatent de toutes parts ! Les personnages des récits historiques et légendaires sont parfois des modèles de haute vertu, d'héroïsme sublime. Ces épithètes données à Hialmar : « jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures » (2) s'appliqueraient à beaucoup ; d'autres sont moins *riants* peut-être, mais sans flétrissure certainement, et plus grandioses, comme ceux du *Massacre de Mona*, ou comme Hypatie ou le vieux barde de Temrah, qui se sacrifient pour la religion de leurs pères ; il y en a enfin que le poète a peine à approuver, comme les ascètes chrétiens, et que cependant il ne peut s'empêcher d'admirer, vibrant d'enthousiasme pour cette « race magnanime », sans égard à ce que leur idéal est le contraire du sien : tant il est sensible à la beauté morale sous toutes ses formes.

Rien ne diminue donc son grand attachement pour la vie. C'est une assertion qui aurait pu paraître

1. *Catéchisme populaire républicain*, p. 6.
2. *Le cœur de Hialmar*, fin. [*Poèmes barbares*, p 78.]

paradoxale à quelques-uns de ses lecteurs d'autrefois, mais qui, maintenant que nous connaissons les sentiments de sa jeunesse, ne surprendra plus personne : peu d'hommes ont aimé la vie comme a fait Leconte de Lisle. Il y est si attaché qu'il ne concevra pas même qu'on puisse se proposer une autre fin dernière que le développement de la vie et des forces vitales ; ce *développement* est pour lui si bien le postulat essentiel que toute sa morale en dérive. Ici encore, c'est grâce au fouriérisme, à ce qu'il semble, que les aspirations du poète prennent corps et s'affirment comme doctrine. On connaît la théorie de Fourier : « Le bonheur, sur lequel on a tant raisonné ou plutôt déraisonné, consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire » ; « le bonheur est l'essor intégral et continu des passions » (1). Voilà la base de la morale ; tout ce qui limite l'expansion de la vie et des passions, les austérités, les privations volontaires, l'ascétisme, est rejeté avec horreur. L'idéal de Leconte de Lisle restera toujours cette vie pleine, développée en tout sens fortement et harmonieusement, riche de « passions vigoureuses et profondes » (2). On en trouve l'expression poétique dans l'*Anathème*, dans *Dies Iræ* surtout,

---

1. *Théorie des quatre mouvements*, p. 137. — *Théorie de l'unité universelle*, t. III, p. 196. (Bourgin, p. 202.)

2. *Aux modernes* [*Poèmes barbares*, p. 356]. Et le *Catéchisme républicain*.

dont on pourrait citer des strophes entières ; quels vers caractéristiques par exemple que ceux-ci :

Les âmes sans vertu dorment d'un lourd sommeil,
Comme des arbrisseaux, viciés dans leur tige,
Qui n'ont verdi qu'un jour et n'ont vu qu'un soleil.

Sans vertu est expliqué par des termes qui expriment la maladie, la faiblesse ; *verdir* est la grande vertu (1). Quant au danger d'égoïsme qu'une telle doctrine ferait redouter, il est prévenu par une psychologie très complaisante : Fourier reconnaissait en l'homme douze passions, dont toutes celles que nous appelons « mauvaises passions » étaient exclues, et qui, au moment même de leur plus fort développement, aboutissaient à un « penchant naturel de l'individu à concilier son bonheur avec celui de tout ce qui l'entoure » (2). Que Leconte de Lisle ait longtemps conservé cette théorie fantaisiste telle qu'elle était, cela n'est assurément pas probable ; mais l'esprit général lui resta sa vie durant.

Tout cet optimisme de Leconte de Lisle fut comme foudroyé par le même coup qui détruisit ses croyan-

1. Ces vers datent de 1846 ; ils se trouvent dans les *Ascètes*, où il est dit de la décadence romaine :

Les heureux et les forts étaient pris de vertige.
Les faibles sans vertu dormaient d'un lourd sommeil,
Comme des arbrisseaux, viciés dans leur tige,
Qui n'ont verdi qu'un jour et n'ont vu qu'un soleil.

2. *Théorie des quatre mouvements*, p. 116. [Bourgin, p. 205.]

ces spiritualistes. Ces croyances satisfaisaient ses deux besoins les plus profonds, celui de cet *amour* religieux dont il parlait à Rennes et celui de l'immortalité : qu'allait-il devenir sans elles ?

Dies iræ montre assez quel fut son désespoir devant la perte irrémédiable de l'*amour*. A l'homme qui n'a plus de religion il ne reste plus que le désir d'aimer, une inépuisable réserve de sentiment qui se consume intérieurement sans trouver d'objet. Chez l'homme d'autrefois, l'amour était possible parce que la foi était là ; l'homme irréligieux d'aujourd'hui ne peut même l'espérer. Voici le parallèle que fait *Dies iræ* entre l'homme primitif et le moderne :

L'éclair qui fait aimer et qui nous illumine
Le brûlait sans faiblir un siècle comme un jour,
Et la foi confiante et la candeur divine
Veillaient au sanctuaire où rayonnait l'amour.

Mais nous, nous, consumés d'une impossible envie,
En proie au mal de croire et d'aimer sans retour,
Répondez, jours nouveaux, nous rendrez-vous la vie?
Dites, ô jours anciens, nous rendrez-vous l'amour ?

Dieu a disparu : et du même coup la vie cesse d'être idéalisée par les rêves sublimes et ce sentiment mystique que ne pouvaient satisfaire les objets finis et dont le trop-plein débordait en hymnes au ciel. Les horizons de l'infini se ferment, les clartés

célestes s'éteignent, les choses de la vie apparaissent dans une lumière farouche, crue, barbare. Pour retrouver quelque chose des « transports sacrés », il faut sortir de la réalité : il faut se réfugier dans le monde de l'art. Toute la mysticité de Leconte de Lisle passe dans son amour de l'art ; il en fera vraiment son Dieu, il ne se lassera pas de parler de son culte, de ses prêtres, de ses sanctuaires, de l'*amour religieux* qu'il faut lui porter. Mais la vie, elle, est à jamais dépouillée de son charme suprême.

Et cependant, l'art, et l'amour terrestre aussi, et les *passions vigoureuses* restent ; tout bonheur n'est pas impossible. Mais il y a une condition à cela, une condition absolue : l'immortalité. L'*immortelle envie* (1), le *songe immortel* (2), n'ont pas abandonné Leconte de Lisle depuis le temps où il glorifiait le Christ de les avoir apportés sur la terre. L'immortalité seule met le sceau à la vie heureuse. C'était l'avis de Fourier lui-même que le développement des passions, quelque parfait qu'il soit, ne peut constituer le bonheur que si l'immortalité est garantie ; sans elle, c'est le spectre de la mort sur toutes les jouissances (3), et en effet, du moment qu'on a pour

1. *L'Anathème*. [*Poèmes barbares*, p. 354.]
2. *Qaïn*. *Ibid.*, p. 13.
3. *Théorie de l'unité universelle*, t. II, p. 340 : « Rien de fait pour le bonheur, tant que n'avons pas, sur l'immortalité de l'âme, des garanties convaincantes et mathématiquement établies » ; et p. 309 : si la mort devait tout

la vie cet attachement absolu dont nous parlions plus haut, la certitude de vivre toujours est une nécessité. Voyez *Khiron :* si dans sa vie pleine, puissante, magnifique, le centaure trouve une joie sans mélange, c'est qu'il a cette certitude :

J'étais calme, sachant que j'étais immortel (1).

Mais voici que la croyance à l'immortalité disparaît avec le spiritualisme. Partout désormais, dans *Dies Iræ*, *Requies*, le *Vent froid de la Nuit*, la *Chute des Etoiles*, *Fiat Nox*, le *Dernier Souvenir*, l'*Illusion suprême* (2), la mort est l'anéantissement, le *rien* absolu. « Ce qui fut l'homme est aboli », dit un vers de la *Chute des Etoiles* (3) ; et le corbeau à qui le bon abbé Sérapion parle de l'âme et des prophètes qui ont connu la vérité sur ses destinées, lui répond fort nettement :

---

terminer, « les biens de ce monde ne seraient qu'un sujet de regret » ; Dieu encourrait « un reproche continuel de n'avoir pas perpétué le bonheur de cette vie terrestre ». Et Fourier fait voir comment la terreur de la mort serait un malheur plus grand à mesure que la vie deviendrait plus heureuse.

1. *Poèmes antiques*, p. 197.

2. Dans l'*Illusion suprême* [*Poèmes tragiques*. p. 39], le mot de *néant* est prononcé.

3. *Poèmes barbares*, p. 225.

j'en ai mangé beaucoup,
Et leur âme avec eux, Maître, du même coup (1).

C'est bien aussi sa propre doctrine que le poète exprime quand, dans son discours de réception à l'Académie, il oppose à la foi de Victor Hugo « le renoncement réfléchi et définitif au sentiment de notre identité survivant à l'existence terrestre ». Il n'y a pas chez lui, sur cette question, l'ombre d'un doute ; c'est le point fixe de sa pensée, la conviction que jamais rien n'est venu ébranler. Mais quelles suites elle entraîne ! Leconte de Lisle pourrait dire comme Khiron :

Mon immortalité s'est heurtée à la tombe ;

lui aussi, il a douté de ses Dieux et a été puni par la perte de toute espérance. Tout s'écroule autour de lui. Il compare à la splendeur de jadis la misère de l'homme mortel, et la comparaison le remplit d'un sentiment de détresse. Qu'on lise le début de son poème sur la mort d'Adam, auquel il a donné le titre symbolique de la *Fin de l'Homme* (2) :

Or ce n'était plus l'Homme en sa gloire première,
Tel qu'Iahvéh le fit pour la félicité,
Calme et puissant, vêtu d'une mâle beauté,

1. *Poèmes barbares*, p. 266.
2. *Ibid.*, p. 357.

Chair neuve où l'âme vierge éclatait en lumière
Devant la vision de l'immortalité.

Il resterait un remède pourtant. Leconte de Lisle ne s'enferme pas dans sa personnalité propre ; quelque dur qu'il lui soit de ne plus rien espérer pour lui-même, quelque violent effort que lui coûte ce *renoncement*, il en sera capable ; il se *synthétise*, a-t-il dit, il *vit avec la masse* (1), et ce n'est pas un vain mot : son sort est contenu dans le sort de l'humanité, et il est prêt à accepter l'anéantissement personnel pourvu qu'il soit assuré de l'immortalité du genre humain. « Qu'importe que je meure, si le genre humain doit vivre éternellement » ? à des hommes qui n'ont que le sentiment de leur individualité de pareilles consolations paraissent ridicules ; mais Leconte de Lisle, lui, sent vraiment qu'il n'est qu'une parcelle dans un tout. Un temps, en effet, il crut que l'homme collectif échappait à la loi que l'homme individuel ne saurait éviter. « Les Dieux passent vite, et l'homme est immortel » : c'est par ce cri de triomphe que se terminaient les *Ascètes*. N'eût-il pas eu la « vision de l'immortalité », l'Adam primitif pouvait vivre heureux et calme, s'il « croyait la terre impérissable » (2). Mais cela aussi se révèle

1. Lettre de 1844 à Adamolle.
2. *Dies Iræ*.

comme une illusion (1). Ce ne sont pas seulement les peuples et les races qui meurent : c'est l'humanité entière, et le globe qu'elle habite, et les autres globes de l'espace, qui finiront au néant. « Le jour où le globe s'en ira en poussière » apparaît à l'imagination de Leconte de Lisle au milieu même de ses préoccupations de révolutionnaire, en 1849 (2), et toute sa vie, les images de destruction et de mort universelle le hanteront (3). Tant qu'il s'agissait de lui-même, il était trop fier pour exprimer directement son horreur de la mort, c'est-à-dire un sentiment qui, après tout, n'était que celui de la peur ; mais ici, l'orgueil et la pudeur ne le retenant plus, il laisse éclater son désespoir :

Un monstre insatiable a dévoré la vie.
Astres resplendissants des cieux, soyez témoins !
C'est à vous de frémir, car ici-bas, du moins,
L'affreux spectre, la goule horrible est assouvie.

Dans ce vaste anéantissement, c'est au sort de l'âme humaine qu'il pense avant tout :

---

1. Dans la *Fontaine aux Lianes*, en 1847, le poète appelait les bois de son île natale

Fils du soleil, debout sur le globe changeant.

En 1852, il remplaça ce vers par celui-ci :

Vous verrez passer l'homme et le monde changeant.

2. Lettre à Ménard du 7 septembre 1849.
3. *La Légende des Nornes*, *Solvet Seclum* et beaucoup d'autres.

Vertu, douleur, pensée, espérance, remords,
Amour qui traversais l'univers d'un coup d'aile,
Qu'êtes-vous devenus ? L'âme, qu'a-t-on fait d'elle ?
Qu'a-t-on fait de l'esprit silencieux des morts ?

Et il répond implacablement, selon la vérité :

Tout, tout a disparu, sans échos et sans traces,
Avec le souvenir du monde jeune et beau.
Les siècles ont scellé dans le même tombeau
L'illusion divine et la rumeur des races (1).

Le poète insiste : non seulement tout est anéanti, mais il n'en reste pas un écho, une trace, un souvenir. Car subsister dans une trace ou un souvenir, c'est encore subsister : et après avoir reconnu que toutes choses sont éphémères, l'esprit avide d'éternité voudrait au moins qu'il y eût, quelque part, dans un monde transcendant, comme un livre où elles inscrivissent à jamais la trace de leur passage. Par là se trouve évoquée encore une fois l'idée de Dieu comme d'un *témoin* immuable de l'écoulement des choses. Avec un Dieu au-dessus d'elle, la vie ne serait pas toute vaine ; les générations qui s'évanouissent l'une après l'autre avec leurs souffrances, leurs luttes, leur héroïsme quelquefois, ne seraient pas vouées à l'oubli, comme maintenant :

Que de sanglots perdus sous le ciel solitaire !
Que de flots d'un sang pur sont versés sur la terre
Et fument ignorés d'un éternel témoin (2) !

1. *Dernière Vision*, [*Poèmes barbares*, p. 248.]
2. *L'Anathème*. [*Poèmes barbares*, p. 353.]

A mesure que les objets particuliers se dérobent, il se produit ainsi chez Leconte de Lisle une sorte d'élargissement du besoin primitif d'immortalité personnelle. Un esprit façonné exclusivement par des idées héritées du christianisme, par la tradition philosophique de l'Occident, en eût peut-être été incapable. Ce n'est cependant pas un phénomène extraordinaire. Que l' « écoulement universel » est un spectacle désespérant, on peut l'être, indépendamment de l'application à notre personnalité propre, c'est un lieu commun que tout le monde admet : or, quel est le sentiment enveloppé dans cette sorte de tristesse, sinon que, sans songer à soi-même, on désirerait que *quelque chose* fût éternel, stable, immuable, un quelque chose très vague qu'on aurait peine à définir et peut-être à concevoir ? C'est le désir d'une éternité pour ainsi dire indéterminée, sans qu'on sache au juste ce qui doit être éternel (1). Chez un Leconte de Lisle, une fois qu'il se sera pénétré de conceptions panthéistes et idéalistes et sera à moitié sorti de notre tradition occidentale

---

1. Il est curieux que déjà à l'époque de Rennes on trouve le terme d'*éternité* employé dans ce sens vague, dans deux des *Premières poésies* de Leconte de Lisle. En un endroit — [*Premières poésies et lettres intimes*, p. 61], apostrophant la « brûlante extase, la noble aspiration des cieux », il dit : « Plonge-moi dans l'éternité » ; on peut se demander toutefois si ce n'est là un de ces mots à grand effet dont les poè-

pour se rapprocher de l'Inde, ce désir plus général sera presque la forme habituelle du désir d'immortalité. Se plaçant, dans *la princesse Yaso'da*, au point de vue hindou, il a trouvé cette consolation à l'idée de la mort : « Rien ne meurt, car Brahma contient tout et Brahma est vivant. » Voilà une consolation qui ferait hocher la tête à un chrétien ; mais au point de vue hindou, c'est nous qui nous faisons une idée fausse et compliquée des choses avec notre immortalité personnelle, tandis que l'éternité au sein de l'Être unique et réel est la seule qui ait un sens. Ce n'est pas que Leconte de Lisle partage les espérances des Hindous ; il s'agit seulement de montrer comment sa pensée et son imagination se modifient au contact de la leur. C'est ainsi qu'il arrive finalement à l'indétermination complète. Qu'est-ce qui doit être éternel ? Il ne saurait plus le dire, il sait trop que s'il nommait une chose de celles qui ont un nom, elle se déroberait. Mais pour

---

tes se servent parfois sans se soucier du sens véritable. Mais ailleurs, dans un *Hymne au soleil couchant*, on lit ceci [*ibid.*, p. 109] :

> Hélas ! gloire, beauté passent, banni céleste.
> Mais l'abîme profond des flots
> Dans ton vol éternel est un lieu de repos :
> Soleil ! on peut mourir quand l'éternité reste.

On devine une pensée forte : je peux disparaître, moi en ma personne, puisqu'il y a une éternité. Mais le texte est obscur et souffre plusieurs interprétations, et de plus on hésite à attribuer une telle pensée au Leconte de Lisle chrétien d'alors.

être vague dans son objet, ce désir, en lui-même, garde toute la force qu'il avait au temps où le poète s'attachait avec tant de passion à la croyance de l'*âme immortelle* ou du *cœur immortel* de l'homme ; et même, à défaut de la croyance, c'est lui qui alimente la vie de la pensée, en l'aiguillonnant avec fureur et en la faisant sortir de la résignation morne dans laquelle elle s'affaisserait sans lui. Tel sera l'état d'esprit de Leconte de Lisle jusqu'au dernier jour, comme il est résumé dans ces vers :

Or, le Spectre dardait ses rigides prunelles
Sur l'Homme, de qui l'âme errait obscurément
Dans un âpre désir des choses éternelles,
Et qui puisait la vie en son propre tourment (1).

Le vague de l'objet dans la puissance persistante du désir s'exprime ici à merveille. L'*âpre désir des choses éternelles*, c'est la formule concentrée qui contient tout Leconte de Lisle. Il est caractérisé par là ; c'est le fond irréductible de sa personnalité. Qu'il préfère exister éternellement que ne plus exister un jour, cela lui est commun avec des millions d'hommes ; mais il se distingue d'eux en ce que c'est chez lui le sentiment essentiel et qui relègue au second plan tous les autres ; en ce que ce n'est pas seulement le *désir*, mais l'*âpre désir*. Comme

1. *La Paix des Dieux* [*Derniers poèmes*, p. 1].

on voit des poètes ou des penseurs chez lesquels tout se meut autour des idées de bien et de mal, ou d'idéal et de réel, ou de souffrance et de jouissance, ainsi, chez Leconte de Lisle, le foyer central c'est l'opposition de l'Être et du non-être, et l'objet perpétuel de sa contemplation, c'est cet instant où l'existence devient néant : la mort. Le pessimisme de Leconte de Lisle viendra de là ; il sera de nature métaphysique et une conséquence immédiate de sa négation de toute immortalité ou éternité.

Dès la *Recherche de Dieu*, c'est-à-dire dès le premier moment où il commençait à douter, il avait pressenti l'effet qu'aurait une telle négation : la vanité de toutes choses, le désespoir sans remède. Voici son appel au Dieu qui ne se découvre pas :

Seigneur, Seigneur, parlez ! Sombres ou magnifiques,
Avec l'éclat du rire ou le cri du sanglot,
Les époques d'orage et les temps pacifiques
Rouleront-ils toujours vainement flot sur flot ?

Quel soleil séchera leur tombe diluvienne ?
Que sont-ils au delà de leur cours accompli ?
Hélas ! ce qu'on sait d'eux, c'est qu'ils vont à l'oubli...
Seigneur, de votre abîme il n'est rien qui revienne.

Qu'adviendra-t-il si Dieu refuse à jamais de parler, s'il n'existe même pas, et si le spiritualisme est un rêve ? Supposons qu'il en est ainsi. Au delà de

l'écoulement vain, au delà du « cours accompli » des siècles, il n'y a rien ; l'oubli vient, et tout est dit (1). L'action désormais est vaine et toujours décevante ; et il en va de même du reste. Nous jouissons, et nos jouissances s'en vont dans le néant (2) : nous souffrons, et personne ne sait rien de nos souffrances, et il n'en restera trace nulle part ; nos voluptés sont amères et nos souffrances sont stupides.

La catastrophe n'a pas lieu immédiatement après la *Recherche de Dieu ;* Leconte de Lisle a encore des retours de spiritualisme, et, de plus, la lutte sociale l'absorbe au dernier point. Il y a d'inquiétantes fissures pourtant à son optimisme ; à plusieurs reprises on dirait qu'il se pose la question : faut-il désespérer ? et il doit secouer d'un geste résolu les idées noires qui l'assaillent. Un exemple est à citer pour son intérêt exceptionnel. Tout le monde connaît l'invocation finale de *Dies iræ*, la strophe

1. Cet *oubli* qui est le dernier terme de l'anéantissement apparaît parfois mis en relation directe avec le pessimisme, comme dans l'*Illusion suprême* [*Poèmes tragiques*, p. 39] :

> Qui saura que ton âme a fleuri sur la terre,
> O doux rêve promis à l'infaillible oubli ?

Et la suite est pessimiste.

2. Voy. dans *Bhagavat* le discours d'Angira, le sage qui doute :

> Le vain bonheur des sens s'écoule comme l'onde,
> Les voluptés d'hier reposent dans l'oubli ;
> Rien qui dans le néant ne roule enseveli ;

Les deux premiers vers pourraient être prononcés par un chrétien ; mais le troisième donne au passage la marque du pessimisme.

pessimiste entre les plus pessimistes, dont le dernier vers est cité comme exprimant le fond désespéré de l'âme de Leconte de Lisle : tout l'essentiel de cette invocation est de 1846 ! C'est dans les *Sandales d'Empédocle* : Empédocle va se précipiter dans le cratère de l'Etna et il s'écrie :

Donne une paix sublime au sage ! Fais un Dieu !
Comme un son qui finit, comme un éclair qui passe,
Affranchis-moi du temps, du nombre et de l'espace,
Et, rejetant sur moi ton poids amoncelé,
Que je rentre au repos que la vie a troublé.

Mais une restriction s'impose : si, d'une part, il est bien grave que dès lors Leconte de Lisle ait élaboré en lui une idée si terrible, il faut remarquer d'autre part qu'elle est encore, pour ainsi dire, dans sa gangue, et non seulement à cause de l'expression. L'auteur lui enlève une partie de sa portée en la mettant dans la bouche d'un autre ; et plus loin, il blâme Empédocle d'avoir voulu « descendre avant l'âge au repos éternel », le désavouant ainsi presque. On voit son état d'esprit : il sent germer en lui un sentiment qu'il redoute, et il met la main dessus pour l'étouffer.

Quelques années d'oscillations, de doutes, et nous arrivons à *Bhagavat*, à *Midi*, à *Dies Iræ :*

l'évolution est accomplie. *Dies Iræ*, c'est la reprise du sujet de la *Recherche*, avec cette différence que le regard ne se tourne plus vers l'avenir : le pessimisme est définitif.

Un événement extérieur a pu y contribuer d'une certaine façon : la Révolution de 1848, c'est-à-dire, pour parler exactement, l'échec qu'y éprouvèrent les partis avancés. Non pas certes que cet échec lui ait été par lui-même un coup dont il ne se soit pas relevé. Après une explosion de colère au début, il semble que Leconte de Lisle en ait pris son parti. Il n'attribuait pas à cette tentative une importance telle qu'après la défaite il ne restât plus qu'à s'abîmer dans le désespoir ; il la considérait comme un simple épisode d'une lutte éternelle, non comme un fait immense, une occasion unique qui ne reviendra plus. A Ménard qui s'impatientait, se démenait, répétait que « la lutte est ouverte », il répondait : « Il y a bien des siècles que cette lutte est commencée et elle se perpétuera jusqu'au jour où le globe s'en ira en poussière dans l'espace » (1). Il fut loin de perdre confiance dans l'avenir : « la révolution s'accomplira », dit-il encore dans une lettre (2) ; et l'on voit par *Qaïn* et par les écrits d'autour de 1870 qu'il ne se découragea jamais. Seulement, si l'aven-

---

1. Lettre à Ménard du 7 septembre 1849. [Leblond, p. 241.]
2. Lettre du 27 septembre de la même année. [*Ibid.*, p. 244.]

ture révolutionnaire ne fut pas la cause de l'évolution définitive vers le pessimisme, elle en fut pour ainsi dire l'occasion. Avant 1848, Leconte de Lisle était si plein de son espérance et de son ardente foi socialistes, tellement lancé dans la lutte et acharné à atteindre le but qu'il avait à peine le loisir de s'abandonner à l'action des idées métaphysiques : s'il s'y laisse aller un instant, tout aussitôt il réagit. Mais elles sont là, menaçantes ; on dirait un mécanisme prêt à fonctionner et qu'une force étrangère arrête : l'accident de 1848 le déclanche. En lui enlevant brusquement le but de devant les yeux, il laisse Leconte de Lisle seul face à face avec la métaphysique : il jette les yeux autour de lui et voit en effet le monde tel qu'il redoutait de le voir, lors de la *Recherche de Dieu.*

La vie, maintenant, avec ce spectre du néant qui attend toutes choses, ne peut plus être que souffrance. Oui, Leconte de Lisle parle souvent du mal de la vie, il la maudit ; mais quelle est donc la définition de ce mal ? Demandons-le à un des passages qui mettent le plus en relief le mal absolu, le mal nécessaire de l'existence. C'est dans *Qaïn*. Qaïn s'écrie : « le mal est dans le monde ! » Ce cri résume une longue et effrayante description de la souffrance des vivants, que Dieu n'a créés que pour *souffrir et pleurer*, dit une strophe. Qaïn, pour faire entendre à Dieu qu'il est moins coupable que lui, énumère

tous les crimes qu'il n'a pas commis et que Dieu a commis, et il dit :

> Auprès de la défense ai-je mis le désir,
> L'ardent attrait d'un bien impossible à saisir,
> Et le songe immortel dans le néant de l'heure ? (1)

Telle est la définition du mal : « le songe immortel dans le néant de l'heure », c'est-à-dire le rêve de l'immortalité dans l'éphémérité de la vie ; notre malheur, c'est qu'étant éphémères nous désirions l'immortalité, ou que désirant l'immortalité nous soyons éphémères. Le désir d'un objet à jamais interdit étant au fond de la nature humaine, le tourment est irrémédiable à jamais. Voilà le pessimisme de Leconte de Lisle : ce n'est pas comme celui qui vient d'une source morale ou sociale et qu'un peu d'espérance tempère presque nécessairement ; on y est enfermé sans issue, et il n'y a rien de plus terrible que cette haine de l'existence chez un homme qui l'avait aimée et la trouvait belle et douce. Que est le sens de l'*Illusion suprême ?* Il ne se rappelle de la vie que le bien, les joies de la jeunesse, les affections les plus chères, un amour pur : toutes les causes de pessimisme sont écartées, et c'est contre ce paradis terrestre qu'il lance sa malédiction :

> Monde lugubre où nul ne voudrait redescendre.

1. *Poèmes barbares*, p. 13.

Qu'est-il donc arrivé ? Le poète s'est laissé aller à un rêve de douceur et de beauté, mais il se rappelle que tous ces enchantements qu'il rêve sont passagers, et il s'arrache à leur séduction ; « non, dit-il, je n'avouerai pas que je vous préfère au repos du non-être » :

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'espérance insensée
Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ?

Et tout est empoisonné, tout est amer. Leconte de Lisle ne nie pas les joies de la vie, mais l'ombre de la mort étant sur elles, il ne les estimera pas plus que les souffrances. Et c'est alors qu'il pousse cette exclamation :

Soit ! la poussière humaine, en proie au temps rapide,
Ses voluptés, ses pleurs, ses combats, ses remords,
Les Dieux qu'elle a conçus et l'univers stupide
Ne valent pas la paix impassible des morts.

Ce *soit !* qu'on a tant cité est en effet tout ce qu'il y a de plus caractéristique. On peut s'imaginer le poète repris de temps en temps par son ancien amour de la vie, lui jetant comme un regard de pardon , mais chaque fois il aperçoit la mort au travers. « Soit ! » dit-il alors, et au lieu de retrouver sans

cesse la mort sous le masque de la vie, il préfère la regarder en face ; plutôt que de la craindre il se résigne à la désirer. Le cercle entier est parcouru ; parti de l'horreur du néant, Leconte de Lisle en arrive à l'invoquer, n'ayant, selon une expression qui s'appliquerait admirablement à lui, « que la mort pour se consoler de la mort » (1).

Dans ces invocations célèbres, il est impossible de ne pas sentir combien l'anéantissement auquel il prétend aspirer le désespère et le glace. Prenez le *Vent froid de la nuit* (2) : il se console des souffrances de la vie en se disant que la tombe est le remède infaillible, cela est vrai, mais quel accent dans cette consolation !

> Encore une torture, encore un battement,
> Puis, rien. La terre s'ouvre, un peu de chair y tombe,
> Et l'herbe de l'oubli, cachant bientôt la tombe,
> Sur tant de vanité croît éternellement.

De même, dans *Solvet seclum* (3) il se réjouit de ce que « l'esprit et la chair de l'homme », « le bruit sinistre des vivants » se tairont un jour ; mais, encore une fois, quelle joie lugubre !

Il y a un vers dans le *Massacre de Mona* où, chan-

1. L'expression est de Lamennais.
2. *Poèmes barbares*, p. 245.
3. *Ibid.*, p. 361.

tant la félicité des races anciennes, le barde celtique dit : « et la terre était bonne, et douce était la mort » (1) ; pour Leconte de Lisle on peut dire au contraire que l'horreur de la vie et l'horreur de la mort vont ensemble. Dans la *Dernière Vision*, où *l'affreux spectre* qui dévore toutes choses est maudit avec tant de passion, l'existence n'en est pas moins appelée le « sinistre anathème » ; l'un est désespérant comme l'autre, et il fait noir des deux côtés du rideau.

Cette longue évolution du poète de la religion à l'irréligion, et, parallèlement, de l'amour de la vie à l'amour de la mort, est comme mise en action dramatiquement dans *Dies iræ*. Le bonheur des premiers temps est décrit dans les premières strophes ; puis, les belles illusions sont dispersées à tous les vents, et Leconte de Lisle demande avec inquiétude : « répondez, jours nouveaux, nous rendrez-vous la vie ? » Il la regrette, comme on voit ; et c'est seulement quand il n'a pu nulle part en trouver la source, quand il a été repoussé de tous les côtés, qu'il parle *du mal éternel* et demande « le repos que la vie a troublé ». C'est la marche même de sa pensée. Et maintenant le dernier mot est dit ; les vers par lesquels débutait la *Recherche de Dieu* se sont vérifiés à la lettre :

Pareil à l'épi mûr devant le moissonneur,
Me voici face à face avec la mort, Seigneur.

1. *Poèmes barbares*, p. 120.

De là une poésie de la mort, puissante entre toutes, et qui est peut-être la partie de l'œuvre de Leconte de Lisle dont la couleur originale est la plus intense. Mais qu'adviendra-t-il du sentiment religieux ? Il persistera ; bien plus, on peut dire qu'il sera le ressort secret qui déterminera tout le mouvement de sa pensée, la force agissante qui lui fera créer toute sa nouvelle philosophie. Leconte de Lisle est resté toute sa vie un *ancien spiritualiste ;* c'est une des définitions qui peuvent être données de lui. Maintenant, après avoir assisté à la destruction de ses croyances, nous allons voir sa tentative de reconstruction d'une philosophie : le spiritualisme perdu y jouera son rôle. Quant aux matériaux de l'édifice, c'est l'Inde qui les lui fournit.

CHAPITRE V

Reconstruction d'une philosophie
Leconte de Lisle et l'Inde

Contact avec l'Inde. — Morale ascétique. — Métaphysique nihiliste.

L'Inde, dont le rôle fut si décisif dans le développement de la pensée de Leconte de Lisle, n'apparaît que tard dans sa vie. Ce n'est certainement pas par les Hindous de Bourbon qu'il l'a connue. Il faut songer à ce que devait être un Hindou aux yeux du fils d'un colon ; un être bon tout juste à porter un manchy, aussi étranger à toute philosophie qu'un nègre ou un bœuf de Tamatave. Jusqu'en 1847 donc, rien ne permet de supposer un contact véritable. A Rennes, une fois, on le voit nommer Brahma comme le Dieu hindou par excellence (1) : c'est exactement ce

1. *Premières poésies et lettres intimes*, p. 147. [*Une fleur du Gange*.]

> **Sous les palmiers, frais berceau du vieux Gange,**
> **Céleste enfant, quel rayon t'anima ?**
> **De notre Christ es-tu quelque doux ange,**
> **Ou de l'aurore, au souffle de Brahma**
> **Un blanc génie aux ailes de topaze...**

que tous les enfants savent de l'Inde. De détail caractéristique, point ; au contraire, il se sert d'expressions ou d'images toutes chrétiennes : les génies de là-bas ont des *ailes de topaze* comme nos anges, et dans ces mots : *le souffle de Brahma*, se retrouve notre idée du souffle divin qui donne la vie à ce qui est inerte, idée qui cadre mal avec le système des religions panthéistes. En 1844, il aurait déjà pu connaître le premier volume, paru en 1840, du *Bhâgavata-Purâna* ; mais non, dans son panthéisme d'alors il n'y a pas trace d'un élément hindou.

En 1846 encore, il ne trouve sur l'Inde que quelques vers pâles et pauvres :

> Eût-il d'un pied poudreux foulé sous d'autres nues
> Du Gange ou de l'Indus les rives inconnues,
> Et, des dieux endormis troublant la morne paix,
> Interrogé le brahme au fond des bois épais (1)...

Si le dernier vers semble assez juste (voyez la cinquième partie de *Çunacépa*), celui qui précède trahit une certaine ignorance, car il laisse supposer que le *brahme* est une sorte de prophète parlant au nom des Dieux, dans un sanctuaire où sont rendus des oracles, quelque chose d'analogue à la Pythie. Au total, le poète avoue lui-même que les rives du

1. *Le Voile d'Isis*.

Gange lui sont toujours *inconnues*. Le type de l'ascétisme pour lui, ce sont encore les anachorètes chrétiens (1), et sur l'Inde peut-être n'a-t-il lu qu'un de ces articles qui, en ces années-là, donnaient en dix pages un aperçu de toute la littérature sanscrite.

Mais tout à coup, trois mois avant la révolution de février, l'Inde fait son entrée triomphale avec la dernière des nouvelles qu'il donne à la *Démocratie pacifique*, la *Princesse Yaso'da* (2). Entrée dans l'imagination du poète plutôt que dans sa pensée ; l'idée dominante est une idée visiblement sociale, optimiste : « Cet épisode, dit Leconte de Lisle, symbolise sous la forme flottante des poésies sanscrites la défaite momentanée du Bien par le Mal, et son triomphe à venir » ; idée peu hindoue s'il en fut, et qui est au contraire l'expression de son propre état d'esprit, la reprise exacte de sa poésie des *Epis* (3). Le récit (qui, en soi, n'a rien de religieux ni de philosophique, et dont je me dispense de faire l'analyse) se termine par la lutte d'un démon et d'un bon génie où le démon est vaincu ; et le bon génie s'écrie en guise de conclusion : « Les destinées sont noires.

---

1. Les *Ascètes* de 1846 ont paru deux mois après le *Voile d'Isis*.

2. Telle est l'orthographe de ce nom chez Leconte de Lisle, toute fantaisiste d'ailleurs.

3. Pour une analyse sommaire des *Epis*, voy. Leblond, *op. cit.*, pp. 175 et 176.

Elles seront brillantes. » Aussi, bien que son imagination soit excitée au plus haut point par le spectacle de l'étrange monde oriental, il en sourit comme d'une féerie absurde et chatoyante et ne se laisse pas ébranler dans ses convictions. La dévotion ascétique, *l'inaction surhumaine*, ne le touchent aucunement ; le roi Satyavrata auquel on enlève sa fille et qui passe son temps à « se mouiller le nez et les oreilles en l'honneur de Héry, le conservateur de l'univers », lui paraît plutôt amusant que sublime. Mais voici quelque chose de plus sérieux : les conceptions panthéistiques (1), dont il ne pouvait plus s'étonner ni se moquer. A la fin même, quand tous les personnages de l'histoire sont morts, le bon génie trouve cette consolation : « rien ne meurt, car Brahma contient tout, et Brahma est vivant. » C'est déjà la grande préoccupation de la mortalité et de la vanité des choses, à laquelle le panthéisme apporte une des solutions possibles. Il y a cependant un passage encore plus curieux, et qu'il faut citer comme la première apparition chez Leconte de Lisle de la doctrine définitive, de la grande sagesse : « La piété confond la pensée et le cœur dans l'abîme de ce qui est, un et par soi-même. — La piété plonge les justes dans l'essence une et première. —

---

1. « Le grand corps de Brahma, aux mille formes, aux mille couleurs, les montagnes, les vallées et le large océan. »

Leurs yeux se ferment alors pour les manifestations visibles et passagères. — Leurs oreilles n'entendent plus rien des bruits sensuels. — Que verraient en effet les justes ? — Qu'entendraient-ils ? — L'abîme de ce qui est, un et par soi-même, est noir, inouï. — Telle est la doctrine des justes, elle est consolante. » Cette doctrine qui sera bientôt la sienne ne l'inspire guère encore ; le ton est ironique. Plusieurs choses importantes sont cependant entrevues, mais la plus importante de toutes n'y est pas : à la place où plus tard, dans le texte remanié, il sera parlé d'*apparences* de l'Etre (1) il n'est encore question que de *manifestations*, comme à Bourbon, et le grand mot, le mot d'illusion n'est pas prononcé (2).

1. Dans *Phalya-Mani*, en 1876.

2. *Yaso'da* étant le premier écrit hindou de Leconte de Lisle, il y aurait le plus grand intérêt à en déterminer la source. Leconte de Lisle en nomme une : sa nouvelle est « un épisode emprunté à Jayadêva le lyrique », et c'est du même poète que lui viendrait son épigraphe, dont voici le texte exact :

> **La destinée des hommes et des femmes est dure.**
> **Qu'elle est dure la destinée des hommes et des femmes !**
> **Cela est-il à jamais ?**
> **Il y a des sages qui disent : non !**

Jayadêva étant un poète érotique et voluptueux comme il y en a peu, on trouve étrange que la révélation de l'Inde ascétique et pessimiste vienne de lui ; mais en réalité, à moins qu'il ne se soit moqué du lecteur, Leconte de Lisle a été trompé. Le *Gitagovinda*, qui est le seul poème connu de Jayadêva, ne contient ni les vers cités dans l'épigraphe, ni à plus forte raison

Ainsi, en 1847, alors qu'il portait encore en lui de quoi animer le monde, il ne sentait pas la vie et l'esprit au fond des bizarreries hindoues. Ce n'est qu'après la crise où toutes ses espérances ont sombré

---

rien qui ressemble à *Yaso'da.* [On peut le vérifier dans la traduction latine donnée par Lassen, à Bonn, in-4°, 1836 : c'est la seule antérieure à 1847 que j'aie vue mentionnée.]

Une partie de la nouvelle est empruntée déjà au *Bhâgavata-Purâna*, au troisième volume, qui venait de paraître. Le roi Satyavrata trouve dans la rivière *Krĭtamala* un petit poisson qui lui demande de le sauver de la voracité d'autres poissons plus gros ; le roi le prend, l'emporte, le met dans un vase ; mais le poisson grandit alors avec une vitesse si prodigieuse qu'il faut le transporter successivement dans une grande jarre, dans un étang, un lac, l'océan, où il finit par se révéler — Vichnou lui-même dans le récit hindou, et chez Leconte de Lisle le démon Hyayagriva [*Bhâgavata-Purâna*, livre VIII, chap. XXIV, histoire du Déluge]. Sous cette forme, dit Burnouf, dans la préface du troisième volume, l'histoire n'était connue que par le *Bhâgavata;* voilà donc une source certaine.

Seulement, ce n'est qu'un tout petit épisode emprunté à une ou deux pages déterminées du *Bhâgavata*, et sans qu'on trouve par ailleurs l'ombre d'une réminiscence ; il faut donc supposer que Leconte de Lisle n'a connu cet extrait-là que par quelque citation, et que la source principale est autre. La plupart des noms propres de sa nouvelle sont étrangers au *Bhâgavata*, et pour l'orthographe même, il ne suit pas l'autorité de Burnouf et écrit *Hyayagriva* pour *Hayagriva*, *Critamala* pour *Krĭtamala*, *Héry* pour *Hâri*. La source inconnue est encore à trouver, s l'on veut se donner la peine de la chercher, car, au jugement des plus compétents, elle devait être de valeur médiocre et plutôt un ouvrage de seconde main.

qu'il y devient sensible, si sensible cette fois qu'il en tirera toute sa philosophie.

La source où il puise est connue : c'est le *Bhâgavata-Purâna* (1) ; son poème de *Bhagavat*, écrit vers 1851, n'est qu'une sorte de condensation de cet énorme ouvrage. Les trois ascètes du poème ne sont pas des buddhistes, comme on le répète à tort, mais, comme le déclare la préface des *Poèmes antiques*, des viçnuïtes : le *Bhâgavata*, en effet, est un livre viçnuïte. Seulement, Leconte de Lisle ajoute qu'il a « insisté sur le lien étroit qui les rattache aux dogmes buddhistes » (2), phrase qui permet de lui attri-

1. Le *Bhâgavata-Purâna* de Burnouf, édition du texte sanscrit et traduction française, a paru en 3 volumes in-4° en 1840, 1844 et 1847. Chaque volume contient trois livres. — Je ne cite que ce poème, et non pas le Ramayana, auquel Leconte de Lisle a emprunté *Çunacépa* et l'*Arc de Siva*, parce que les premiers volumes de la traduction Fauche du Ramayana n'ont paru qu'en 1854, et qu'en ce moment Leconte de Lisle était depuis plusieurs années familiarisé avec la philosophie hindoue ; la lecture de l'épopée n'avait plus rien à lui apprendre. Quant au Mahabharata, dont un passage semble avoir inspiré la *Mort de Valmiki*, il a été traduit plus tard encore.

2. Il ne faut pas oublier que la secte viçnuïte et tout particulièrement le Purâna dont nous parlons sont postérieurs au buddhisme, et qu'on peut fort bien supposer des influences historiques. Leconte de Lisle a pu voir le terme, connu comme buddhiste, de *Nirvâna* repris dans le *Bhâgavata*, associé à un terme purement brahmanique, comme dans cette phrase : « Cet Être qui, supprimant Mâyâ, source de toutes les distinctions, goûte le bonheur du Nirvâna » [livre VI, chap. IV, stance 28 ; voy. aussi IX, VII, 25].

buer une certaine connaissance du buddhisme dès les premières années de ses études hindoues. Si nous nous demandons d'où elle lui venait, nous n'avons pas de choix : ce ne peut être que de l'*Introduction à l'histoire du buddhisme indien* de Burnouf, parue en 1845, et qui avait eu en France la valeur d'une révélation (1). Lèconte de Lisle penchera-t-il plus du côté du buddhisme ou du brahmanisme ? ce sera encore une question à se poser ; au total cependant, ce sont les idées communes à l'un et à l'autre qui l'intéressent, et ce qu'il faut noter avant tout, c'est que l'un et l'autre lui donnaient ce qu'il demandait, une philosophie morale et métaphysique adaptée à son pessimisme.

La vision du monde qu'il s'est formée, c'est bien celle du *Bhâgavata-Purâna*, qui trace des tableaux terribles de la vie, de la vanité de toute action, des souffrances qu'elle entraîne nécessairement : l'homme, perdu dans la « forêt de l'existence » (2), y est livré au désir et à l'action comme à des bêtes de proie ; et les buddhistes répètent en renchérissant : « C'est certainement un mal que l'existence de ce monde,

1. Calmettes, *op. cit.*, p. 20, la mentionne expressément à côté du *Bhâgavata*. Dans les *Poèmes*, on ne retrouve pas d'imitation ni de réminiscence des textes qui y sont cités, sans doute à cause de leur caractère peu artistique.

2. Cette allégorie de la forêt est développée dans les chapitres XIII et XIV du livre V.

qui naît, vieillit, meurt, tombe et renaît encore » (1). Voilà le postulat fondamental de la doctrine ; et c'est exactement aussi où en est Leconte de Lisle. Lui et les sages hindous, ils ont constaté le même mal. Mais les sages hindous se sont demandés : « Comment l'homme échappera-t-il à ses tortures ? » ils ont trouvé un remède, et Leconte de Lisle essayera de se l'appliquer. Ce remède, c'est d'abord la morale ascétique, plus exigeante et plus terrible dans l'Inde que nulle part ailleurs. Eteindre en soi tout désir, renoncer à tout sentiment, s'affranchir de tous les liens qui nous rattachent aux hommes et aux choses, et par là nous font souffrir, de l'amour, y compris l'amour d'un fils pour sa mère ou de parents pour leur enfant (2) ; oublier sa propre existence surtout, s'absorber dans la contemplation pure, la *surhumaine, bienheureuse et sainte Inaction* (3), ne plus

---

1. Burnouf. *Introduction à l'histoire du buddhisme indien*, p. 433 dans l'édition de 1876.

2. Narada dans *Bhagavat*. [*Poèmes antiques*, p. 11 et p. 16.] Cf. *Bhâgavata-Purâna*, VI, XVI, 13, où des parents qui ont longtemps pleuré leur enfant mort se rendent enfin aux exigences de la philosophie : « Ils renoncèrent à ce sentiment si difficile à quitter, l'amour, source de chagrin, de trouble, de crainte et de douleur. »

3. *Bhagavat* : « l'inaction surhumaine ». — La *Vision de Brahma* : « la bienheureuse et sainte Inaction ». [*Poèmes antiques* p. 9 et p. 57.]

sentir ni douleur ni joie, s'anéantir de son vivant : telles sont les aspirations de cette sagesse à laquelle Leconte de Lisle demande son salut et dont il se pénètre avidement. Le grand calme dans l'extinction de la vie devient son idéal ; il l'introduit après coup dans la *Fontaine aux Lianes* (1), il en donne une expression grandiose dans *Midi* (2), il y revient dans la *Ravine Saint-Gilles* (3). Mais le monument de cette philosophie, c'est *Bhagavat*. Dans les *Ascètes*, en 1846, le poète avait dit :

Ah ! fuir le toit natal, les tendresses premières,
Etouffer dans son cœur les souvenirs amis,
L'amour et la beauté, ces divines lumières...
C'était commettre un crime, et vous l'avez commis !

et c'est précisément ce que font les trois sages de *Bhagavat*, ce sont les mêmes paroles dont se servent Maitreya et Narada : « amour mortel », « souvenir amer ». C'est la contre-partie des *Ascètes*, le renver-

1. *Poèmes barbares*, p. 168 : la strophe où se trouve ce vers :
Repos du cœur, oubli de la joie et des peines
est venue remplacer dans le texte de 1852 une strophe entièrement différente qui exprimait simplement la tranquillité et la « douce paix » de la nature, ce qu'exprime le premier vers de la strophe actuelle.

2. *Poèmes antiques*, p. 293.

3. *Poèmes barbares*, p. 177 :
Heureux qui porte en soi, d'indifférence empli,
Un impassible cœur sourd aux rumeurs humaines,
Un gouffre inviolé de silence et d'oubli.

sement de toutes ses idées : et comme lui-même il a frémi d'horreur devant l'ascétisme chrétien, les premiers critiques de *Bhagavat*, mal habitués à un breuvage philosophique aussi amer, frémiront à leur our et chargeront d'imprécations Maitreya, Narada et Leconte de Lisle.

Mais cette morale, dans la pensée des sages hindous, avait un fondement métaphysique, la doctrine de l'Illusion : toute agitation est vaine, tout attachement aux choses absurde et toute action stérile, puisque le monde entier sur lequel portent l'action, le désir, même la pensée, monde sensible et monde intelligible, est un monde illusoire : rien n'est réel. C'est cette idée de l'Illusion que Leconte de Lisle embrasse comme la délivrance suprême. L'amour dont il s'éprend pour elle s'explique aisément. Il est en face d'un monde de choses éphémères, matériel et périssable ; il le hait ; rien ne lui donne plus de jouissance que de pouvoir le nier : l'idée de l'Illusion est une arme que l'ancien spiritualiste en lui retourne contre *l'immonde matière* (1). Ce n'est plus le néant final qu'il souhaite : ce qu'il affirme, c'est le néant présent, actuel, de ce qui nous entoure, et sa grande aspiration est de s'en donner la sensa-

1. Les *Ascètes :* l'expression est dans les deux textes. Celui de 1846 a son intérêt :

Voici le dernier jour de la matière immonde,
Et la mort va l'étreindre entre ses bras maudits !

tion dès cette vie. *Midi* est un document précieux à cet égard, puisque là il parle en son propre nom ; mais c'est dans ses poèmes hindous qu'il faut lire ses effusions de négateur universel. Car ces poèmes ont la valeur de vers personnels, lyriques : « C'est là, dit Baudelaire, qu'il a versé à flots majestueux son dégoût naturel pour les choses transitoires, pour le badinage de la vie, et son amour infini pour l'immuable, pour l'éternel, pour le divin néant » (1).

Tout d'abord, l'idée de l'Illusion a pu n'être pour lui qu'un rêve poétique, une sorte de symbole pour exprimer plus vigoureusement la vanité du monde, un prolongement imaginatif de sa propre pensée. Le monde où tout passe est déjà une réalité incomplète. Qu'on se rappelle cette expression de *Qaïn :* le *néant de l'heure :* une heure, c'est un néant ; ce qui est éphémère est un songe, ce qui passe n'est pas. Pour les Hindous, le monde est un rêve au sens strict du mot :

> O Brahma ! toute chose est le rêve d'un rêve (3) ;

mais ce nom de *rêve* ne s'applique que trop bien au

1. Baudelaire. Notice dans l'anthologie des *poètes français* de Crépet, t. IV, p. 529 [recueillie dans *l'Art romantique*]. Baudelaire parlait à bon escient, puisqu'il connaissait Leconte de Lisle personnellement. Pour le sérieux du sentiment hindou, cf. Flaubert [*Correspondance*, t. II, p. 323 ; octobre 1853 environ] : « Ce bon Leconte rêve des Indes, aller là-bas et y mourir, oui, c'est un beau rêve, mais c'est un rêve. »

2. *La Vision de Brahma*. [*Poèmes antiques*, p. 63.]

monde tel que le voit Leconte de Lisle, avec ses formes qui s'évanouissent sans laisser de trace, qui « s'engloutissent au loin » et pour toujours, comme il est dit dans la *Forêt vierge* (1). L'imagination, la poésie, la langue poétique elle-même, favorisent la confusion et rapprochent ce qu'une raison abstraite et logique aurait commencé par distinguer. On peut se représenter cette idée de l'Illusion pénétrant d'abord l'imagination seule, puis filtrant peu à peu dans la pensée et la conviction. Dans *Yaso`da*, elle n'était pas encore apparue ; dans *Bhagavat*, déjà présente, elle ne venait pourtant qu'en seconde ligne, l'inspiration principale étant d'ordre moral. Déjà *Çunacépa* apporte, dans ses beaux vers sur le *monde illusoire*, un accent plus personnel (2) ; mais quelque chose en Leconte de Lisle proteste encore. Voici enfin la *Vision de Brahma* (3) : et ici, l'idée de l'Illusion est donnée comme la réponse à tous les doutes, l'apaisement de toutes les inquiétudes, la fin de toutes les recherches. L'accent personnel y est très fort : ce Brahma avec son « doute cuisant que le désir ravive »,

---

Elle a vu tour à tour jaillir des continents
Et d'autres s'engloutir au loin, tels que des rêves.

1. [*Poèmes barbares*. p. 186.]. — Cf. *Fiat Nox*, p. 236 :

Quand notre pied trébuche à ce gouffre divin,
L'angoisse et le désir sont le rêve d'un rêve.

2. *Poèmes antiques*, p. 49 et 50. — *Çunacépa* est de 1854 ou 1855.

3. Ce poème est de 1857.

demandant : « Qui suis-je ? » c'est Leconte de Lisle tel qu'il était après la destruction de ses croyances. Et quand Hâri lui a révélé la vérité (« toute chose est le rêve d'un rêve »), c'est un ravissement ; son cœur « s'anéantit de volupté » : enfin il a entendu la voix qui entre en lui « pour n'en plus sortir ». Le *désir éternel*, la faim dont il mourait sont calmés : le Dieu qui révèle le néant des choses est pour Leconte de Lisle ce Dieu

Par qui l'Insatiable est enfin satisfait (1).

---

1. Beaucoup d'erreurs ayant été accumulées autour de la *Vision de Brahma*, il est peut-être bon d'en donner ici une petite explication. (Pour se faire une idée de ce qu'était la matière philosophique et religieuse hindoue sur laquelle travaillait Leconte de Lisle, on n'a qu'à se reporter aux *Sources de Leconte de Lisle* de M. Vianey.) La *Vision de Brahma* est imitée du *Bhâgavata* et n'est pas moins viçnuïte que le poème ds *Bhagavat*. Hâri est un nom de Viçnou qui, pour la secte à laquelle il donne son nom, est le Dieu suprême, le Dieu panthéiste, l'Un et le Tout. Brahma ici n'est qu'une divinité secondaire, une figure mythologique, un être plus puissant, mais aussi limité et aussi sujet à l Illusion que l'homme : voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Quant au sens philosophique du poème, il est simple et d'une clarté parfaite. Brahma, à la suite de ses recherches sur « l'origine et la fin », reconnaît : 1° l'existence d'un Dieu-Nature panthéistique ; 2° l'identité de son propre être avec l'être universel, du sujet et de l'objet, de soi et du monde, ce qui est exprimé poétiquement par les strophes de la page 59 à partir de « mais Brahma... » C'est une doctrine très vieille et très célèbre et que le *Bhâgavata* rappelle très souvent. Voilà donc le premier degré de la con-

La piété qui éclate dans ces vers métaphysiques, ici comme dans les hymnes de *Bhagavat*, est quelque chose de plus que la dévotion mystique des viçnuïtes à leur Hâri demi-mythologique : c'est le sentiment religieux de Leconte de Lisle se répandant en actes d'adoration à la vérité dernière que l'Inde lui a

---

naissance. Mais Brahma ne comprend pas encore tout ; il a une question à poser. S'il n'y a qu'un Etre unique, infini, non soumis au temps, à l'espace, à l'action, aux qualités, qu'est-ce donc que tous ces êtres particuliers que nous voyons et qui sont multiples, finis, soumis à toutes les qualités ? Si c'est Hâri qui réside en eux, c'est donc qu'il y est soumis lui aussi ; et l'enseignement sacré se trouve en défaut. A quoi Hâri répond, selon la pure doctrine : tous ces êtres n'ont pas d'existence réelle, ils sont produits par mon *illusion* (Mâyâ) ; au sein de cette création illusoire se développe le jeu des qualités, mais l'Etre n'en est pas plus atteint que n'est un homme « qui, pendant son sommeil, s'imagine, par exemple, qu'il a la tête tranchée », comme il est dit dans le chapitre du *Bhâgavata* imité par Leconte de Lisle.

Rien ne permet de croire, comme le voudrait M. Vianey, que c'est le « problème de la souffrance » que pose Brahma. Vidura dit dans le texte du *Bhâgavata*, III, VII, 6 : « C'est Bhagavat, l'Etre unique, qui réside [dis-tu], dans toutes les âmes : d'où viennent donc la misère et la douleur auxquelles les œuvres le condamnent [au sein de l'âme humaine] ? » Ce n'est pas le problème de la souffrance humaine, c'est cette objection classique qu'on fait toujours au panthéisme : si Dieu est en nous, c'est donc qu'il souffre en nous, ce qui est contraire à la nature de l'Etre parfait. Si c'étaient nous seuls qui souffrions, Vidura n'y trouverait rien que de naturel. Ceci apparaît bien clairement dans la réponse de Maîtrêya, stance 9 :

fait découvrir et qui, lui permettant de nier ce qu'il abhorre, lui fournit, pour ainsi dire, sa revanche sur le monde.

Dans les poèmes postérieurs, l'Illusion est le dogme définitif, consacré (1) ; le poète y croit. Il est inutile d'objecter le caractère violemment concret de sa poésie et de parler de matérialisme : *concret* ne veut pas dire *matériel ;* c'est une pure affaire de tempérament artistique, et si Leconte de Lisle, comme Flaubert, Taine ou Gautier, a été traité de matérialiste par des contemporains mal avisés parce que sa vision du monde est un peu brutale et que les aigles chez lui se nourrissent de chair et non d'*azur illimité*, ce n'est pas une raison pour mettre en doute le sérieux de sa philosophie hindoue.

« Ce qui répugne à la raison. c'est la Mâyâ dont s'enveloppe Bhagavat, c'est la misère et l'esclavage de l'Etre suprême qui est [naturellement] libre. » *A la raison* : c'est la logique qui est en cause, et il ne s'y mêle pas la moindre sentimentalité de la créature qui souffre et que la souffrance indigne. Et Leconte de Lisle, selon son caractère, s'en tient strictement à cette pure question d'Etre.

1. Les *Spectres* [*Poèmes barbares*, p. 244] : « La vieille Illusion fait de nous sa pâture. » — La *Dernière Vision* : « L'illusion divine. » — Le *Secret de la Vie* [*Poèmes tragiques*, p. 152] : « O vieille Illusion, la première des causes. » La *Maya*, la *Paix des Dieux*, et textes nombreux où les mots tels que *songe*, *rêve*, *mirage*, qualifient le monde et la vie ; enfin, le *néant divin* de *Midi*.

Au contraire, plus on y regarde de près, plus on voit avec quel acharnement le poète s'attachait à l'idée de l'Illusion. Il y a, en effet, plusieurs façons de la concevoir : soit qu'on admette que le monde est notre illusion à nous, soit que, conformément à la doctrine brahmanique, on considère toutes choses, y compris nous-mêmes, comme des apparences sous lesquelles il y a un Etre réel et unique, soit qu'on adhère au nihilisme pur, à la manière buddhique, et qu'on dise : « il n'existe absolument rien ». Voyons ce qui en est de Leconte de Lisle. Quelques textes le feraient supposer arrêté à la première de ces conceptions : le monde y apparaît comme la création du sujet pensant et sentant, qualifié de *cœur* ou d'*esprit ;* c'est ainsi que dans l'*Illusion suprême* le poète s'écrie :

Et vous, joyeux soleils des naïves années,
Vous, éclatantes nuits de l'infini béant,
Qui versiez votre gloire aux mers illuminées,
L'esprit qui vous songea vous entraîne au néant.

Et dans la *Paix des Dieux:*

ce cœur qui s'ignore,
Chaud de mille désirs, glacé par mille hivers,
Où dans l'ombre éternelle et l'éternelle aurore
Fermente, éclate et meurt l'illusoire univers.

Mais non ; il ne s'arrête pas là. Dans la *Maya*,

placée à la fin des *Poèmes tragiques* comme une conclusion, il répète encore une fois la même idée :

Maya ! Maya ! torrent des mobiles chimères,
Tu fais jaillir du cœur de l'homme universel
Les brèves voluptés et les haines amères,
Le monde obscur des sens et la splendeur du ciel ;

mais aussitôt, il retourne l'analyse destructrice contre le sujet lui-même : le sujet non plus n'existe pas :

Mais qu'est-ce que le cœur des hommes éphémères,
O Maya ! sinon toi, le mirage immortel ?

ce que le texte en prose qu'on trouve dans *Phalya-Mani* exprime plus catégoriquement encore : qu'est-ce que le cœur de l'homme « sinon toi *qui n'es rien ?* » C'est ainsi que l'esprit, après avoir conçu l'illusion des choses, « conçoit fatalement sa propre inanité » ; cela est dit dans une pièce des *Poèmes tragiques* qui porte le titre bien significatif de *Secret de la Vie.* Le voici donc déjà au second degré de la négation ; il avait dit : « le monde n'existe pas » et, restant à mi-chemin dans son idée, il avait continué à parler de l'esprit-sujet au moins comme d'une réalité : eh bien non ! l'esprit-sujet n'existe pas non plus, le monde n'est pas en lui, ils sont également irréels l'un et l'autre (1). C'est la vraie doctrine hindoue, et entre

1. Si l'on s'en tenait à l'opinion exprimée dans ce vers : « l'esprit qui vous songea vous entraîne au néant », on pourrait

les doctrines hindoues il semble bien que c'est la plus radicale, celle du nihilisme buddhique, que Leconte de Lisle adopte. Le brahmanisme, en effet, admet un Etre unique sous les apparences, et la Mâyâ est l'illusion de cet Etre : c'est un panthéisme idéaliste. On sait au contraire que le buddhisme nie l'existence d'un tel Etre. Or, quand Leconte de Lisle parle, en son propre nom, de la Mâyâ, on s'aperçoit qu'il entend sous ce mot moins l'Illusion brahmanique que l'Avidyâ des buddhistes, qui exprime le pur néant.

Ses poèmes hindous, il est vrai, ne sont pas buddhiques (1), mais puisés à des sources brahmaniques plus ou moins orthodoxes, et par conséquent aussi ils sont panthéistes : Leconte de Lisle, voulant donner une idée de l'abondance et de la richesse de

faire au sérieux de sa philosophie idéaliste l'objection suivante : dans plusieurs pièces, comme la *Forêt vierge* ou la *Dernière Vision*, le monde est représenté existant avant et après l'homme, c'est-à-dire ayant une existence indépendante. Mais si le monde est le rêve, non pas de l'homme, mais de Dieu, comme dans la *Vision de Brahma*, l'objection tombe, et de même dans l'hypothèse du nihilisme pur.

1. Les lecteurs ont tort quand, à propos de ces poèmes, ils parlent aussitôt de *buddhisme*, et même à propos de ce terme de *Mâyâ* qui est essentiellement brahmanique ; le terme buddhiste qui y correspond en quelque mesure, c'est celui d'*Avidyâ*, qui désigne la première des douze causes. Les deux doctrines sont toujours restées hostiles ; dans le *Bhâgavata* les « sectatateurs de la doctrine du néant » sont « voués à l'Enfer » [III, IX, 4].

l'imagination hindoue n'avait rien à tirer des maigres récits ou dialogues buddhistes qu'il pouvait connaître. Voilà pourquoi on a parlé quelquefois de son panthéisme ; mais cette conclusion est précipitée, et en réalité ce n'est pas par là que la philosophie hindoue lui a été féconde. Que son imagination ait reçu du panthéisme un certain cachet qui ne s'effacera jamais, cela est certain, mais aussi n'est-ce guère que de l'imagination qu'il faut entendre tout ce que des critiques en ont dit. L'un nous parle de « l'identité profonde des choses en apparence les plus opposées » que révèlent les *Poèmes* (1) ; l'autre de la pénétration dans l'âme des animaux « à force de panthéisme » (2) ; et ce n'est certainement pas attribuer à cette disposition de Leconte de Lisle un caractère d'opinion rationnelle que de dire comme Ménard : « je suis polythéiste et chrétien, lui, il est panthéiste et bouddhiste » (3). L'idée du néant étant difficile, presque impossible à maintenir sans défaillance à travers toutes les spéculations, Leconte de Lisle a pu s'en échapper par instants et glisser dans le panthéisme ; et encore ne peut-on citer dans toute sa poésie en dehors des poèmes hindous qu'une seule

---

1. G. Noël. *Revue contemporaine*, 1870. [t. CX].
2. Ménard. *Critique philosophique*. 30 avril 1887.
3. *Ibid.*

échappée de ce genre, un mot du *Bernica* (1). Autrement, l'idée du Dieu-Monde ne l'intéresse que littérairement ; c'est le néant qui répond à ses préoccupations, le *néant divin* de *Midi*, qu'il introduit d'une manière illicite jusque dans ses poèmes brahmaniques : Viçvamitra en parle (2), ce qui dans sa bouche est une horrible hérésie, et Hâri lui-même prononce ces mots : « mon néant sublime » (3), qui pour le lecteur non averti constituent une véritable obscurité. Et quand enfin s'il s'écrie : « O vieille Illusion, la première des causes ! » (4) il songe évidemment à la série des douze causes du buddhisme, et ne laisse aucune place pour un Etre d'où tout est sorti. Il faut donc conclure au nihilisme pur, à la négation absolue qui ne laissait rien subsister ; on dirait que cela seul pouvait suffire à la passion destructrice du poète pessimiste. La seule fois que j'eus l'occasion de parler de Leconte de Lisle à un homme qui l'a connu personnellement (5), voici la formule par laquelle on me résuma cette philosophie : « Leconte de Lisle m'a toujours dit qu'il n'y avait rien, et que ce qui peut nous arriver de mieux, c'est d'y retourner. »

---

1. *Poèmes barbares*, p. 207. Les mots « en Dieu » de la dernière strophe y sont synonymes de « dans la nature ».
2. *Çunacépa* , p. 50 des *Poèmes antiques*.
3. *La Vision de Brahma*.
4. *Le Secret de la Vie*.
5. Catulle Mendès.

Cette petite phrase montre à merveille l'état d'esprit du poète. Théoriquement il sait très bien qu'il n'y a rien ; mais il se croit obligé d'y *retourner* : toute sa métaphysique n'a pas réussi à tuer dans son sentiment et son imagination le vieux réalisme. Par l'application de remèdes si violents il avait espéré supprimer en lui toutes les passions et, particulièrement, les souffrances qui naissent de l'idée de la mort : le succès n'a pas répondu à son attente. Ce qui a les conséquences les plus graves, c'est qu'il n'arrive pas à se nier soi-même : il sait qu'il n'est rien, il ne se sent pas rien. Les sages du *Bhâgavata-Purâna* parvenaient à la béatitude parce qu'ils avaient le sentiment toujours présent que leur personnalité distincte était illusion pure (cette expression : « la fausse distinction du tien et du mien » revient à tout moment) ; la sagesse morale pour eux consistait dans l'application constante de cette idée qu'en réalité il n'y a pas de sujet qui puisse se passionner, et par là toutes les émotions du cœur nées du réalisme étaient coupées par la racine. Leconte de Lisle a fort bien compris à cet égard la pensée du *Bhâgavata*, comme en témoigne la *Vision de Brahma* (1), mais il ne semble pas que l'idée brahmanique du salut par la science

1. Il a déjà été question de ce passage où Brahma, ayant vu Hâri, reconnaît et sent l'identité de son *moi* avec l'Etre universel :

Les constellations jaillirent de ses yeux, *etc*.

se vérifie dans son cas : la certitude théorique qu'il possède ne l'empêche pas de se sentir un être très réel, de conserver le sentiment très fort et très douloureux de son *moi*, encore exaspéré peut-être par l'effort qu'il fait pour s'en affranchir. Il n'a que de rares moments où il sent ses passions éteintes, ses désirs calmés, où il peut se croire définitivement apaisé, « sans peur et sans désir » (1) : les passions reviennent et le ressaisissent (2). C'est toute une lutte qui commence. Voyez *Çunacépa* : le jeune homme aime et tient à la vie, et Viçvamitra lui déclare : la sagesse est de renoncer à l'amour et à la vie, au nom de la doctrine de l'Illusion :

Va, le monde est un songe et l'homme n'a qu'un jour,
Et le néant divin ne connaît pas l'amour.

Çunacépa se laisse convaincre : oui, il se réjouira de sortir du monde illusoire de la passion. Telle est l'aspiration sublime de l'homme pensant ; mais Çanta proteste : et l'éternelle espérance du cœur a été la Çanta de Leconte de Lisle. Son renoncement philosophique ne l'a pas préservé des tourments de cette espérance toujours renaissante et toujours trompée (3). Le sage hindou constate que

1. *Les Rêves morts*. [*Poèmes barbares*, p 251].
2. *Les Oiseaux de proie*. [*Poèmes antiques*, p. 274].
3. On peut voir entre autres poèmes la *Ravine Saint-Gilles*. *Ultra Cœlos*, *Les Spectres*.

tout est mal, que le monde « n'est qu'une grande accumulation de douleurs » ; il se place devant ce fait avec calme, presque avec sérénité ; il médite sur les moyens de s'affranchir de l'existence ; il les trouve, puis il s'achemine vers le Nirvâna tranquillement, d'un pas égal. Pour Leconte de Lisle, au contraire, c'est un étonnement toujours nouveau de ne trouver dans l'existence que mal et vanité, toujours il attend autre chose, et c'est en vain qu'il répète sa formule : « il n'y a rien ». Le *Bhâgavata* dit d'un ton paisible en parlant du sage : « Qu'il ne désire pas l'inévitable mort ; qu'il ne recherche pas davantage la vie qui dure si peu » (1) ; Leconte de Lisle, par un effet contraire, aime et hait à la fois la vie et la mort et, malgré la Mâyâ et le Néant, il continuera. La métaphysique nihiliste ne l'a guéri qu'à moitié.

---

1. *Bhâgavata-Purâna,* VII, XIII, 6.

CHAPITRE VI

La revue des religions

Retour vers le passé religieux. — Les religions de l'humanité. — Paganisme grec et christianisme. — Impartialité et sympathies chrétiennes. — Rupture de l'équilibre en faveur du paganisme.

Leconte de Lisle est donc rejeté dans son pessimisme et en souffre plus que jamais. Il a touché le néant, rien n'est là qui doive le troubler : mais tout ce monde que son esprit nie, son cœur ne peut pas ne pas le sentir. Les luttes, les passions, toute l'agitation insensée de la vie, tout cela est comme un fardeau qu'il n'arrive pas à secouer. Cependant on ne vit pas de pessimisme, et il faut à tout prix s'en échapper. Dans le monde tel qu'il est, il n'y a pas d'issue ; Leconte de Lisle tient la vérité dernière, et cette vérité ne lui a pas encore suffi : reste le monde tel que les hommes peuvent l'imaginer. Egalement fatigué de la vie et de la mort, Leconte de Lisle aspire vers le rêve de ce qui est par delà la vie et la mort :

Et l'Homme dit : Démon qui hantes mes ténèbres,
Mes rêves, mes regrets, mes terreurs, mes remords,
O Spectre, emporte-moi sur tes ailes funèbres
Hors de ce monde, loin des vivants et des morts (1).

Mais « hors de ce monde », il n'y a que la religion qui y puisse porter, et c'est en effet vers elle qu'il se retourne. La seule manière d'échapper au pessimisme, puisque la vérité ne guérit pas, c'est de revivre les vieilles illusions en se remettant fictivement dans l'état d'esprit du croyant. Le nihilisme, l'ascétisme, la lutte contre les passions sont bons pour qui n'a plus de religion ; mais l'idéal, c'est de l'avoir encore. Peu importe qu'elle soit un pur rêve si le rêve est beau. Les ascètes chrétiens ont fait de leur vie une suite de supplices et sont morts en martyrs, « amants désespérés du ciel » ; Leconte de

---

1. *La Paix des Dieux*. — Le *Démon*, « compagnon vigilant de ses rêves », qui évoque devant l'homme les Dieux morts et qui lui dit ensuite ce qu'ils sont réellement, peut signifier, m'a-t-il semblé, la Pensée, l'Intelligence. Peut-être est il simplement emprunté aux *Rêveries d'un païen mystique* de Ménard [Lemerre, in-16], où on lit, dans le dialogue intitulé *Eschatologie*, p. 116 :

L'Homme : « ...il y a peut-être autour de moi des intelligences invisibles, des amis connus ou inconnus. (Le Dieu apparaît.) *L'Homme* : Qui es-tu ? — *Le Dieu* : Ton Démon, ton Ange gardien, donne-moi le nom que tu voudras. Je sais ce que tu ignores ; ce que tu pourras comprendre, je te l'expliquerai : ce qu'il m'est permis de t'apprendre, je te l'apprendrai. »

Lisle les en a blâmés jadis, au temps de son optimisme : il ne le fera plus maintenant :

Et maintenant, ô morts, le supplice achevé,
Goûtez-vous le bonheur que vous aviez rêvé ?
Le maître a-t il tenu sa promesse éternelle ?
Et votre âme, brisant l'enveloppe mortelle,
Comme un rayon léger qui remonte au ciel bleu,
S'est-elle réunie à la splendeur de Dieu ?
Nul ne sait ; mais qu'importe, ô race magnanime,
Qu'importe le réveil ? Le songe était sublime (1).

Mais, devant lui, aucun horizon religieux ; c'est en vain que, dans des élans momentanés, il demandera aux vents de l'emporter « vers les Dieux inconnus », car tout est connu, et il n'y a rien à attendre. Heureusement, si l'avenir et l'espérance sont interdits, il reste le passé et le souvenir ; s'il n'y a plus de Dieux inconnus, il reste les Dieux morts, et ce sont eux qu'évoque l'*Homme* :

Loin des globes flottants dans l'étendue immense,
Où le torrent sans fin des soleils furieux
Roule ses tourbillons de flamme et de démence,
Démon ! emporte-moi jusqu'au Charnier des Dieux.

---

1. Ces vers se trouvent à la fin des *Ascètes* dans l'édition des *Poèmes et poésies*, 1855. Leconte de Lisle les a supprimés, sans doute à cause du caractère trop personnel de cette intervention du poète, comme il l'a fait pour le *Désert*, et aussi pour *Ekhidna ;* une seconde cause est cette fiction par laquelle il paraît douter du sort de l'âme, alors qu'en réalité il ne doute aucunement.

Oh ! Loin, loin de la Vie aveugle où l'esprit sombre
Avec l'amas des jours stériles et des nuits,
Ouvre-moi la Cité du silence et de l'ombre,
Le sépulcre muet des Dieux évanouis.

Les premiers pas dans ce retour au passé religieux datent de la *Recherche de Dieu* et se trouvent ainsi coïncider avec le premier pressentiment du pessimisme.

Quand il était fouriériste et que, tout plein de son espoir d'un bonheur terrestre futur et de sa foi socialiste, il marchait courageusement devant lui, les religions, dont l'idéal de bonheur s'opposait au sien, quelques respectables qu'elles fussent, étaient des obstacles qu'il trouvait sur sa route et dont il devait triompher. La religion est un « songe inutile » (1), et le christianisme plus que les autres : s'en détacher brutalement était une nécessité de la lutte ; aussi dans *Architecture*, quelle rudesse impitoyable pour l'*impotent passé !* Il s'agit des vieilles cathédrales gothiques ; à vrai dire, le poète consent à ne pas les démolir, mais c'est surtout parce qu'elles n'en valent pas la peine, et non parce que leur sort l'intéresse en quoi que ce soit :

Ce n'est point, sachez-le, que je sois effrayé
Que l'autel de Baal s'écroule foudroyé.
Du vieux catholicisme agitant la bannière,
Je ne veux point pousser de plainte routinière,

1. *Niobé* [*Poèmes antiques*, p. 154.]

Ni, semblable aux pleureurs du culte agonisant,
Chanter la pierre inerte et le clocher gisant.

L'optimiste actif et belliqueux ne doit faire face à la religion que dans une attitude hostile. Les hommes sont les « martyrs des cultes détestés » (1), et ces cultes, il faut les vaincre à tout prix.

Pour gravir les degrés de l'Echelle infinie
Foule les Dieux couchés dans leurs sacrés tombeaux. (2)

Et quand, dans sa lettre du 31 juillet 1846, il trace son programme et sa profession de foi, il n'a aucun égard pour le « fatras mystique des révélations particulières ». « Il faut oublier les cultes menteurs ! » L'ardeur de la lutte l'emporte et il ne s'arrête pas aux subtilités ; quand un culte n'est pas vrai, cela suffit : on lui tourne le dos et l'on n'y revient plus. Mais c'est en cela que Leconte de Lisle s'est trompé.

Que l'esprit se détende, que l'homme d'action fasse place au poète et au contemplateur, c'en est assez pour qu'il reconnaisse que ces Dieux qu'il rejette n'en sont pas moins sacrés. Mais il y a plus. Depuis la *Recherche de Dieu*, l'optimisme lui-même repose sur une base chancelante ; les éléments du pessi-

1. *Niobé*, texte de 1846.
2. *In Excelsis* [*Poèmes barbares*, p. 239].

misme ont fait leur apparition : et tout de suite paraît aussi la conséquence. Si Dieu n'est pas à trouver sur la voie qu'o na choisie, s'il faut désespérer pour toujours et reconnaître que soi-même on s'est trompé, par quelle raison maudirait-on les religions ? Bien plus, le poète regrette ses croyances anciennes. « Aucun dogme, se dit-il, ne contient toute la vérité, mais du moins l'exprime-t-il en partie ; tandis que pour moi, les questions qui m'angoissent restent sans réponse, ou si elles en laissent entrevoir une, elle est telle qu'on ne peut la regarder en face. » Le sentiment religieux, languissant dans l'espoir, jaillit comme une flamme au contact de l'idée pessimiste :

Des cultes de ce monde apostat éternel,
Du désir infini martyr héréditaire,
Malheur ! j'ai déchiré du livre paternel
La page où flamboyait le divin commentaire (1).

On a remarqué que le premier vers de cette strophe ne s'applique pas à Leconte de Lisle personnellement, mais à l'homme. Car c'est précisément dans la *Recherche de Dieu* qu'apparaît cette faculté si dis-

---

1. Cf. *Dies iræ* :

Au livre originel qui lira désormais ?
L'homme a perdu le sens des paroles de vie ;
L'esprit se tait, la lettre est morte pour jamais.

tinctive de Leconte de Lisle : l'identification de soi-même avec l'humanité, le sentiment très fort d'un parallélisme entre sa propre histoire, à lui Leconte de Lisle, ses propres rêves, aspirations ou souffrances, et les rêves, les aspirations, les souffrances de toute l'humanité. C'est en cela, dans cet « élargissement du cœur » (1), que consiste véritablement son impersonnalité : bien de ses poèmes célébrés pour leur caractère objectif ne sont que d'une subjectivité élargie, humaine au lieu d'être individuelle. Par là il se distingue de ses contemporains, tel que Flaubert : lui, il ne pénètre pas du dehors dans les sentiments des autres, il les développe de son propre fond, sûr d'avance que ce qu'il tirera de lui-même ne pourra être qu'un sentiment universel. C'est ici le lieu de citer la stance de la *Vision de Brahma* :

Sagesse et passions, vertus, vices des hommes,
Désirs, haines, amours, maux et félicité,
Tout rugit et chanta dans son cœur agité :
Il ne dit plus : Je suis ! mais il pensa : Nous sommes (2) !

---

1. L'expression est dans une lettre de 1844. [Leblond, p. 155.] « Je vais me détachant en fait des individus pour agir et pour vivre par la pensée avec la masse seulement. Je m'efface, je me synthétise ! C'est le tort — si c'en est un, — de la poésie que j'affectionne entre toutes. » *S'effacer* n'est pas un mot très exact ; on ne voit pas bien Leconte de Lisle s'effaçant en quelque manière que ce soit, mais le reste est très juste, et *se synthétiser* est fort expressif malgré son vague.

2. L'importance de ces vers est d'autant plus grande qu'ils

La *Recherche de Dieu* illustre admirablement ce dernier vers, la transition du *je* au *nous*. On se demande en vain : parle-t-il de l'homme ou de lui-même ? car il parle de l'un et de l'autre, de l'un dans l'autre. Le poète ne se dérobe derrière aucun héros ; à travers tout le poème il dit simplement *je*, et bien des traits en effet s'appliquent à lui personnellement : il regrette son « bel âge amoureux », il pressent le « Dieu de sa virilité » (il avait vingt-sept ans alors), il parle de l' « esprit contemporain » qu'il devance, fait allusion à son passage dans le christianisme. Mais d'autre part son *pèlerinage* l'a mené à Rome et en Allemagne (où Leconte de Lisle n'a jamais été), il est « face à face avec la mort », « la tête courbée du poids de cent hivers » : voilà donc un homme fictif, symbolique. Et enfin, il est « l'apostat éternel des cultes de ce monde », ses souvenirs remontent au Paradis terrestre (1) : c'est donc qu'il est l'humanité elle-même, et c'est par le nom d'*humanité* aussi que l'Esprit de la terre vient l'interpel-

---

ne portent aucunement la marque hindoue ; d'après la conception hindoue, quand on a connu son identité avec l'Etre suprême, on n'éprouve plus ni passions ni maux.

1. Depuis l'heure effrayante
Où l'archange brandit sa lame flamboyante,
Et, sur le seuil céleste appuyant son pied blanc,
M'aveugla d'un revers du glaive étincelant,
Qu'elle est longue la nuit !

ler. Quand la confusion cesse, c'est pour faire place à l'impersonnalité définitive.

Quand donc Leconte de Lisle jette un regard derrière lui, sur sa longue recherche aiguillonnée par cet éternel désir de Dieu que rien n'a satisfait, dans son propre passé religieux il aperçoit le passé religieux de l'humanité : tout ce qu'il a éprouvé lui-même, il le retrouve comme projeté en proportions infiniment plus vastes sur le grand fond séculaire où se déroule l'histoire des peuples. L'humanité aussi est consumée de l'*éternel désir*, elle aussi, dans une longue recherche, a essayé de se reposer dans des croyances qui, l'une après l'autre, l'ont trompée : mais chaque fois, le *désir infini* l'entraîne à créer une croyance nouvelle ; l'ancien culte ne meurt que pour être remplacé, et ainsi de suite, à l'infini : les religions prétendent remédier à la vanité universelle, et le courant des vanités les emporte. Le poète, après toutes ses tentatives, a dû s'avouer impuissant et livré au doute : mais pas lui seul, car la terre entière gémit et se lamente avec lui :

> Entendez-vous la plainte furieuse
> D'un monde qui cherche son Dieu (1) ?

---

1. Même en prose, Leconte de Lisle parle du « désir religieux » dont le genre humain souffre aujourd'hui. [Préface des *Poèmes antiques*].

Et, songeant alors déjà que peut-être la recherche est vaine à jamais, ce n'est pas sur lui-même qu'il pleure, pas sur ses propres croyances perdues, mais sur l'humanité et ses religions qui passent et ne laissent pas trace de leur passage. C'est au christianisme qu'il pense tout d'abord, à la religion qu'il a connue lui-même ; mais derrière le temple écroulé de Saint-Pierre il aperçoit toutes les ruines des temples du passé :

Et s'il reste un débris de ta gloire éclipsée,
Comme un mort colossal sur le sol étendu,
Il ne dira jamais si ta lèvre glacée
Cria jadis vers Dieu, si Dieu t'a répondu !

Rien ! Il ne dira rien, si ce n'est la folie,
La douleur et la mort et le bruit d'un vain nom,
Si ce n'est que Dieu tue et que la terre oublie,
Et que l'écho du ciel incessamment dit : Non !

Seigneur, Seigneur ! Balbeck aux ruines séculaires
Gît dans le désert morne en blocs amoncelés...
L'avez-vous donc brisée au choc de vos colères ?
Vous a-t-elle entendu dans les cieux ébranlés ?

C'est parce qu'il a pensé à l'humanité, et non plus à soi, qu'il a pu écrire dès la *Recherche* ces vers, étonnants vraiment pour qui se rappellera qu'à cette date il ne s'était encore occupé d'aucune religion autre que le christianisme :

J'ai remué, Seigneur, les poussières du monde ;
J'ai reverdi pour vous ce que le temps émonde,
Les rameaux desséchés du tronc religieux ;
Des cultes abolis j'ai repeuplé les cieux !
Rien ne m'a répondu, ni l'esprit ni la lettre,
Et je vous ai cherché, vous qui dispensez l'être !

En réalité, il n'a encore « repeuplé » aucun ciel et n'a « cherché » que dans le christianisme : et cependant ces vers sont d'une justesse extraordinaire, non pour ce qui a été, mais pour ce qui sera ; ils contiennent tout le programme de sa poésie. C'est sa revue des religions qui commence, et qui sera la *Recherche de Dieu* énormément élargie, épanouie. Dans cette revue, ce qu'il cherchera, ce ne seront plus que des *émotions* religieuses ; mais le premier élan a été donné par la poursuite du vrai ; et le critique n'avait pas tort, malgré toutes les apparences, qui à propos de la poésie religieuse historique de Leconte de Lisle citait, comme une sorte d'explication, les vers d'Angira sur le « doute infini » qui le tourmente (1), car tel est bien le point de départ. Seulement, le souvenir de cette première impulsion se perd ; le pessimisme définitif vient, et dans *Dies Iræ* le retour vers les religions n'est plus qu'un

---

1. Brunetière. *Nouveaux essais sur la littérature contemporaine*, p. 176.

effet de la grande lassitude qui tient le poète et qui lui fait chercher la consolation dans le souvenir : c'est ce que disent les trois premières strophes.

Désormais, le sentiment religieux ne déborde plus comme chez le jeune homme enthousiaste d'autrefois, les expressions personnelles s'en font plus rares. Qu'est-il devenu ? Il a passé dans les poèmes historiques impersonnels et, ne se manifestant plus spécialement ici ou là, il est en réalité répandu partout. De temps en temps seulement, comme pour rappeler que sa contemplation du long défilé des cultes n'est pas celle d'un spectateur désintéressé, le poète laisse éclater son regret en appels ardents :

Où sont les Dieux promis, les formes idéales,
Les grands cultes de pourpre et de gloire vêtus ?
(*Dies Iræ.*)

Pour quel Dieu désormais brûler l'orge et le sel ?
Sur quel autel détruit verser les vins mystiques ?
(*L'Anathème.*)

Vers qui s'exhaleront le vœux et les cantiques
Dans les temples déserts ou sur l'aile des vents ?
(*La Paix des Dieux*)

« Il faut oublier les cultes menteurs », a-t-il dit ; menteurs, peut-être, mais non oubliés. La passion des religions sera sa marque, si bien qu'il ne se

trouvera personne qui ne le rapproche de Renan ; comme Renan, il pourrait parler de sa « dissidence uniquement scientifique » d'avec les croyants, et ajouter comme lui : « par le cœur, nous sommes avec eux (1) ». Les « pleureurs des cultes agonisants » ne sont pas si ridicules ; il les comprend ; bien plus, il aimera à se reporter précisément à ses moments d'agonie, et la sympathie mélancolique, la piété envers les religions qui meurent sera une de ces inspirations favorites. Il trouvera une beauté dans le dévouement de ceux qui restent fidèles au songe, non plus « inutile » comme il disait, mais au « songe heureux » de leur jeunesse (2). *Hypatie et Cyrille* et le *Massacre de Mona* développent ce sentiment ; le *Barde de Temrah* en est l'expression héroïque, mais la plus illustre, c'est peut-être encore la plus ancienne : *Hypatie* (3).

---

1. Renan. Introduction des *Apôtres*, p. LXIII. Il faut remarquer ici que dans cette voie commune c'est le poète qui a précédé le philosophe : au moment où Leconte de Lisle écrivait la *Recherche de Dieu*, Renan ne faisait que se détacher du christianisme. S'il y a eu une action de Renan sur Leconte de Lisle, ce n'est pas là qu'il faut la chercher.

2. Ménard disait de son côté : « Rien n'est plus respectable que cette foi obstinée à des croyances mortes, et les partisans des idées nouvelles peuvent s'incliner sans crainte devant ces derniers défenseurs du passé. » [*Polythéisme hellénique*, Charpentier. in-12°, p. 101, en parlant de Proclus.]

3. *Poèmes antiques*, p. 65 ; voy. les quatre premières strophes. Le vers : « fidèle au songe heureux... » et cet autre :

Le culte célébré dans *Hypatie* est le culte grec ; dès 1845, Leconte de Lisle apparaît en contact avec la Grèce et sa religion. Au commencement, il ne semble guère y voir ce qu'on appelle vraiment une religion, quelque chose qu'on puisse opposer au christianisme par exemple ou au buddhisme, mais plutôt une pure et simple *mythologie* : de belles légendes poétiques où figurent des Dieux et des demi-dieux. Puis il s'élève à ce qu'il appelle les *théogonies*, entendant sous ce nom la mythologie systématisée et pénétrée d'un peu de philosophie, et essaie d'en dégager les caractères généraux, mais sans y mettre de chaleur, et en historien plus qu'en poète (1). Mais l'intérêt pour la religion en soi grandit peu à peu, jusqu'à ce qu'il triomphe dans *Hypatie* : là, les Dieux sont sentis comme Dieux, et non comme héros de légendes. Les deux principales religions qu'il a devant lui sont donc le christianisme et le paganisme

---

« il suit à l'horizon l'astre de ses aïeux » ont été presque répétés dans le *Barde de Temrah* :

> Il en est qui, hantés de songes immuables,
> Suivent l'ancien soleil qui décroît dans les cieux.

1. Voy. surtout *Niobé*, qui « symbolise une lutte fort ancienne entre les traditions doriques et une théogonie venue de Phrygie ». [Préface des *Poèmes antiques*.] Cf. aussi cette déclaration de la notice placée en tête des fragments de *Khiron* parus dans la *Phalange* sous le titre *Orphée et Chiron* : « la seconde partie a pour objet le mouvement théogonique et théocratique du monde oriental ».

grec, et ce seront en effet les deux centres de sa poésie religieuse.

Au commencement, il rapproche à tout instant l'un de l'autre ; mais, tout en faisant ressortir leurs caractères opposés, c'est pour les réunir dans une sympathie impartiale ; ni il n'aime la Grèce en haine du christianisme, ni il ne hait le christianisme par amour de la Grèce. Malgré la parenté intime qu'il découvre entre l'idéal grec et ses propres conceptions, il refuse toujours de l'exalter au-dessus de l'idéal chrétien. L'esprit fouriériste, sur bien des points, n'était pas éloigné de l'esprit chrétien ; Fourier se recommandait de l'esprit évangélique, prétendant même continuer l'œuvre de Jésus-Christ, et ses disciples insistaient volontiers sur cette sorte de filiation entre les deux doctrines(1). Leconte de Lisle

1. Pour l'opinion de Fourier, voy. Bourgin, *op. cit.*, p. 196 et 197. « Le monde a besoin, non pas d'une *réforme* religieuse, mais d'un *retour* à l'esprit religieux, à la défiance des dogmes philosophiques, à la confiance aux promesses de Jésus-Christ. » [*La fausse industrie*, t. II, p. 515.] Le régime fouriériste, « c'est le royaume de Dieu et de justice, selon la vraie pensée et selon la promesse de Jésus ». — Pour les opinions de l'Ecole, *ibid.*, p. 440, n. 5, toute une suite de citations : « identité avec le but du christianisme » ; « nous sommes les disciples du Christ, nous demandons ce qu'il réclamerait s'il renaissait à notre époque » ; « chaque pas que nous faisons dans la science sociale est un pas qui nous amène au christianisme » ; p. 457, n. 4, une seconde série, par exemple ceci : « nous avons à réaliser une démocratie chrétienne ».

prend cette idée à son compte : le christianisme primitif, dit-il, a accompli « une œuvre immense et admirable » ; « le principe évangélique contenait un sublime pressentiment de la fraternité » (1) ; l'école fouriériste enfin « a donné et donne chaque jour les moyens scientifiques d'organiser sur la terre la charité universelle annoncée par le Christ » (2). Aussi se garde-t-il de rabaisser le christianisme pur. « Il n'est rien de tel au monde que d'être païen, couronné d'hyacinthes et sacrifiant à Iacchos, le dieu vermeil », dit-il quelque part (3) ; mais tout aussitôt il ajoute : « à moins d'être ascète et de mourir au désert, consumé par la flamme de l'idéal ». Malgré tout ce qui le sépare des ascètes, il ne peut se défendre de s'enthousiasmer au spectacle de leur « effort sacré », et va même jusqu'à faire honte à l'indifférence du Grec pour les maux de la terre en lui opposant les « pleurs sublimes » qu'ils versaient. Il est vrai qu'il se donne assez naïvement les airs d'un homme expérimenté qui en sait plus long qu'eux (n'est-il pas le « calme contemplateur d'un plus divin système » ?) (4), mais il les admire quand même, et si ce sont des *fous*, du moins sont-ce des *fous subli-*

1. Article de la *Démocratie pacifique*, du 25 octobre 1846.
2. Lettre à Bénézit du 31 juillet 1846.
3. *La Rivière des Songes*.
4. *Architecture*.

mes (1). Que si l'on veut une expression plus catégorique de cette sympathie égale des deux côtés, qu'on lise l'*Eglogue harmonienne* (2). L'idéal de *beauté* representé par la Grèce, et l'idéal de *chasteté* représenté par le christianisme, de la chasteté conçue non comme un effort ascétique violentant la nature, mais comme une disposition naturelle du sentiment, y sont opposés en strophes alternées, où la pureté, la douceur et la mélancolie de l'amour chrétien, l' « amour sans tache », sont peintes très délicatement ; et à la fin, le poète les réunit dans une même invocation :

Divin charme des yeux ! ô chasteté bénie !
Double rayonnement d'un immuable feu !
Sur ce monde échappé de sa main infinie
Vous êtes la lumière et l'empreinte de Dieu !

---

1. *Les Ascètes* de 1846.

Jamais il n'arrosa de vos sublimes pleurs
Le sol universel des humaines douleurs,
O bien-aimés d'un juste, enfants d'un divin père...

et plus bas :

Fous sublimes, martyrs, vaillantes créatures,
Que fatiguait la vie et qu'altérait le ciel,
Qui dans l'effort sacré de vos fortes natures
Poussiez vers l'idéal un sanglot éternel !

2. L'*Eglogue harmonienne* de la *Phalange* n'est autre que le *Chant alterné* des *Poèmes antiques*, mais les variantes sont nombreuses et la fin, comme on voit, entièrement différente.

Le chef-d'œuvre né de cet état d'esprit, c'est *Hypatie* encore ; et voici comment. Qu'est-ce que ce poème en son sens immédiatement apparent ? Un hymne au paganisme remplacé par le christianisme. Le paganisme est donc glorifié ; mais quand il est parlé de « jeune soleil » de « terres promises », de « plus hauts destins » enfin (« destin meilleur » dans le texte définitif), c'est du christianisme qu'il s'agit, dont le respect est ainsi soigneusement sauvegardé. Mais un autre sens, plus intime, nous est révélé par la strophe suivante qui était la cinquième dans le texte primitif ; après avoir montré les fidèles des cultes qui s'en vont, le poète ajoutait :

N'outrageons point ceux-ci qu'un tel amour parfume,
Derniers consolateurs des suprêmes moments !
Sur quelque autel détruit que leur pur encens fume,
Il est beau de sourire à ces nobles amants.

Cette strophe est à la fois plus personnelle que le reste (1) et d'une portée plus générale : c'est Leconte de Lisle lui-même qui intervient, et c'est à lui-même qu'il songe, socialiste et novateur en face du christianisme finissant : plus généreux que dans l'*Architecture*, il accorde à ses défenseurs une bonne

1. C'est pour cela qu'il l'aura entièrement supprimée en 1852, quand il a voulu donner à son recueil un caractère d'impersonnalité parfaite.

parole. Ces expressions : « jeune soleil, plus haut destin », c'est alors au fouriérisme qu'il faut les appliquer ; mais « l'astre des aïeux, le songe heureux où fleurit sa jeunesse » (celle du poète lui-même), c'est donc la religion chrétienne : et ainsi, qu'on prenne le poème tel qu'il est, ou qu'on cherche à se rendre compte de l'inspiration dont il est primitivement sorti, le christianisme est respecté, et si la balance penche imperceptiblement du côté du paganisme (1), c'est qu'il y a beaucoup de sympathie d'un côté, mais plus de sympathie de l'autre, non parce qu'il y a amour d'un côté, et de l'autre haine (2).

Cette sympathie pour le christianisme se maintient après la grande crise ; son pessimisme le prédispose

---

1. Et les Galiléens qui te rêvaient des ailes
Oubliaient leur Dieu mort pour tes Dieux bien-aimés.

2. Brunetière, dans le *Manuel*, nous renvoie à *Hypatie* pour nous rendre compte comment, chez Leconte de Lisle, « l'inspiration antique se combine avec l'inspiration antichrétienne ». Il n'y a dans *Hypatie* qu'un seul vers qui ait pu l'induire en cette erreur, c'est celui-ci, très violent en effet :

Le vil Galiléen t'a frappée et maudite.

Mais ce mot n'y a été introduit que dans l'édition de 1874, vingt-sept ans après que le poème fut écrit ! En 1847, 1852, 1858 on lisait toujours :

L'homme en son vol fougueux t'a frappée et maudite.

L'antichristianisme est donc introduit artificiellement après coup, sous l'influence d'un état d'esprit aussi étranger que possible à la conception d'*Hypatie*. Le *vil Galiléen*, c'est une tout autre philosophie qui pénètre subrepticement dans le poème, si

à l'indulgence ; sa nostalgie religieuse est assez forte pour lui faire aimer les formes religieuses les plus opposées. On voit, par la comparaison du *Chant alterné* et de l'*Eglogue harmonienne*, que, bien loin d'introduire dans le nouveau texte l'ombre d'une désapprobation, c'est le paganisme qu'il humilie presque ; s'il modifie quelque chose dans les strophes chrétiennes, c'est pour les rendre encore plus suaves (1). Plus profond et plus magnifique, mais né du même sentiment, est le *Nazaréen* (2). Dire que le Christ n'était « ni le pain céleste ni l'eau vive », c'est blasphémer ; le spectacle des « saturnales » du monde moderne se ruant à l'assaut des temples chrétiens

---

l'on peut appeler philosophie le point de vue du fanatisme pur. Le texte primitif contient l'idée du *désir infini*, de cette fatalité historique qui fait que le monde ne peut pas s'arrêter dans une croyance et que, pour avancer, il doit la frapper : c'est un effet de la nature humaine, une dure nécessité dont on n'accuse personne. Au contraire, si maudire Hypatie est un acte *vil*, c'est donc que ce n'était pas un acte nécessaire : le chistianisme n'est donc plus une nécessité de l'évolution humaine, du « vol fougueux », c'est une idée qui vient on ne sait d'où pour faire commettre des crimes. Et ainsi, non seulement les vers sur le « destin meilleur » et la fuite vers les « terres promises » sont annulés, mais l'esprit même d'où le poème est sorti est atteint dans sa dernière profondeur.

1. Des strophes entières parmi les plus belles n'apparaissent que dans le nouveau texte, comme la quatrième et la huitième.

2. *Poèmes barbares* p. 304.

arrache au poète des accents d'un amour passionné pour celui que la première fois dans sa vie il appelle alors le Rédempteur. L'idéal antique et l'idéal chrétien se retrouvent, à plusieurs reprises, réunis dans un même culte ; après avoir, dans le *Nazaréen*, mis le Christ aux côtés de ses *Egaux antiques*, Leconte de Lisle fera dire par Hypatie elle-même au chrétien Cyrille :

> Jean n'a-t-il point parlé comme autrefois Platon ?
> Les mots diffèrent peu, le sens est bien le même.
> Nous confessons tous deux l'espérance suprême,
> Et le Dieu de Cyrille, en mon cœur respecté,
> Comme l'Abeille attique a dit la vérité (1).

Dans le même poème, s'il ne croit plus, comme au temps d'*Hypatie*, que le christianisme ait été une élévation des destins humains, du moins semble-t-il accorder que son apparition au milieu de la décadence du monde antique a pu être une chose nécessaire et la seule adaptation possible à des besoins nouveaux ; c'est ce qui ressort du moins de l'argumentation de Cyrille, qui est loin d'être faible. Et non seulement il comprend les premiers chrétiens,

---

1. *Hypatie et Cyrille* [*Poèmes antiques*, p. 278]. Voyez aussi à la page suivante :

> Je rends ce que je dois au Prophète inspiré,
> Et comme à toi, mon père, il m'est aussi sacré.

mais il s'associe de toute son âme à l'élan qui les poussait hors de la bacchanale romaine vers l'idéal de l'avenir : ce désir ardent de voir un monde religieux nouveau s'ouvrir devant nous et de s'y précipiter, il n'oublie pas que lui-même il l'a ressenti et que lui aussi, li a crié vers les « Dieux inconnus ». S'il n'avait pu être Hypatie, la dernière en qui avait brillé un rayon de la lumière ancienne, il aurait voulu être Saint Paul et avoir senti s'élaborer en soi le monde qui allait arriver à la vie :

Dans le pressentiment des forces inconnues,
Déjà plein de Celui qui ne se montrait pas,
O Paul, tu rencontrais au chemin de Damas
L'éclair inespéré qui jaillissait des nues !

Notre nuit est plus noire et le jour est plus loin (1).

De même qu'ici il a une parole d'enthousiasme pour les fondateurs, de même il en trouvera de délicates et d'affectueuses pour ceux qui allaient porter la foi aux barbares, comme ce saint Patrice du *Barde de Temrah*, qui « ouvre un ciel d'azur aux enfants dans leurs langes », qui « console et bénit » et fait céder la violence guerrière des vieux clans païens devant un idéal d'amour :

Ecoute ! de la terre aux cieux entends frémir
L'hymne d'amour plus haut que la clameur des haines (2).

---

1. *L'Anathème.*
2. *Poèmes barbares*, p. 68.

De sorte que Baudelaire, qui écrivait en 1861, a pu encore parler de son « ardente mais impartiale curiosité des religions » et dire de lui comme de Renan : « jamais d'absurde impiété » (1).

Mais au moment où Baudelaire écrivait ces lignes, elles n'étaient déjà plus tout à fait vraies.

L'idée qu'il se faisait du Christ n'a certes pas changé : depuis la première fois où ce nom est prononcé jusqu'au plus tardif des *Derniers Poèmes*, il n'y a pas dans toute l'œuvre de Leconte de Lisle un mot sur le Christ qui ne soit respectueux, et il y en a même qui se nuancent d'une véritable piété. Il est la « victime auguste et volontaire » (2), la « vivante vertu » (3), la beauté morale personnifiée ; au plus fort de son ardeur socialiste Leconte de Lisle ne l'a pas oublié et il le répètera toujours (4). Il ira jusqu'à

1. Dans la *notice* déjà citée du recueil de Crépet, t. II p. 528.

2. *Le Massacre de Mona.*

3. *Le Nazaréen.*

4. Pour l'époque fouriériste, voy. la *Recherche de Dieu*, après que toutes les illusions se sont évanouïes :

> **Je vis à la lueur des cierges vacillants,**
> **Qui de rouges reflets doraient ses pieds sanglants,**
> **Courbant sa tête pâle, au triple rang d'épines**
> **Jésus tendre vers vous, Seigneur, ses mains divines !**

Dans *Architecture*, pour donner une idée sublime de l'Art, « ce dieu » qui agonise, il le compare à Jésus. Dans les *Ascètes :*

> **O bien-aimés d'un juste, enfants d'un divin père.**

Plus tard, dans *Dies Iræ*, la strophe souvent citée :

> **Figure aux cheveux roux, d'ombre et de paix voilée**

et une description dans le *Corbeau* (*Poèmes barbares*, p. 277),

consacrer à la *Passion* tout un poème, œuvre « impersonnelle » sans doute, comme ont eu soin de le rappeler les éditeurs des *Derniers Poèmes*, où il se met à la place du catholique comme dans la *Prière védique pour les morts* à la place des adorateurs d'Agni ; mais où, sous beaucoup de rhétorique, perce par endroits un sentiment sincère pour Jésus ; quelques vers ne manquent pas de beauté, comme ceux du début de la douzième station (1) :

Tourné vers l'Occident et la Ville éternelle,
Jésus semble appeler l'humanité nouvelle,
Et, par delà les temps que Dieu garde en leur cours,
Saluer en mourant l'aurore des grands jours...

Mais quand, dans cette même *Passion*, où le sujet l'autorisait pourtant à se limiter aux seules louanges du Christ, il y joint celles de l'Eglise, c'est là l'effet de l'impersonnalité pure, à moins d'être la marque d'une très grande indulgence née de la lassitude du pessimiste. Concession toute momentanée, dont l'excès entraîna la réaction : Leconte de Lisle supprima la *Passion* des éditions de ses œuvres, et elle ne reparut que dans son recueil posthume.

---

qui n'a pas le mérite de la perfection artistique, mais qui est précieuse comme le seul passage sympathique au milieu de l'ironie méchante déversée sur l'Eglise et la Doctrine.

1. *Derniers poèmes*, p. 201.

Car, en réalité, l'Eglise n'a rien de commun avec le Christ ; plus généralement, on pourrait presque dire que le christianisme n'est pas la religion du Christ. C'est un point sur lequel Leconte de Lisle n'a jamais varié. L'opinion qu'il professait tout jeune homme n'est pas démentie, en ce qui concerne l'Eglise au moins, pendant les années de Rennes ; à Bourbon, en 1844, il parlera encore de « mission déviée » (1) ; à l'époque fouriériste, il ne pourra que renchérir, car c'était dans l'Ecole un lieu commun d'opposer le Christ aux « pharisiens » de son culte qui ne savent tirer de l'Evangile que la condamnation de toute tentative d'amélioration sociale (2) ; le poème enfin où l'idée est exposée avec le plus d'ampleur date de 1890, quatre ans avant la mort du poète (3). L'*Histoire du Christianisme* commence « l'an 33 de la naissance de Jésus-Christ, après l'Ascension... » (4). La pensée du fondateur est tombée dans des âmes de barbares qu'elle n'est pas parvenue à changer ; elle a seulement donné un autre cours à leur férocité (5). Des hommes faits pour s'entre-tuer sur les

1. Leblond, p. 163.

2. Bourgin, p. 440, n. 5.

3. *Les Raisons du Saint-Père*.

4. Tels sont exactement les premiers mots de la brochure intitulée : *Histoire populaire du Christianisme*.

5. *Massacre de Mana* [*Poèmes barbares*, p. 129] :

(Murdoc'h) prêche par le fer, en son aveuglement,
La loi du jeune Dieu qui fut doux et clément.

champs de bataille et pour jeter à bas des empires s'en son emparés et l'ont façonnée entre des mains si brutales qu'il en est sorti un vrai spectre d'extermination à « épouvanter le monde » et à faire désespérer de l'humanité le fondateur lui-même (1), fiers encore d'avoir mis au service de leur puissance diabolique une autorité si sacrée :

O Christ ! Et c'est ainsi que, réformant ton rêve,
Connaissant mieux que toi la vile humanité,
Nous avons pris la pourpre et les Clefs et le Glaive,
Et nous t'avons donné le monde épouvanté.

Et tu nous appartiens, Jésus ! Et d'âge en âge,
Sur la terre conquise élargissant tes bras,
Dans l'anathème et dans les clameurs du carnage,
Quand nos Voix s'entendront, c'est Toi qui parleras. (2)

La haine de l'Eglise, que Leconte de Lisle a conservée de sa première éducation, ne l'avait jamais complètement abandonné. Elle s'était ancrée en lui

---

Car lé sombre Barbare aux haines violentes
Dans l'Eau vive n'a point lavé ses mains sanglantes.
Son cœur n'a point changé sous la robe de lin...
Maintenant, l'insensé, dans sa fureur austère,
Croit venger la victime auguste et volontaire
Qui, jusques au tombeau, priant et bénissant,
Ne versa que ses pleurs et que son propre sang.

1. *L'Agonie d'un saint. La Bête écarlate.*
2. *Les Raisons du Saint-Père.*

une fois pour toutes (1) ; et comme, dès le début, elle avait eu un caractère proprement social, elle pouvait persister à côté du sentiment religieux le plus fort : c'est un élément d'une nature différente, un autre courant qui continue tout le long de sa vie, comme qui dirait en marge de sa pensée, reparaissant après chaque interruption. A Rennes, elle paraît s'effacer ; mais nous la retrouvons dans toute sa vigueur chez le Leconte de Lisle de 1844, à Bourbon. Tout en philosophant sur le cœur et l'intelligence, il lance son trait à l' « iniquité romaine » : l'Eglise a « profané et blasphémé » Dieu et l'âme (2). La lutte ardente que dans les années suivantes il mène aux côtés des fouriéristes ne fait que l'exciter. Fourier s'était attaqué comme au pire des adversaires à la doctrine de résignation et d'inertie qu'il voyait présenter comme l'application sociale du christianisme par les héritiers indignes des apô-

1. Barracand (art. cité), après avoir parlé de l'éducation première de Leconte de Lisle : « De là chez Leconte de Lisle une sorte de siège fait, un mur solide aux vieux blocs cimentés où tout échouait. »

2. Leblond, p. 163. Voici la phrase entière : « Tu n'as pas oublié les premiers bégayements que m'arrachait un instinct de justice sociale et religieuse, — mais non *antireligieuse,* car il y avait au fond de nos divagations d'enfant sur l'iniquité romaine un sentiment réel de sa mission déviée et comme un acte de foi implicite en la sublimité de l'âme de Dieu, profanés et blasphémés par elle. »

tres (1) : Leconte de Lisle à son tour ne voit dans l'Eglise, comme institution sociale, qu'une machine de compression, et ne se gêne pas pour dire qu'en qualité de puissance *inique*, *oppressive* et *accablante*, la Rome catholique n'a pas renié les traditions de la Rome impériale (2) ; ailleurs, il la qualifie de « sœur de Gomorrhe » (3).

Cette haine eut des conséquences graves. On a beau distinguer anticléricalisme et antichristianisme : il est difficile, une fois la personne même du Christ mise hors de cause, de s'arrêter exactement au point où la haine de l'institution sociale devient la haine de la religion. Une philosophie qui, tout en sauvegardant le sentiment religieux dans sa plénitude, autorisait l'exclusion du christianisme, devait donc avoir de quoi tenter Leconte de Lisle : cette philosophie de polythéiste et de païen. c'est, cette fois, un contemporain, un ami, qui l'aide à l'élaborer : Louis Ménard. Il semble bien qu'ils l'aient élaborée ensemble, en réagissant l'un sur l'autre ; toujours est-il que c'est Ménard qui en a été le théoricien.

---

1. Bourgin, p. 171.
2. *Les Ascètes* de 1846.

   O louve, ô vieille Rome, ô fatale cité,
   Reine ceinte d'opprobre et d'impudicité,
   Qui, par deux fois déjà, du fiel que tu respires,
   Dans leur sève as séché les terrestres empires !
   O mer d'iniquité qui, depuis deux mille ans,
   Opprimes notre sol de tes flots accablants,
   Rien ne balaira donc tes fangeuses écumes ?

3. *La Recherche de Dieu*.

CHAPITRE VII

L'idéal païen

Sentiment religieux hellénique. — Les autres polythéismes. — Naturalisme. — Pénétration de la vie par l'idéal.

La parenté entre son idéal personnel et l'idéal grec est proclamée par Leconte de Lisle très tôt, déjà dans *Hélène*, le premier poème qu'il ait donné à la *Phalange*. Cette préférence se manifeste par un trait curieux dans *Khiron*. Le centaure, après avoir dépeint les mœurs des habitants primitifs de la Grèce, montre ensuite les Hellènes qui envahissent le pays et les appelle « une race meilleure » ; cependant, c'est cette race-là qui a apporté avec elle la colère. la guerre, les massacres, et les Pélasges, au contraire, étaient « simples et pieux, purs de crime et de blâme » (1). Pourquoi donc *meilleure ?* c'est que ces hommes belliqueux sont venus réaliser

1. *Khiron*, voir les pages 200, 204 et 205 des *Poèmes antiques*.

l'idéal de la vie parfaite sur terre, la vie pleine et libre que Fourier et Leconte de Lisle rêvent pour l'avenir, avec, en plus, une beauté que Fourier n'a pas pu rêver. Mais ce n'est encore la Grèce qu'en tant que vie et beauté grecque qui l'attire, non en tant que religion. La *religion*, c'est toujours le christianisme ; dans l'*Eglogue harmonienne* il est opposé au paganisme, très nettement, comme le religieux au profane. Mais peu à peu, Leconte de Lisle délaisse ce point de vue, et au moment où il écrit *Dies Iræ* l'évolution est achevée. Cela renverse les idées de plus d'un contemporain (1), et cependant cela est indéniable : le polythéisme grec est devenu pour Leconte de Lisle le type même de la religion. L'amour de la Grèce et le sentiment religieux apparaissent comme fondus l'un dans l'autre. Quand, après avoir montré les modernes sans religion, sans foi et sans amour, il pousse un soupir vers les cultes du passé, voici ce qu'il dit :

Où sont nos lyres d'or, d'hyacinthe fleuries,
Et l'hymne aux Dieux heureux et les vierges en chœur,
Eleusis et Délos, les jeunes Théories,
Et les poèmes saints qui jaillissent du cœur ?

---

1. Pour Renan lui-même, les *polythéismes mythologiques* « méritent à peine le nom de religions » [*Avenir de la Science*, p. 282]. Il a corrigé ce jugement plus tard, mais n'a jamais eu le sentiment religieux païen comme Leconte de Lisle et Ménard.

Et après cela, il appelle les « Dieux promis, les formes idéales » : les Dieux promis, les Dieux rêvés, ne peuvent être conçus que sur le modèle des Dieux grecs. Ce sentiment ne sera pas celui d'une heure ; il persistera. Dans la *Paix*, l'homme redemande ses Dieux, les Dieux en général : « dorment-ils à jamais ? » dit-il ; et aussitôt après, sans transition, et comme la suite naturelle de la pensée, c'est la strophe suivante :

Où sont les Bienheureux, Princes de l'Harmonie,
Chers à la sainte Hellas, toujours riants et beaux,
Dont les yeux nous versaient la lumière bénie
Qui semble errer encor sur leurs sacrés tombeaux ?

Cependant, quoiqu'il soit la religion du peuple exceptionnel, privilégié, de la « race choisie », comme il est dit dans cette même *Paix des Dieux*, le polythéisme grec n'est pas un phénomène unique ; il n'est qu'une lumière plus vive au milieu de la multitude des religions païennes. Les Olympiens viennent du berceau commun de toutes les divinités des anciennes races, du « très saint Orient qui conçut tous les Dieux » (1). Le regard de Leconte de Lisle embrasse ici un horizon plus large que celui de Ménard ;

---

1. *L'Orient* [*Derniers poèmes*].

le poète s'intéresse à tout l'ensemble des polythéismes naturalistes, rattachés à celui de la Grèce par le « lien des traditions communes » (1), comme la religion védique et les autres cultes indo-européens (ceux des Celtes et des Scandinaves), ou simplement par la ressemblance des caractères généraux. Il les aimera tous, comme étant le « paradis païen » (2) de l'homme primitif, la création spontanée de la nature humaine que rien n'est encore venue fausser. Par delà le christianisme et les religions ascétiques de l'Inde, produits tardifs de l'esprit humain se défendant contre le mal de vivre, son souvenir remonte aux « premiers Dieux » (3).

Le caractère essentiel qui rapproche toutes ces religions, c'est d'être, à leur origine, des cultes de la nature : leurs divinités sont les forces et les aspects de la nature personnifiés. Cette idée, qui pour d'autres pouvait n'être qu'un lieu commun, une chose

1. Ce mot, qui est dans la préface aux *Poèmes et Poésies*, s'y applique aux Grecs et aux Hindous ; mais ailleurs aussi, Leconte de Lisle appuie sur cette communauté d'origine. Dans le *Massacre de Mona*, la description des premiers siècles contient des traits purement orientaux (des *lotus*, p. 119), et il s'agit des Celtes de Bretagne. A remarquer aussi la tradition du déluge qui revient dans le *Massacre*, dans *Khiron*, la *Légende des Nornes*, et même dans *Bhagavat*.

2. *Hélène* (celle de la *Phalange*).

3. *Dies Iræ*.

entendue une fois pour toutes et sur laquelle il n'y a pas à revenir, Leconte de Lisle l'a toujours gardée présente à l'esprti comme une vérité vivante, et s'il avait voulu l'oublier, Ménard, qui en avait fait le fond et l'essence de son *Polythéisme hellénique*, ne le lui aurait pas permis. Ce serait peu dire que de parler d'adoption de l'idée de Ménard par Leconte de Lisle (1). Une seule fois, dans le *Corbeau*, il la for-

1. On peut citer beaucoup de traits propres à montrer l'accord entre la théorie de Ménard et les créations de Leconte de Lisle. On pourrait choisir l'exemple d'Apollon, que Ménard ramène entièrement au caractère solaire et que Leconte de Lisle, à son tour, confond régulièrement avec Hélios. Mais il y a des détails qui rendent la chose bien plus palpable. Dans son *Polythéisme hellénique*, qui est de 1862, Ménard disait d'Héraklès (p. 73) : « Il est facile de reconnaître en lui une divinité solaire, son nom signifie la gloire de l'air, ses travaux représentent la force bienfaisante du jour ; il a beaucoup de traits communs avec Apollon, et l'Hydre ressemble beaucoup à Pythô », et plus loin, p. 322 : « Le Dieu qui meurt sur le bûcher de l'Œta, c'est le soleil qui disparaît dans les flammes du couchant. » Et le 15 octobre de cette même année 1862 paraissait dans la *Revue contemporaine* un *Héraklès solaire* de Leconte de Lisle, où se retrouvaient et la gloire de l'air, et l'Hydre, et les flammes du bûcher [*Poèmes antiques*, p. 244]. Quelques mois plus tard, le 31 décembre, suivait le poème d'*Ekhidna* [aujourd'hui *Poèmes barbares*, p. 42] où pour dire « dès la tombée de la nuit » Leconte de Lisle écrivait :

Mais dès qu'Hermès volait les flamboyantes vaches
Du fils d'Hypérion baigné des flots profonds...

Ces vers cessent d'être énigmatiques pour le lecteur profane dès qu'il a vu, aux pages 41 et 42 du *Polythéisme hellénique*,

mule en passant (1) ; le reste du temps, il laissera à son ami et à Renan l'analyse de cette psychologie de l'homme primitifen face de la nature qui explique la naissance des religions : il la vivra lui-même, et ses poèmes en seront la réalisation et la mise en action.

« L'homme adorait... l'objet vague de ses sensations », avait dit Renan (2). Il y a quelques vers de Leconte de Lisle qui sont comme le commentaire de cette phrase. Le poète décrit un simple paysage : les bords de la mer, des glaces, des neiges, du brouillard ; mais la vision est subjective, vague et fantastique, et voici à quoi elle aboutit :

Sur les hauts caps branlants, rongés des flots voraces,
Se roidissent les Dieux brumeux des vieilles races,
Congelés dans leur rêve et leur lividité (3).

Il y a ainsi une foule de manifestations naturelles

---

ce que Ménard dit d'Hermès : « Une étude attentive de l'hymne homérique m'a conduit à penser que les anciens ont exprimé sous le nom d'Hermès non pas le soleil, mais le crépuscule... Né le matin, il vole le soir les vaches d'Apollon... Ces vaches... ce sont les nuages roses du matin et du soir. »

1. *Poèmes barbares*, p. 274, en parlant des Dieux :

les mers, les monts, les plaines
En versaient par milliers aux visions humaines.

2. *Etudes d'histoire religieuse*, p. 16.

3. *Paysage polaire. Poèmes barbares*, p. 261.

qui sont des manifestations divines, et non seulement de celles qui se voient : souvent le Dieu est deviné sans qu'aucune forme ait frappé les yeux. Ainsi, dans le *Massacre de Mona*, les Dieux maritimes, les chthoniens, ceux des montagnes et ceux des bois :

> les Esprits ceints d'algue et de limons,
> Et ceux dont le vol gronde à la cîme des monts,
> Et ceux des cavités, de qui la force sourde
> Fait, comme un cœur qui bat, bondir la terre lourde,
> Et ceux qui, dans les bois, portent la Serpe d'or (1)...

Il ne se sont pas montrés et le mystère les enveloppe, mais on les devine : les uns d'après les palpitations mystérieuses de la terre, les autres dans le grondement du vent des hauts sommets. Leconte de Lisle a une imagination extraordinaire pour voir et entendre des Dieux ainsi à l'état naissant, encore tout engagés dans le phénomène naturel. Ce « vol qui gronde à la cime des monts », par exemple, les hommes des plaines ne peuvent pas sentir combien ce vers est vrai : dans la solitude des grandes hauteurs, quand l'imagination des sens s'exaspère par l'absence de vrais êtres vivants, le hurlement du vent

1. *Massacre de Mona*, *ibid.*, p. 114. Cf. la *Paix des Dieux*, à propos des « esprits kimriques » encore :

> Et ceux des monts, des bois obscurs et de la mer...

qui tournoie autour des pics ou s'engouffre entre leurs parois devient fatalement un concert de voix — démoniaques pour nous, mais, pour le païen, divines.

Les théoriciens expliquent ensuite comment, grâce à l'impuissance de l'homme primitif à s'imaginer dans la nature des forces agissantes autres que celles qu'il sent en lui-même, les Dieux deviennent nécessairement des Dieux anthropomorphes. Ce travail de l'imagination qui s'empare des formes naturelles, les façonne, les personnifie peu à peu et finit par ébaucher une vague figure humaine à travers laquelle transparaît toujours la nature pure, Leconte de Lisle le refait à son tour, et arrive ainsi au polythéisme védique, par lequel s'ouvre la série des *Poèmes :*

Sur ta face divine et ton dos écumant
L'abîme primitif ruisselle lentement.
Tes cheveux qui brûlaient au milieu des nuages,
Parmi les rocs anciens déroulés sur les plages,
Pendent en noirs limons, et la houle des mers
Et les vents infinis gémissent au travers (1).

Puis la personnification continue et s'achève, les Dieux sont des hommes par l'aspect, mais toujours quelque trace de leur origine persiste, et le Dieu

1. *Surya,* le premier des *Poèmes antiques.*

d'une race de marins garde dans ses yeux « le reflet azuré de la mer (1) ».

Mais il n'y a pas de poème où cette peinture si délicate à faire de la naissance des Dieux soit exécutée avec autant de détail, avec la même finesse de touche et la même souplesse dans l'entrelacement du naturel et du surnaturel anthropomorphe que dans ce *Massacre de Mona* cité tout à l'heure, et dont elle est peut-être le principal mérite. Les Bretons sont réunis pour une cérémonie sacrée. C'est la nuit, une nuit d'orage très sombre, d'où les formes réelles des choses émergent à peine, déjà mystérieuses, toutes prêtes à être transformées par une imagination excitée. Les blocs de granit de la côte semblent des spectres,

> Sombres spectres, vêtus de blanc dans ces ténèbres,
> Et vomissant les flots par leurs gueules funèbres.

Dans le ciel, des nuages noirs. Le vent souffle, mais ce n'est plus simplement le vent, c'est déjà un *Esprit* :

---

1. *Le Runoïa* [*Poèmes barbares*, p. 82] :

> Ses yeux ont le reflet azuré de la mer.

Dans le poème finnois d'après lequel travaille Leconte de Lisle (on trouvera le texte dans le chapitre de Vianey sur le *Runoïa*), le reflet est sur la cuirasse du Dieu : Leconte de Lisle le place dans les yeux, parce que c'est par le regard que se révèle la vie intérieure.

L'Esprit rauque du vent, au faîte noir des rocs,
Tournoyait et soufflait dans ses cornes d'aurochs...
L'Esprit du vent soufflait dans ses clairons de fer...
L'Esprit de la tempête, avec ses mille bouches,
Les appelant, soufflait dans ses trompes farouches.

C'est donc un être mythologique, dont on entrevoit même quelque chose, puisqu'il a des clairons et des cornes d'aurochs qu'il embouche, mais ces traits restent noyés dans la description de la nature ; et peut-on se faire une image plastique nette de ce Dieu qui « tournoie » comme le vent le moins divinisé, qui n'a pas *un* clairon, mais des clairons et des cors, en nombre, et mille bouches pour souffler ? Avec de telles expressions, le poète fait en quelque sorte coup double : *bouche* est anthropomorphe : mais s'il y en a mille ? nous voilà replongés dans le vague. Le lecteur hésite ; il voit, émergeant des brumes, de ces brumes comme il y en a sur les mers septentrionales, de vagues formes de trompettes, de clairons, quelque chose comme l'ébauche d'une forme humaine, et il se demande : « Est-ce vraiment un être divin ? est-ce le brouillard nocturne et le souffle de l'air ? » Pour la réflexion, c'est le brouillard ; pour l'imagination, c'est le Dieu : et cette dualité va continuer. L'Esprit du vent convie les autres Dieux ; ils arrivent. Leconte de Lisle dira toujours : « les Dieux », il se placera au point de vue des Celtes qui sont là, mais chaque fois, par un mot glissé dans

son vers, il insinuera l'explication naturaliste à l'adresse du lecteur moderne, qui assiste ainsi à la genèse des Dieux. Quand ils approchent, c'est d'abord un chaos ; ils viennent « à travers les nuées, » « tels que des tourbillons pressés, » « du fond de la nuit » :

Ainsi les Maîtres, fils de Math, le très puissant,
Volaient, impétueux essaims, épaississant
L'ombre aveugle, et pareils à ces millions d'ailes
Qu'aux soleils printaniers meuvent les hirondelles.

Le poète s'applique encore à augmenter la confusion par sa comparaison ; dans cette « ombre aveugle » on ne voit rien, sinon un vague remuement ; ils viennent « par nuages » : est-ce une métaphore ou ne sont-ce pas véritablement les nuages qui s'amoncellent ? Mais enfin quelque chose apparaît :

Les uns, tordant leurs bras noueux comme des fouets,
Ceux-ci contre leur sein courbant leurs fronts muets,
Et d'autres exhalant des plaintes étouffées,
Innombrables, les Dieux mâles avec les Fées,
Ils venaient. ils venaient par nuages s'asseoir
Sur les sommets aigus et sur le sable noir...

Ils ont un corps, des bras, des fronts, il y a parmi eux des Dieux et des Déesses ; et cependant, il n'y a pas un trait qui, à notre point de vue, ne puisse s'expliquer par l'hallucination qui crée ces Dieux du milieu de la nuit, des nuages et du vent ; toujours on est tenté d'expliquer par les nuages et le vent des

apparitions telles que ces bras étranges, « tordus comme des fouets ».

Maintenant, les Esprits, de leurs sièges, assistent à la cérémonie qui se déroule. Mais le barde chante « l'histoire de la race », envoie son salut aux Dieux, met l'ivresse dans les cœurs ; les Dieux s'émeuvent, l'orage atteint son paroxysme, la foudre éclate, et dans la tourmente de la nature les formes divines s'agitent plus fantastiques :

Et les Dieux se levaient, tordant au fond des cieux
Leurs bras géants, avec des flammes dans les yeux,
Et, tels qu'une forêt aux immenses feuillages,
De leurs cheveux épars balayant les nuages.

Pour nous, c'est l'orage qui se déchaîne ; mais le poète fournit en même temps l'explication surnaturelle que se donnaient les païens : les Dieux aussi sont excités, transportés par le chant religieux qui a déroulé les « splendeurs de leur gloire passée », eux aussi, ils sont « ivres de souvenir ».

Après le coup de foudre, dit ensuite le récit, tout rentra dans le calme, la mer s'assoupit,

Et tous les fils de Math se rassirent ;

cela est significatif ; mais remarquons de plus cette comparaison :

semblables
A ces amas de blocs athlétiques et lourds,
Immobiles depuis l'origine des jours,
Qui regardent, penchés sur les abîmes vagues,
A l'assaut des grands caps monter les hautes vagues.

Comparer les Dieux à des blocs serait étrange ; mais c'est que la pensée n'est pas loin que ces blocs qui « regardent » la mer, ce sont ces mêmes Dieux que l'imagination des primitifs voyait tout à l'heure dans les nuages et que maintenant elle voit dans les rochers de la côte.

Enfin, l'orage cesse, les nuages se déchirent, l'île, éclairée par la lune, « monte hors des ombres » ; les hallucinations ne sont plus possibles ; qu'arrive-t-il ?

. . . . .

Et l'innombrable essaim des Dieux s'évanouit
Dans le rayonnement splendide de la nuit.

Voilà pour les savants et les sceptiques ; c'est le trait le plus décisif, gardé pour la fin. Mais le poète, précisément, ne veut pas que le sceptique ait le dernier mot. Uheldéda, la prêtresse, ne vient-elle pas de saluer pour la dernière fois les Dieux anciens ? le persécuteur chrétien approche et Gwidonn lui-même a déclaré solennellement que le lien entre eux et le monde est brisé :

les temps sont révolus,
Vierge, et le monde impur ne nous reverra plus.

Les Dieux tiennent parole ; ils partent. C'est ainsi que Leconte de Lisle a trouvé moyen de donner l'explication naturelle des religions telle qu'il la conçoit sans recourir à la prose du théoricien, dans un poème où, bien loin de faire tort à la reconstitution vivante du monde païen, elle y est comme incorporée.

On peut juger par là de la vivacité de son sentiment païen, et quand il parlera de *nature divine*, on comprendra qu'il y a lieu de voir dans *divine* autre chose qu'une simple épithète poétique. La *nature divine* (1), ces mots expriment l'identité parfaite du naturel et du divin.

Le pessimiste, et même en général l'homme moderne, ne peut goûter d'intimité avec la nature, dont le calme est une insulte à ses souffrances (2), que par une illusion poétique, et tous ces mots de *tendresse*, d'*amour* et autres semblables appliqués à la nature sont des métaphores et rien de plus. Quoi qu'on ait dit de son panthéisme, Leconte de Lisle, quand il regarde la nature avec ses yeux à lui, la voit inerte et morte. Mais le païen n'est pas comme le moderne ; il peut, lui, sans métaphore, se

---

1. *Le Runoïa* [*Poèmes barbares*, p. 90
2. *La Fontaine aux Lianes*.

sentir aimé par la « grande mère », affectueuse et caressante. Qu'on se reporte à la *Prière védique pour les morts* (1) :

Va, pars ! Suis le chemin antique des aïeux.
Ouvre sa tombe heureuse et qu'il s'endorme en elle,
O Terre du repos, douce aux hommes pieux !
Revêts-le de silence, ô Terre maternelle,
Et mets le long baiser de l'ombre sur ses yeux.

Aux premiers temps de sa poésie antique, Leconte de Lisle s'était un instant arrêté à l'idée, peu féconde, de la Nature faite déesse, soit qu'il la chante sous le nom de Cybèle, soit qu'il se contente de la personnifier, en lui laissant son nom de Nature (2). Ce n'est pas qu'il n'en ait tiré quelques beaux vers, comme cette invocation de *Niobé :*

---

1. *Poèmes antiques*, p. 4.

2. *Kybèle* [*Poèmes antiques*, p. 125] ; *Niobé* [*ibid.*, surtout p. 147] ; *Khiron* en plusieurs endroits, aussi *Glaucé*. Même sa Vénus n'est qu'une réplique de la Déesse universelle ; quand il dit à la *Vénus de Milo* [*ibid.*, p. 135] : « Tu n'es pas Aphrodite, tu n'es pas Astarté », etc., ce n'est pas pour distinguer tel type mythologique de tel autre type voisin, c'est pour les réunir tous dans une synthèse *intégrale* (expression du texte de 1846) qui contient et Aphrodite et Astarté et d'autres encore. Même le texte actuel, avec ces deux vers :

Ton cortège est formé d'étoiles cadencées,
Et les globes en chœur s'enchaînent sur tes pas,

rappelle tout à fait quelques vers de *Kybèle* (fin de l'antistrophe II).

toi qui sur nous étends,
Comme pour nous bénir, tes deux bras éclatants !

mais l'abstraction philosophique se laisse trop voir dans la conception de cette déesse ordonnatrice qui « sait toutes choses » (1), qu'on invoque sous le nom de *Sagesse* (2), et chez qui la forme humaine vient d'une pure allégorie, comme quand on représente sous les traits d'une femme la Justice ou la Gloire. Maintenant, avec l'imagination polythéiste, toute la vie de la nature se répand dans les objets particuculiers et concrets et s'incarne dans les milliers de Dieux dispersés par tout le monde. C'est au polythéisme, auquel Ménard en fait un mérite presque unique (3), qu'il faut rapporter « ce sentiment profond de la vie universelle » qui pénètre les poemes grecs de Leconte de Lisle, et beaucoup d'autres. La Vie universelle, pour la plupart des contemporains, était une notion essentiellement panthéiste ; aux yeux de Taine, par exemple, les Dieux même du polythéisme ne sont que le morcellement et le symbole visible du Dieu-Nature panthéistique, et c'est par là que le paganisme le touche. Ce n'est pas le cas de Leconte de Lisle ; le polythéisme chez lui est

1. *Niobé, loc. cit.*
2. *Kybèle.*
3. Préface des *Poèmes*, p. XV ; *Morale avant les philosophes*, p. 17 : *Polythéisme hellénique*, p. 6. [Tous ces ouvrages chez Charpentier, in 12°].

quelque chose de parfaitement distinct et qui a son caractère propre (1).

Ce que Leconte de Lisle demandait à la religion, c'était, après l'immortalité, cette vie « en Dieu » comme il disait dans ses lettres de 1844, c'est-à-dire plus exactement « dans le divin », ce rayonnement du divin à travers les choses, d'où naissent la beauté, l'harmonie, l'amour. Or, son opinion nouvelle est en deux mots celle-ci : la vie dans le divin, c'est le paganisme seul qui la donne. Les Dieux étant dans la nature ambiante, l'idéal et le divin seront au sein même de la vie ; le paganisme consistera dans la communication perpétuelle, libre, immédiate, intime, presque matérielle, avec la divinité. Ménard avait les mots les plus expressifs pour la caractériser : « L'homme, disait-il, sent les Dieux à ses côtés, dans l'air qu'il respire (2) », et ailleurs : « chaque sensation l'imprègne d'une vie divine (3) » ; Leconte de Lisle n'en a pas donné de formule de ce genre, mais

1. Il faut insister là-dessus, car c'est une des raisons pour lesquelles on fait Leconte de Lisle plus panthéiste qu'il n'était. Parce qu'il a écrit, vers la fin de sa vie, quelques imitations d'hymnes orphiques, et notamment un hymne à Pan, il n'y a pas lieu de parler du sentiment qu'il avait du « panthéisme hellénique ». Dès qu'une note panthéiste se fait entendre, c'est du panthéisme plus ou moins hindou, et le Pan même de son hymne orphique ressemble fort à Hâri : « Les siècles de ton *rêve* aussi prompts que tes heures. »

2. *La Morale avant les philosophes*, p. 61.

3. *Polythéisme hellénique*, p. 7.

sa poésie en est pleine, et ses meilleures strophes en portent la marque (1).

« Pénétration de la vie par l'*idéal* » (c'est maintenant un des mots qu'il préfère pour qualifier cet élément supraterrestre qu'à Rennes il n'appelait presque que du nom d'*amour*) : telle serait sa définition de l'esprit païen. Cette pénétration est universelle ; « l'idéal religieux » d'un peuple ne se sépare pas de sa « destinée humaine » (2). Bien des textes des *Poèmes* pourraient en montrer l'application à la vie et aux passions de l'individu ; mais on sait que Leconte de Lisle s'intéresse avant tout à la vie collective. S'il a l'esprit religieux, il a aussi le sentiment social et même politique, et il ne peut admettre d'opposition entre l'un et l'autre. Dans *Hypatie et Cyrille*, « l'amour de la patrie et de la liberté », la législation des républiques, tout cela est, non sous la dépendance, mais dans l'alliance de la religion (3).

---

1. On a assez remarqué les expressions religieuses qui reviennent chez lui appliquées à la nature : dans *La Fin de l'Homme : fleuves sacrés, herbe divine, vivant encensoir* ; dans *Dies Iræ* cette strophe :

   Il voit la terre libre, et les verdeurs sauvages
   Flotter comme un encens sur les fleuves sacrés,
   Et les bleus Océans, chantant sur leurs rivages,
   Vers l'inconnu divin rouler immesurés.

2. Préface des *Poèmes et Poésies*.

3. *Poèmes antiques*, pp. 280 et 281. Cf. Ménard, *Polythéisme hellénique*, p. 84 : « La religion consacrait l'amour de la patrie ; le culte était toujours mêlé à la vie publique... »

Les titres de noblesse d'une cité grecque, ce sont les traces que les Dieux y ont laissées de leur intervention directe ; qu'on se rappelle l'invocation à Thèbes au début de *Niobé*. Les autres peuples païens n'ont pas de cités ; du moins chez tous, le sentiment religieux est lié intimement au sentiment de la race. Les Dieux, « divins amis », sont « les amis de la race » (1). On a vu dans le *Massacre de Mona* la part qu'ils prennent à son sort et combien sa grandeur leur tient à cœur ; c'est-à-dire, au point de vue des hommes, combien étroitement le païen associe la religion à tous les souvenirs de son peuple. « Protecteurs des aïeux », c'est sous ce nom que les Olympiens sont invoqués dans les *Erinnyes* (2) : jamais chose pareille n'est dite du Dieu chrétien, ni de Bhagavat, ni même du Jéhova juif. L'idée est dramatisée dans le *Runoïa*. Dans une même grande salle sont réunis le Dieu national et, groupés autour de lui, ses guerriers qui boivent et ses poètes qui chantent le gloire des ancêtres, comme une famille patriarcale ; leur conversation est familière ; le Dieu leur dit : « mes enfants, mes fils », et eux, s'adressant à lui, ils l'appellent :

Père des Runoïas, Dieu des races antiques,

Et en effet, ce *vieillard* est le lien entre les généra-

1. *La Paix des Dieux*.
2. Partie I, scène IV. [*Poèmes tragiques*, p. 180].

tions; l'incarnation vivante en qui apparaît l'unité de la race; l'impiété, l'irrespect envers les Dieux, ont de pair avec la déchéance nationale. Le souvenir et l'espérance, le passé et l'avenir par lesquels on est membre de cette collectivité dans le temps qu'on appelle une race, sont incarnés par les Dieux :

Et Hu Gadarn volait sur les vents furieux,
Illuminant l'abîme où s'enfonçait sa race
Avec le souvenir, l'espérance et les Dieux (1).

L'expression la plus haute de la vie des peuples, c'est l'art : l'art aussi est lié à la religion. Avant 1848, Leconte de Lisle s'était un jour avisé de découvrir une opposition entre Sophocle et les Dieux (2) ; mais c'est qu'alors il lui restait encore quelque chose de cette idée que où il y a des Dieux, là il y a un dogme, une autorité, une chaîne, et qu'une religion ne peut qu'entraver le libre essor de l'art. Depuis, il a acquis la conviction que chez les païens il n'en est rien ; dans *Dies Iræ* la poésie est représentée comme si intimement liée à la religion qu'une fois les Dieux

---

1. *Le Massacre de Mona.*

2. Lettre à Bénézit de juin 1847 : « L'Art ne se développe et n'atteint son apogée qu'aux époques de décadence des dogmes religieux. Phidias et Sophocle créent leurs œuvres immortelles au bruit des rires railleurs soulevés par Aristophane contre les Dieux qui s'en vont... L'Art ne brise ses fers que sur la cendre des Dieux déchus. »

disparus, et avec eux les cérémonies sacrées, la muse aussi n'a plus qu'à mourir. La vraie et grande poésie doit-être un hymne, « l'hymne aux Dieux heureux. » C'est pourquoi, ici, et dans l'*Anathème*, et dans la *Paix*, Leconte de Lisle ne regrette pas les Dieux sans regretter en même temps les *lyres* et les *chants* (1).

Ainsi donc, alors que les grandes religions spiritualistes à la façon du christianisme opposent brutalement l'humain et le divin, le paganisme les unit, établit entre eux un lien qui ne se détache qu'à la mort des religions (2). C'est ce qu'Hypatie appelle :

De la Terre et du Ciel concours harmonieux (3).

Ménard dit quelque part que le peuple grec était « habitué à voir l'idéal à travers le réel et à trouver le divin dans l'humanité (4) ». *L'idéal à travers le réel*, ces mots peuvent servir de commentaire à une pièce un peu énigmatique de Leconte de Lisle, l'*Aurore,* qui n'est pas des plus belles, mais dont l'importance

---

1. Cf. Ménard, Préface des *Poèmes*, p. IV. « Aux vieux âges, dit la Poésie, je suis née dans les temples ; peut-être le monde aura-t-il quelque jour besoin d'une religion, et, pour chanter des hymnes, il faudra bien emprunter ma voix. »

2. *L'Anathème* : « Et, de l'homme et du ciel détachant le lien… »

3. *Hypatie et Cyrille* [*Poèmes antiques*, p. 287].

4. *Polythéisme hellénique*, p. 349.

est grande à cause de l'idée exprimée. La nature que j'ai connue jadis, dit le poète, est restée semblable à elle-même ; mais ces montagnes, cette mer, ces bois, tout cela, jadis, c'étaient des « formes de l'idéal » ; maintenant l'idéal n'y est plus, ce n'est qu'un spectacle mort (1). C'est cela que Leconte de Lisle déplore, et c'est ce lien rompu entre la terre et le ciel que son imagination se plaît à renouer :

Je m'étais assis sur la cime antique
Et la vierge neige, en face des Dieux...
La terre exhalait le divin cantique
Que n'écoute plus le siècle oublieux,
Et la chaîne d'or du Zeus homérique
D'anneaux en anneaux l'unissait aux cieux (2).

Et ce qu'il regrette, ce vers quoi il s'élance, ce n'est jamais sa foi chrétienne d'autrefois, c'est cet idéal païen :

... Nul n'écartera plus vers les couchants mystiques
La pourpre suspendue au devant de l'autel,
Et n'entendra passer dans les vents prophétiques
Les premiers entretiens de la Terre et du Ciel (3).

Iles ! séjour des Dieux ! Hellas, mère sacrée !

---

1. *Poèmes barbares*, p. 202.
2. *Poèmes antiques*, p. 274.
3. *Dies Iræ*.

Oh ! que ne suis-je né dans le saint Archipel
Aux siècles glorieux où la Terre inspirée
Voyait le Ciel descendre à son premier appel (1).

Si bien que quand il se permet un jour de faire allusion, — combien discrètement ! — à son passé personnel et à ses croyances religieuses abandonnées, c'est sous cette forme païenne qu'il les représente (2) ; il ne dit pas, « mon Dieu trahi » mais « mes dieux trahis », comme si, dans sa jeunesse, il avait été non chrétien mais poète des Olympiens (3).

Après cela, on ne doit plus trouver de mystère dans les déclarations répétées de Leconte de Lisle sur la « possession de l'idéal » par les hommes de l'antiquité. C'est dans l'antiquité que, dans *Hélène* déjà, — celle de 1845, — il place « l'idéal qui sauve » et dont l'homme moderne est altéré. Ceux qui vinrent au christianisme dans les premiers siècles ont cru

1. *Vénus de Milo*. C'est le texte définitif, qui date de 1858. Le caractère religieux y a été consciemment mis en évidence ; dans le texte ancien, au lieu de *saint* Archipel on lisait *doux* archipel, et le premier vers était simplement :

Bienheureux les enfants de l'Hellade sacrée !

2. *L'Aurore :*

Un arome léger d'herbe et de fleurs montait ;
Un murmure infini dans l'air subtil flottait :
Chœur des Esprits cachés, âmes de toutes choses,
Qui font chanter la source et s'entr'ouvrir les roses ;
Dieux jeunes, bienveillants, rois d'un monde enchanté
Où s'unissent d'amour la force et la beauté.

3. (Voici que) j'ai désappris les hymnes d'autrefois,
Et que mes dieux trahis n'entendent plus ma voix.

que l'idéal était une terre promise lointaine ; mais Hypatie a bien su ce qu'elle faisait quand elle a refusé de les suivre :

> Que t'importait, ô vierge, un semblable délire ?
> Ne possédais-tu pas cet idéal cherché (1) ?

L'idéal étant au sein de la vie, que faut-il pour l'atteindre ? rien d'autre que de vivre, de donner essor à ses puissances vitales, de penser, de se passionner ; chaque pensée et chaque passion révèle le monde divin. « Aussi l'antiquité, libre de penser et de se passionner, a réalisé et possédé l'idéal que le monde chrétien, soumis à une loi religieuse qui le réduisait à la rêverie, n'a fait que pressentir vaguement » (2). Cette brève indication que les premiers lecteurs devaient trouver aussi obscure qu'étrange est au contraire, pour qui a sous les yeux l'œuvre entière de Leconte de Lisle, et celle de Ménard qui en est le commentaire perpétuel, la formule claire et nécessaire à laquelle aboutit sa pensée.

Cette pénétration par l'idéal est la source même du beau et du bien. Car il s'en faut de beaucoup que Leconte de Lisle,comme tant de contemporains, s'en soit tenu au caractère facile et voluptueux du paganisme. Il y a une strophe de *Dies Iræ* qui résume

1. *Hypatie.*
2. Préface des *Poèmes et Poésies.*

pour ainsi dire le bonheur du païen primitif; après l'immortalité (1) et la présence des Dieux, qui sont les conditions mêmes de la vie, il énumère ce qui fait la valeur de cette vie : la beauté, la force, et la pureté irréprochable :

> Bienheureux ! Il croyait la terre impérissable,
> Il entendait parler au prochain firmament,
> Il n'avait point taché sa robe irréprochable ;
> Dans la beauté du monde il vivait fortement.

Le paganisme a sa morale parfaitement suffisante ; disons mieux ; il est en possession de la seule morale vraie. Aucun besoin, pour la tirer de ses données essentielles, d'y glisser subrepticement quelque idée moderne ou philosophique, elle est dans le principe même du polythéisme. La présence du divin idéalise et harmonise les forces vitales dont l'essor, sans elle,

---

1. Il faut faire remarquer à ce propos l'insistance qu'il met à rappeler l'espérance de l'immortalité chez les païens dans le *Massacre de Mona ;* voyez le dernier vers du chant du barde, et les traits nombreux du morceau final, qui est le massacre. Mais le plus intéressant est le passage suivant (p 120) :

> Et, d'un essor égal, dans le cercle éternel,
> Les âmes, délaissant la ruche trop féconde,
> Aux fleurs de l'infini puisaient un nouveau miel.

C'est-à-dire qu'elles quittaient le bonheur de la terre, pour le bonheur de l'infini, pour revenir ensuite sur la terre, et ainsi de suite (*Cercle éternel*). Il est curieux que ce soit exactement l'idée de Fourier.

ne serait que brutalité ; sur ce qui, en son absence, ne serait qu'une lutte d'instincts grossiers, elle jette sa splendeur qui en fait un drame sublime : et c'est là ce qui s'appelle morale. Leconte de Lisle a attaché à cette idée assez d'importance pour s'y arrêter dans la Préface des *Poèmes et Poésies*, où on lit quelques phrases vigoureuses sur la « valeur morale du polythéisme ». « En général, tout ce qui constitue l'art, la morale et la science, était mort avec le polythéisme. Tout a revécu à sa renaissance... » dit-il ; pour la science, l'art surtout, c'est presque un lieu commun ; mais la morale ? Voilà ce qui marque l'originalité propre de son hellénisme. Plus convaincants cependant que sa prose tranchante et dure (1) étaient ses poèmes eux-mêmes, et entre tous celui par qui le recueil grec s'ouvrait : *Hypatie*, où les Dieux helléniques sont des Dieux qui « abreuvent de science et d'amour » (2), où l'héroïne elle-même fait hésiter jusqu'aux chrétiens par la beauté de sa doctrine morale :

---

1. « L'étude de cette théogonie, l'examen des faits historiques et des institutions, suffisent à la démonstration d'une vérité admise par tout esprit libre d'idées reçues sans contrôle et de préventions aveugles. »

2. Cette expression n'est apparue que dans le texte de 1852, ainsi que le vers sur *l'équité* des sages dont Hypatie est héritière : ici encore, les modifications au texte ont tendu à dégager plus visiblement l'idéal païen du poète.

Le grave enseignement des vertus éternelles
S'épanchait de ta lèvre au fond des cœurs charmés ;
Et les Galiléens qui te rêvaient des ailes
Oubliaient leur Dieu mort pour tes Dieux bien-aimés.

Toutes les vraies qualités morales sont dans l'idéal que le polythéisme se fait de ses Dieux. Ceux de l'hellénisme tout d'abord ; quand dans le long et étrange défilé de la *Paix des Dieux*, après tous les monstres sémitiques, vient leur tour, c'est une vraie lumière dans les ténèbres :

Puis, les divins amis de la race choisie,
Les Immortels subtils en qui coulait l'Ikhôr,
Héroïsme, Beauté, Sagesse et Poésie (1)
Autour du grand Kronide assis au Pavé d'or.

Mais pas ceux-là exclusivement ; bien au contraire, la peinture la plus morale des Dieux païens est faite dans le cadre de la mythologie dont la répu-

1. Les « héros, les poètes, les sages » sont encore associés dans *Hypatie* et la *Prière védique*, ainsi qu'à la fin de l'*Apollonide*. Ces trois termes résument son idéal. L'héroïsme en particulier est représenté comme la vertu païenne entre toutes, et dont les chrétiens font peu de cas, dans le *Barde de Temrah* [*Poèmes barbares*, p. 70], par exemple :

Esprits qui remontiez noblement vers les Dieux
Dans l'orgueil d'une mort inconnue aux esclaves !

Cf. *Khiron* [*Poèmes antiques*, p. 204] : « Le brave, aimé des Dieux, qui tombe en combattant. »

tation est la plus barbare, celle des Scandinaves : les Ases sont les dignes frères des Olympiens :

Voici qu'il engendra les Ases bienheureux,
Les purificateurs du chaos ténébreux,
Beaux et pleins de vigueur, intelligents et justes. .
Et les Ases, assis dans le palais d'Agard
Embrassent l'univers immense d'un regard !
Modérateur du monde et source d'harmonie,
Ils répandent d'en haut la lumière bénie... (1)

Modérateurs est certainement le mot qui caractérise le mieux le rôle des Dieux païens. Ils ont pour fonction de maintenir l'harmonie dans le monde, et par là, quoi qu'en ait dit Ménard, qui tenait absolument à ce que le polythéisme fût d'essence républicaine, ils méritent bien le nom de maîtres, de rois ; mais ce ne sont pas des maîtres despotiques. Les rapports entre l'homme et les Dieux ne sont pas ceux de seigneur à esclave, ce sont de véritables rapports d'amitié. Les « divins amis de la race choisie », tel était le nom donné tout à l'heure aux Dieux helléniques (2) ; et Khiron, racontant sa vie heureuse de jadis, n'oublie pas ce trait :

---

1. C'est l'expression même de la *Paix des Dieux* sur les Olympiens.

2. Et encore dans les *Erinnyes*, où cependant un autre élément est intervenu, partie I, scène V [*Poèmes tragiques*, p. 184].

Je vous salue, amis divins des Atréides.

Et parfois, à l'abri des bois mystérieux,
Comme fait un ami, j'entretenais les Dieux (1).

La conséquence, c'est que le païen garde le sentiment de sa liberté et de la dignité de l'homme en face des Dieux : la terre païenne est *libre* (2), et ce n'est pas peu de chose pour Leconte de Lisle, c'est presque une condition de l'existence. Le poète dit du *dernier Dieu* qu'il a aperçu sur la terre déserte :

Majestueux et beau, ce spectre, auguste image
Des Rois olympiens, enfants des siècles d'or,
Se dressait, comme au temps où l'homme heureux encor
Saluait leurs autels d'un libre et fier hommage (3).

Tel est le dernier trait qui complète l'idéal païen de Leconte de Lisle, et qui a son importance : c'est

---

1. *Khiron* [*Poèmes antiques*, p. 203].
2. *Dies Iræ.*
3. *Le Dernier Dieu* [*Poèmes tragiques*, p. 150]. Ménard revient toujours et toujours sur « cet intime et profond sentiment de la liberté humaine qui était la conséquence du système religieux polythéiste ». [*Polythéisme hellénique*, p. 263.] Dans la *Morale avant les philosophes*, tout un long développement (au chap. II) y est consacré. Aux pages 63 et 67, deux phrases qui éclairent vivement la strophe de Leconte de Lisle ; p. 63 : il y a dans « la piété des Grecs un caractère particulier de noblesse et de grandeur », et p. 67 : « Les Grecs parlaient aux Dieux debout et le front levé. »

par là que le sentiment religieux se concilie avec la passion de la liberté, à laquelle le poète r'a jamais renoncé.

Ainsi donc, Leconte de Lisle n'est pas de ceux qui ne voient dans les religions polythéistes que l'aimable jeu poétique de l'imagination. Lui, à travers la grâce et la beauté du dehors, il les sent graves, pleines de mystère même. La familiarité avec les Dieux ne fait pas tort au respect ; de même la précision des formes plastiques n'empêche pas le sentiment profond du mystère des choses. Les paganismes aussi ont la part d'inconnu divin, de *mysticité*, d' « exaltation mystique ». Le mot revient de temps en temps dans les *Poèmes* (1), et le sentiment est toujours là, comme au temps de Rennes. Quand Leconte de Lisle parle, avec une nuance de désapprobation, de la « rêverie mystique d'Outre-Rhin », ce n'est pas dans *mystique* qu'est le blâme, c'est dans *rêverie* ; ce que Leconte de Lisle n'aime pas, c'est la confusion et le chaos, mais il ne hait pas le mystérieux, et il le trouve dans le paganisme. C'est

1. Outre les textes cités plus bas, voy. *Erinnyes*, II, II. [*Poèmes tragiques*, p. 207] :

> Daimones très puissants, Rois de la terre antique,
> Qui siégez côte à côte en son ombre mystique...

et dans l'article sur Béranger, parlant de la poésie des races *jeunes et naïves*, donc païennes : « amour ou haine, exaltation mystique ou héroïsme. »

bien aux cultes païens qu'il songe avant tout quand il écrit ces grands vers amples :

> Nul n'écartera plus, vers les couchants mystiques,
> La pourpre suspendue au-devant de l'autel...

Non seulement il est visible qu'il met dans le paganisme plus de grandeur mystique que qui que ce soit, mais il arrive même qu'on le prenne en flagrant délit de déformation de la réalité historique en ce sens. L'hymne védique à Surya commence par cette invocation :

> Maître ! Les grandes Eaux lavent tes pieds mystiques.

Cela est bien peu védique ; *pieds mystiques*, c'est un écho du *Bhâgavata-Purâna* qui, lui, est le livre mystique entre tous, et où il est question à tout moment de solitaires qui « cherchent un refuge auprès du lotus des pieds de Bhagavat ».

Les mots tels que *vénérable*, *auguste*, reviennent à tout moment pour qualifier les croyances et les rites païens (1). Quand, dans le *Massacre de Mona*, le poète s'indigne contre ce chrétien qui devant la majesté de la cérémonie païenne ne ressent « ni

---

1. Nombreux traits dans le *Massacre de Mona* (p. 116 et p. 118) ; — *Légende des Nornes :* « leurs mains augustes » ; — la prière à la fin de *Surya*, toute la *Prière védique ;* — le

trouble ni respect », (1) c'est, peut-on-dire, la protestation de Leconte de Lisle contre le préjugé des modernes, chrétiens ou non, qui n'ont pour ces vieux polythéismes qu'un sourire dédaigneux (2).

---

personnage du Runoïa ; — voy. aussi l'*Apollonide* (*Derniers poèmes*, p. 99) :

Devant la majesté du Temple et de l'Autel,
Femme, ne parle pas ainsi d'un Immortel.

Je ne parle pas ici de la religion égyptienne, autrement il faudrait citer tout *Néférou-Ra*.

1. *Poèmes barbares*, p. 130 :

Mais à ces chants sacrés, à cet auguste aspect,
Son cœur ne ressentit ni trouble ni respect.

Et plus loin :

Profanant la nuit sainte et les rites des Dieux.

2. En dehors des religions de l'Inde, des religions monothéistes groupées autour du christianisme, et du groupe polythéiste païen, on ne peut guère citer que deux pièces : la *Genèse polynésienne*, qui n'est qu'une vision cosmogonique [*Poèmes barbares*, p. 46] et *Néférou-Ra* [*ibid.*, p. 38], de caractère très religieux, et qu'il faut citer pour cette raison, mais qu'on ne peut faire entrer en ligne de compte avec les paganismes naturalistes ; une certaine couleur métaphysique jointe à beaucoup d'onction la ferait plutôt rapprocher des poèmes viçnuïtes.

CHAPITRE VIII

La vérité des religions

Mais, avec quelque gravité et quelque amour qu'il les traite, il sait bien que ce sont de purs songes, des créations de l'homme, des hallucinations : l'esprit, est-il dit dans *Bhagavat*, « n'embrasse l'Infini qu'en un sublime rêve ». Tout en les faisant revivre dans leur jeunesse et leur éclat, tout en s'identifiant aussi profondément que possible avec ceux qui y ont cru, il ne peut oublier ce qu'est en réalité tout ce monde religieux : une œuvre inconsistante de l'imagination humaine, une sorte de léger voile de gaze brodé de figures d'or qu'elle jette sur le monde. Mais le monde lugubre, le monde tel qu'il est, transparaît toujours au travers ; Leconte de Lisle aura beau varier les lieux et les actions de ses poèmes : derrière le premier plan où se meuvent ses héros divins il retrouvera partout l'immense fond noir prêt à les engloutir. En plein poème mythologique, parfois, un mot que l'auteur laisse tomber en passant vient brusquement jeter sur toute l'œuvre

un reflet étrange ; mais on le reconnaît aussitôt : c'est le reflet des poèmes pessimistes. Ainsi dans le *Dernier des Maourys* (1) :

> la noire Nuit sans fin
> D'où vient ce qui doit naître, où ce qui meurt retombe ;

ou comme dans les *Erinnyes* ce mot de « Nuit irrévocable » (2) qui autour des Dieux et des hommes crée comme une atmosphère de néant, de sorte que Zeus, et Hermès, et les enfants d'Agamemnon, apparaissent sur le fond de la *Dernière Vision* (3), avec l' « abîme pacifique » derrière eux. Un grand nombre de poèmes présentent cette juxtaposition de deux mondes différents. Dans le *Dernier des Maourys*, c'est d'abord la description de la nature, immense et triste, solide et massive, image visible du monde tel qu'il est : et c'est dans ce décor que le vieux chef évoque le rêve religieux de sa race. C'est à des hommes qui, pour venir où ils sont, ont dû faire le tour du globe, qu'il parle d'un Orient mystérieux et surnaturel :

> J'ai fui vers l'Orient, où va l'âme des morts.

---

1. *Derniers poèmes.*
2. Partie II, scène II. [*Poèmes tragiques*, p. 207.]
3. Voy. la dernière strophe de la pièce [*Poèmes barbares*, p. 249].

Un effet semblable, en des proportions colossales, se retrouve dans *Qaïn :* rien de plus brutalement matériel, de plus irréligieux que la description du monde où se joue ce drame surnaturel. Ailleurs, c'est dans les mythes même de la religion que le poète retrouve sa propre pensée pessimiste, comme c'est le cas pour la *Légende des Nornes ;* mais ce qui achève cette impression d'irréalité, c'est l'opposition perpétuelle entre des religions qui se suivent ou se combattent, s'annulant pour ainsi dire l'une l'autre et ne laissant pas de répit au lecteur, toujours rejeté sur le néant. Il n'y a que Leconte de Lisle qui donne cette sorte d'impression, parfois formidable. Dans l'*Epée d'Angantyr* (1), la fille du héros vient sur le tombeau de son père et le conjure de lui répondre ; et, en effet, la voix du mort qui « dort son muet sommeil » monte « du fond de la nuit noire » :

> Mon enfant, mon enfant, pourquoi hurler dans l'ombre,
> Comme la maigre louve au bord des tombeaux sourds ?
> La terre et le granit pressent mes membres lourds,
> Mon œil clos ne voit plus que l'immensité sombre,
> Mais je ne puis dormir si tu hurles toujours.

Nuit, sommeil, immensité sombre : c'est la mort telle que l'entend Leconte de Lisle ; et c'est seule-

1. *Poèmes barbares*, p. 73.

ment dans ce cadre-là qu'apparaît l'imagination mythologique :

Mon enfant, mon enfant, ne trouble pas mon rêve :
Si le sépulcre est clos, l'esprit vole au dehors.
Va ! je bois l'hydromel dans la coupe des forts ;
Le ciel du Valhalla fait resplendir mon glaive,
Et la voix des vivants est odieuse aux morts.

L'intelligence est d'abord troublée par ce qu'il y a de discordant dans ces strophes ; mais il y a, dans ces deux tableaux qui se superposent, « l'immensité sombre » et le « ciel du Valhalla » une grande puissance poétique.

Mais, quand on fait un beau rêve et qu'on l'aime, il n'y a pas de subtilité à laquelle on ne consente pour s'imaginer que ce rêve est une sorte de réalité. Leconte de Lisle, une fois lancé en pleine fantaisie, séduit aussi par l'exemple de Ménard qui, lui, croyait à tous les Dieux, se laissa entraîner à toute une philosophie de rêve par laquelle il essayait de donner quelque consistance à ses imaginations et à se faire croire à lui-même qu'elles n'étaient peut-être pas tout à fait fausses.

« Toute religion fut vraie à son heure ». C'est l'idée que, dans ses *Essais de psychologie contemporaine*, Bourget trouvait au fond de la poésie de Leconte de Lisle (1). Deux ou trois ans plus tard,

1. Les historiens de la religion, dit-il, sont arrivés à « con-

dans le *Discours sur Victor Hugo*, Leconte de Lisle prend cette phrase à son compte et dit des religions, exactement dans les mêmes termes : « toutes ont été vraies à leur heure ». C'est la seule fois qu'il ait osé toucher à cette question de sang-froid et en prose, et même, comme pour atténuer son mot hardi, il en donne l'explication la plus modeste, la plus positive, la plus timide qui soit possible : elles étaient vraies, parce qu'elles étaient « les formes idéales des rêves et des espérances » de l'humanité. De cette façon, la religion, en ce qu'elle a d'humain, est vraie d'une vérité momentanée ; mais les Dieux sont sacrifiés, et sous l'enveloppe des symboles il n'y a toujours et toujours que des *rêves* et des *espérances*. Certes, comme le dit Bourget, ces rêves et ces espérances correspondent à des besoins qui peuvent n'être pas simplement passagers, qui, desséchés et affaiblis mais toujours vivants, peuvent subsister dans l'âme des hommes pour refleurir un jour, et ainsi n'être pas des vérités d'une heure, mais des « vérités éternellement humaines » : mais la *forme*, la forme proprement religieuse, reste illusoire à tout jamais. Cette théorie est donc bien peu de chose, assez peut-être pour un historien ; mais un poète devait aller plus loin. Deux voies s'ouvraient

---

cevoir que toute religion fut vraie à son heure... M. Leconte de Lisle, lui, s'empare de cette idée... »

devant Leconte de Lisle : l'une, que lui avait frayée sa propre philosophie de l'Illusion, l'autre dans laquelle il n'avait qu'à suivre Ménard qui s'y était engagé très tôt et y marchait avec assurance.

Pour qu'un homme qui n'est en aucune façon un croyant puisse parler de vérité des religions, c'est-à-dire admettre que leurs affirmations correspondent à quelque chose de réel, il faut de toute nécessité que pour lui cette notion même de réalité, d'*être*, ait perdu de son sens vulgaire, « substantiel et grossier » : l'expression est de Renan (1) qui, dans l'*Avenir de la Science*, refuse nettement de répondre à une question d'être ou non-être, car, dit-il, « les questions d'être nous dépassent » (2) : et c'est de là qu'il part pour affirmer la vérité des religions (3). Mais c'est qu'en effet Leconte de Lisle avait les meilleures raisons pour repousser ce sens substantiel : rappelons-nous qu'il est nihiliste. Sans doute, que des Dieux aient jamais existé, au sens où le

1. *Avenir de la Science*, p. 477.

2. *Ibid. Table analytique* à la fin du volume.

3. S'il y a eu une influence de Renan sur Leconte de Lisle, c'est dans ce sens-ci, par les *Etudes d'histoire religieuse*, parues en articles de revues de 1850 à 1858 : c'est en 1858 et 1860 que paraissent *Hypatie et Cyrille* et le *Massacre de Mona,* les deux poèmes où la vérité des religions est affirmée avec le plus de force. La *Vigne de Naboth*, écrite en automne 1860 et parue dans les *Poèmes barbares* en 1862, y est dédiée « à M. Ernest Renan », trace précieuse de relations personnelles.

croyant prend ce mot, il ne le croira pas ; mais, depuis le commencement des temps, y a-t-il quelque chose qui ait *existé* ainsi ? Les Dieux sont des illusions ? certainement, mais les hommes aussi sont des illusions. La Mâyâ est la source « de ce qui est et de ce qui n'est pas » ; devant le néant universel, seul vrai, ce que nous appelons illusion et ce que nous appelons réalité est également irréel ; la matière que je touche n'a pas plus de réalité que la divinité de mes songes, ce jaguar qui déchire ce bœuf est un fantôme tout aussi bien qu'Indra dans ses nuées ; tout est sur le même plan, hommes, bêtes et Dieux roulent pêle-mêle « dans le torrent des jours ».

O vieille Illusion, la première des causes !...
Hommes, bêtes et Dieux et monde illimité,
Tout cela jaillit, meurt de tes métamorphoses (1).

---

1. *Le Secret de la Vie.* [*Poèmes tragiques*, p. 152.] Les textes de ce genre sont innombrables. *Bhagavat :*

Toi, la source éternelle et de ce qui n'est pas
Et des choses qui sont...
Mâyâ ! qui dans ton sein invisible et béant,
Contiens l'homme et les Dieux, la vie et le néant.

Le Corbeau :

Hommes et Dieux roulaient dans le torrent des jours.

[et toute la tirade des pages 273 et 274 des *Poèmes barbares*].

Solvet Seclum :

Tout se taira, dieux, rois forçats et foules viles.

La Vision de Brahma :

Indra roula sa foudre au flanc des précipices,
La mer jusques aux cieux multiplia ses bonds.

Hymnes orphiques, (*Parfum de Pan*) en parlant de l'univers

Mais, un Dieu étant ainsi mis sur le même plan qu'une créature de chair et d'os, qu'arrive-t-il ? Si nous nous mettons au point de vue vulgaire qui fait appeler la créature de chair et d'os « réalité », les rapports de notre proposition s'intervertissent, et nous pouvons dire : ce Dieu est tout aussi réel que les hommes que je coudoie, les forêts, la mer, les éléphants du désert. Nous, nous voyons dans un orage des nuages et des éclairs, les Kimris y voyaient des Dieux qui s'agitaient ; moi, Leconte de Lisle, je vois dans le monde un abîme noir, les païens y voyaient toutes sortes de mirages magnifiques ; l'un est vrai et l'autre est vrai, et si c'est l'illusion, ou mieux, notre Avidyâ, notre ignorance, qui crée le monde, ignorance pour ignorance, celle du païen vaut la mienne, et, toute mesure commune faisant défaut pour juger entre nous, le monde que perçoit mon voisin est aussi vrai que le mien (1). Et l'on

---

qui est le « rêve » de Pan (comme plus haut de Hâri) :

Avec ses monts, ses bois, ses flots, l'homme et les Dieux...

Cf. aussi la *Joie de Siva* (*Derniers Poèmes*). Jusque dans la *Paix des Dieux*, où le poète insistera précisément sur cette idée que les Dieux sont de pures créations de l'homme, il y a une strophe où ils sont mis sur le même plan que le monde extérieur :

Contemples-les au fond de ce cœur qui s'ignore, etc.

1. C'est probablement une considération de ce genre qui a donné lieu à l'étonnante affirmation d'Anatole France que Leconte de Lisle était pyrrhonien. (*La Vie littéraire*, t. I, p. 100.)

peut dire vraiment à la lettre que toute religion est vraie et qu'en même temps elle n'est pas vraie : c'est pourquoi, même quand il laisse, dans un poème mythologique (comme l'*Epée d'Angantyr* ou le *Massacre de Mona*) voir son point du vue à lui, le lecteur est moins tenté de se dire : « cette mythologie n'est qu'un rêve » que : « c'est une réalité posée à côté d'une autre réalité », impression que le poète a soin de fortifier, comme nous l'avons vu pour le *Massacre*.

Mais cette triste existence, attribuée aux Dieux par une voie pour ainsi dire négative, et qui les met au niveau des créatures les plus misérables, ne le satisfait pas : et les *Poèmes* plus d'une fois vont au-delà, affirmant la vérité éternelle des Dieux planant au-dessus des choses éphémères. Dans le *Runoïa*, le Dieu païen est menacé de mort (1) ; mais à la fin du poème il ne meurt pas véritablement ; « dépossédé d'un monde », exilé, il s'en va « dans l'espace sublime », et la *mort* pour lui consiste simplement à n'être plus adoré. Bien plus fortes sont les expressions du *Massacre de Mona ;* la religion celtique s'éteint, mais les Dieux meurent-ils ? non pas ; ils quittent la terre profanée et s'en vont dans un monde lointain :

1. *Poèmes barbares*, p. 89 : « Maintenant, es-tu prêt à mourir, Roi du pôle ? » et plusieurs expressions semblables.

les temps sont révolus,

Vierge, et le monde impur ne nous reverra plus.

Uheldéda, leur prêtresse, doit bien reconnaître leur « ruine » ; mais qu'ils ne soient plus, c'est ce qu'elle n'admettra jamais : « Vivants ou morts, nos yeux vous reverront, ô Maîtres ! » (1). La même chose, mais avec un certain déploiement d'idées philosophiques, est exprimée par Hypatie défendant sa religion contre Cyrille (2). Ses Dieux sont « en poussière », Hypatie ne peut pas le nier (3), et cependant tous les efforts des chrétiens ne pourront rien contre leur immortalité ; ils se sont tus, mais ils vivent toujours (4). « Pouvons-nous pleurer la mort de nos dieux, disait Ménard, et affirmer notre existence, nous, formes fugitives, incarnations passagères de leur éternelle pensée ?... (5) Les dieux ne peuvent mourir (6). »

1. *Ibid.*, p. 127. et toute la page.

2. *Hypatie et Cyrille* et le *Massacre de Mona* sont d'une même époque ; le premier des deux poèmes paraît en 1858, le second en 1860, dans la *Revue contemporaine*, mais d'après la préface des *Poèmes et Poésies* et d'après quelques allusions de la correspondance du Flaubert (t. II, p. 287 et p. 313), les études en vue d'un poème celtique étaient commencées dès 1853.

3. « Vos pieuses poussières », dit-elle. [*Poèmes antiques*, p. 287.]

4. « Vous qui vivez toujours, mais qui vous êtes tus » [*ibid.*, p. 281].

5. Ménard, préface des *Poèmes*, p. XXV.

6. *Ibid.*, p. XXVII.

C'est que les Dieux sont quelque chose de plus que l' « expression idéale » de nos « rêves » et de nos « espérances », c'est-à-dire que quelque chose d'entièrement subjectif ; et à plus forte raison quelque chose de plus que de simples aspects de la nature : leurs formes visibles, fournies par la nature, sont périssables, et pour qu'elles meurent, il suffit que les hommes ne voient plus la nature comme autrefois ; mais ces formes ne sont qu'un vêtement (1), et quand on a éliminé tout l'élément subjectif, rejeté l'enveloppe matérielle, il reste une réalité, un « germe mystérieux » par quoi les religions sont vraies d'une vérité éternelle. C'est ce qu'Uheldéda exprime par ce nom énigmatique de « Vertus antiques du monde », et Hypatie, avec un peu plus de précision peut-être, par celui de « Forces de l'univers, Vertus intérieures » (2). De telles idées étonnent chez Leconte de Lisle. On ne peut pas les mettre sur le compte des croyants qu'il met en scène, puisqu'elles se retrouvent, toutes sem-

---

1. Il y a même dans *Hypatie et Cyrille*, pp. 286 et 287, quelques mots dédaigneux sur les Dieux,

> vêtus de formes vaines,
> Adorés du vulgaire et dignes de mépris,

qui dépassent certainement la pensée de Leconte de Lisle : c'est le point de vue des philosophes grecs qui sont les maîtres d'Hypatie.

2. *Poèmes antiques*, p. 287. Et p. 281 : « Je ne vous maudis pas, ô Forces et Vertus ».

blables, dans deux poèmes traitant de religions entièrement différentes, dont l'un a visiblement l'allure d'un poème philosophique, et l'on se demande par quelle philosophie fantastique lui, buddhiste, nihiliste et athée, il a pu en arriver là. En réalité, c'est là un élément venu du dehors : c'est la pensée polythéiste de Ménard qui a déteint sur Leconte de Liste. Il suffit d'ouvrir presque au hasard un volume de Ménard pour y trouver l'explication cherchée : les Dieux sont les « causes inconnues » des choses, leurs « principes » irréductibles à l'unité et se manifestant comme *forces* dans la nature et comme *vertus* dans les sociétés (1) : ces principes, personne ne peut les nier, et, d'autre part, il n'y a pas pour eux d'expression absolue : « nous appelons attraction ce que les anciens appelaient Vénus, c'est une question de mots, et l'un n'est pas plus clair que l'autre » (2). Il ne faut pas oublier que ce qui pour Ménard était une véritable conviction philosophique n'est jamais sorti

---

1. Préface des *Poèmes*, p. XV : « Là ou nous voyons des principes, les anciens voyaient des dieux. » — *Polythéisme hellénique*, p. 376 : « Le ciel, la terre, les astres, les éléments n'ont été, dès l'origine, pour l'esprit humain, que les effets sensibles et palpaples de causes inconnues. Ces causes, que la religion appelle les Dieux, sont à la fois les lois physiques du monde et les lois morales des sociétés ». *Ibid.*, p. XXVIII : « Ces causes inconnues qu'elle (la religion) appelle les Dieux ».

2. Préface des *Poèmes*, p. XV.

chez Leconte de Lisle du domaine de la poésie (1) : toujours est-il qu'en ce sens comme en plusieurs autres la poésie de Leconte de Lisle semble avoir plus agi que la philosophie de Ménard.

Ménard rappelle en cent endroits que si les Dieux sont des causes et des principes, ils le sont avant tout, au point de vue humain, de la vie nationale et sociale et de toute civilisation : la civilisation d'un peuple est « la conséquence naturelle de ces principes créateurs qui sont ses Dieux nationaux (2) ». Tout ce que la Grèce a produit, elle le doit à son génie sans doute, mais aussi à ses Dieux (3). Et enfin, son mot décisif, et qu'il ne se lassera pas de répéter, c'est : « Le réel est le miroir de l'idéal (4). » C'est sous cette forme surtout que la pensée de Ménard prend toute sa valeur dans les *Poèmes antiques* et *barbares*. Leconte de Lisle, que l'idée perpétuellement gardée devant les yeux de l'illusion divine fatigue et attriste, prend plaisir à plonger par l'imagination dans un monde où ce n'est plus la religion qui est le pâle reflet de la pensée d'un peuple, mais

---

1. Ménard lui-même ne songe pas à faire passer Leconte de Lisle pour un polythéiste : « Je suis polythéiste et chrétien, lui, il est panthéiste et buddhiste. » [*Critique philosophique*, 30 avril 1887].

2. Préface du *Polythéisme hellénique*, p. X.

3. *Ibid*, p. XIX.

4. *Ibid.*, p. II.

où ce peuple, et la nature au milieu de laquelle il se développe, sont la création vivante de Dieux vivants(1). On a fait remarquer avec raison le soin qu'il met à noter la répercussion du caractère d'une race et de ses mœurs sur la religion ; et en effet, à ses heures simplement raisonnables c'est ainsi qu'il l'entend ; mais aux heures de poésie il se plaît à renverser les termes et à s'imaginer que c'est toute la culture et la grandeur d'une race qui est l'épanouissement de germes déposés par les Dieux. C'est pour cela que dans *Hypatie*, parlant de la génération qui abandonnait les Dieux anciens, il a pu dire : « peuples ingrats » (2) ; ingrats en vérité, car tout ce qu'ils étaient, c'est à ces Dieux qu'ils le devaient. Dans *Hypatie et Cyrille*, ce ne sont pas les Dieux grecs qui sont le symbole du monde grec, c'est le monde qui est le « symbole vivant, » et eux, ils sont la réalité vraie :

Nos Dieux n'étaient-ils donc qu'un rêve ? Ont-ils menti ?
Vois quel monde immortel de leurs mains est sorti,

---

1. Le Runoïa qu'on menace de mort interpelle « le monde qu'il a conçu », « enfant de sa pensée ». Son cœur en est la source, et son cœur, dit-il, n'est pas près de se tarir. [*Poèmes barbares*, p. 90].

2. Debout dans ta pâleur, sous les sacrés portiques
Que des peuples ingrats abandonnait l'essaim.

Ce mot d une si grande portée n'apparaît que dans le texte de 1852 ; en 1847 il y avait *peuples nouveaux*, expression faible ou plutôt fausse. — Cf. *Hypatie et Cyrille :* « qu'un siècle ingrat s écarte d'eux. »

Ce symbole vivant, harmonieux ouvrage
Marqué de leur génie et fait à leur image,
Vénérable à jamais, et qu'ils n'ont enfanté
Que pour s'épanouir dans l'ordre et la clarté !

Mais les Dieux grecs ne sont pas les seuls qui n'aient « pas menti ». Ménard, dans son panthéon, admettait tous les *types divins*, « régnant sans ombrage dans des cieux différents » (1). Leconte de Lisle à son tour étend l'idée au delà des religions polythéistes, si bien que le poème où elle prend corps le plus magnifiquement est un poème sur le Christ, le Dieu que lui-même il a adoré et renié : vrai coup du destin, revanche de sa croyance d'autrefois sur toutes les fantaisies païennes. Jusque-là, il n'a parlé que par la bouche de ses héros ; ici, c'est lui-même qui prend la parole et qui réunit les pensées éparses ailleurs, en y ajoutant toute l'émotion personnelle dont il est capable en face des choses religieuses.

Pâle crucifié, tu n'étais pas un Dieu,

disent les modernes au Christ ; ils se trompent ; le Christ non seulement l'était, mais il l'est et le sera éternellement (2) :

---

1. Préface des *Poèmes*, p. XX

2. *Le Nazaréen* [*Poèmes barbares*, p. 304]. Il faut en rapprocher les quatre dernières strophes des derniers vers du *Runoïa*, à partir de « Tu mourras à ton tour ». Le *Nazaréen* est comme une réponse. Le *Runoïa* est de 1854, le *Nazaréen*

Car tu siéges auprès de tes Egaux antiques,
Sous tes longs cheveux roux, dans ton ciel chaste et bleu ;
Les âmes, en essaims de colombes mystiques,
Vont boire la rosée à tes lèvres de Dieu.

Et comme aux jours altiers de la force romaine,
Comme au déclin d'un siècle aveugle et révolté,
Tu n'auras pas menti, tant que la race humaine
Pleurera dans le temps et dans l'éternité.

---

a paru dans les *Poèmes et Poésies* de 1855 : peut-être n'est-ce pas une hypothèse trop hasardée de supposer que le *Nazaréen* a été écrit à la suite de ces vers du *Funoïa*, dans un de ces retours où l'esprit est rejeté d'un pôle de la pensée au pôle contraire, comme il arrive souvent à Leconte de Lisle.

CHAPITRE IX

Leconte de Lisle et le christianisme

Naissance de la religion chrétienne ; son fond pessimiste. — Le système religieux du christianisme : l'idéal au-dessus de la vie, despotisme divin. — Hostilité contre le christianisme.

Quel que soit le sort des divinités, les religions, elles, meurent certainement.

Les religions païennes, nées du culte de la nature et exprimant les rapports de l'homme avec elle, sont sujettes non seulement aux variations résultant de la différence des pays, mais aussi aux transformations qu'entraîne le remplacement des générations les unes par les autres ; les fils ne voient plus la nature comme l'ont vue leurs pères, et les paganismes évoluent avec les races et finalement meurent avec leur déchéance. La race perd le sens de l'idéal, son esprit s'affaisse ; les Dieux ne sont plus que des ombres, l'union de la terre et du ciel, de l'humain et

du divin, va se relâchant (1), jusqu'au jour où les peuples ne veulent plus des « vieux rêves » ni des « vains labeurs », où ils trahissent leurs Dieux et « outragent leur nom » (2). Ils continuent un temps à vivre joyeux comme ils ont vécu aux beaux jours du paganisme ; dans le *Runoïa*, on les voit qui rient, chantent et boivent ; ils se désintéressent du sort de leurs Dieux, et si un Dieu plus fort les menace, ils se disent : « Qu'ils meurent, s'il le faut ; »

La querelle des Dieux est pour nous sans danger.

Mais ils ne tardent pas à s'apercevoir de tout ce qu'ils ont perdu. Un jour vient où l'homme, jetant les yeux sur la vie et le monde, n'y voit plus rien des mirages qui l'éblouissaient jadis, et le fond qu'ils avaient caché lui apparaît en sa vérité :

Et l'homme, couronné des fleurs de son ivresse,
Poussera tout à coup un sanglot de détresse;
Dans sa fête éclatante un éclair aura lui ;
La mort et le néant passeront devant lui.

Le dégoût le saisit au milieu des jouissances que

1. *L'Anathème*, début.

2. Ces citations, ainsi que les suivantes, sont empruntées au *Runoïa*. On peut en rapprocher le sonnet *Aux modernes* [*Poèmes barbares*, p. 356], aux « hommes, tueurs de Dieux » :

Vous vivez lâchement, sans rêve, sans dessein, etc.

l'idéal n'ennoblit plus et sur qui la mort plane ; la divinité s'est retirée de l'atmosphère ambiante et le laisse en face d'une nature inerte et sans âme, avec laquelle tout lien est tranché, qui n'entend plus sa voix et qui ne lui parle plus.

La nature divine est morte sans retour.

La génération en qui cette destruction s'est accomplie est vouée à la mort ; mais la perspective qu'elle voit s'ouvrir pour les générations qui la suivront est telle que la mort est presque douce en comparaison :

Pareils aux pins ployés par le mal qui les ronge,
Tristes dès le berceau, sans joie et sans vigueur,
Vos enfants grandiront et vivront comme en songe,
Le glaive du désir enfoncé dans le cœur.
Pleins d'ennuis au récit des choses disparues,
D'un œil morne ils verront, sans plaisir ni regrets,
Par la hache et le feu, sous le soc des charrues,
Tomber la majesté de leurs vieilles forêts.
Ils auront froid et faim sur la terre glacée ;
Ils gémiront d'errer dans les brouillards du Nord ;
Et la volupté même, en leur veine épuisée,
Au lieu d'un sang nouveau fera courir la mort.

Telle est la naissance du christianisme, qui est la religion sortie de la vieillesse, de la fatigue et de la

décadence des peuples. Son cri de triomphe est un cri de mort :

> Tout l'univers, aveugle et stupide à la fois,
> Roule comme un cadavre aux steppes de l'espace.
> J'ai pris l'âme du monde et sa force et sa grâce..

Le paganisme était la religion des heureux ; le christianisme est la religion de ceux qui ne croient plus à la vie. A ceux qui ne peuvent plus jouir et qui souffrent doublement de ne pouvoir se détacher des biens qu'ils ont aimés, il apporte le don que Leconte de Lisle lui-même, après la destruction de ses croyances, a reçu des philosophes de l'Inde,

> Le mépris de la vie et de la volupté.

Avec lui, le fond des choses, l' « abîme de la nuit », est déjà entrevu, et le pessimisme est apparu à l'homme.

> Tout désir est menteur, toute joie éphémère,
> Toute liqueur au fond de la coupe est amère (1),

c'est à un chrétien que le poète fait prononcer ces vers désespérés : il aurait pu tout aussi bien les prendre à son propre compte. Le pessimiste et le chré-

---

1. *Hiéronymus*. [*Poèmes tragiques*, p. 88].

tien voient la vie sous un même angle. « Vous vous êtes trompés », disait Leconte de Lisle jadis, au temps de sa confiance optimiste, aux ascètes chrétiens ; à ces mêmes ascètes le pessimiste dira : « Vous disiez vrai : »

Vous disiez vrai ; le cœur de l'homme est mort et vide,
Et la terre maudite est comme un champ aride
Où la ronce inféconde, et qu'on arrache en vain,
Dans le sillon qui brûle étouffe le bon grain.
Vous disiez vrai : la vie est un mal éphémère... (1)

Ce n'est pas ainsi qu'il voyait le christianisme au temps de sa jeunesse ; tout ce que maintenant il n'accorde qu'aux religions païennes, la présence de la divinité, la vie dans le divin, il l'avait cru trouver dans l'idéal chrétien. Mais l'idéal chrétien déçoit : c'est la moralité qu'on peut tirer d'une des poésies de Leconte de Lisle, *la Fille de l'Emyr* (2), et c'est celle que lui-même il a tirée de son expérience personnelle. Sa nouvelle conception est celle-ci : quand le christianisme est né, l'idéal s'était déjà retiré de la vie. Les hommes ne pouvaient plus vivre, ni penser, ni jouir, ni se passionner, et ce-

1. *Les Ascètes* [*Poèmes barbares*, p. 303].
2. *Poèmes barbares*, p. 152.

pendant, l'heure n'était pas encore venue de s'arrêter dans le pessimisme. Le christianisme part de cette donnée. L'idéal que les hommes avaient possédé, il leur en rend ce qui est possible de leur rendre : mais ce n'est plus qu'une lumière lointaine, une espérance (1), un rêve. Tel est le caractère essentiel de la nouvelle religion. Entre l'homme et le néant, il y avait jadis la vision vivante des Dieux : maintenant il y a un songe, un songe intérieur de l'âme. Dieu est loin ; l'idéal trône quelque part au-dessus de l'homme et de la vie, dans un « ciel inaccessible », dont personne ne peut dire s'il s'abaissera jamais pour lui (2). Le monde chrétien « soumis à une loi religieuse qui le réduisait à la rêverie, n'a fait que pressentir vaguement l'idéal » que l'Antiquité avait possédé. Les aspirations de l'homme ne seront plus réalisées qu'incomplètement, et le *désir éternel* qui tourmente le pessimiste ne sera pas inconnu au chrétien. S'ils diffèrent, c'est parce que

---

1. *Le Runoïa* :

Et les heureux du monde, altérés de souffrance,
Boiront avec mon sang l'éternelle espérance.

2. *L'Agonie d'un Saint* [*Poèmes barbares*, p. 319] :

Du ciel inaccessible abaisse la hauteur.

C'est aussi le point de vue de Ménard ; le Dieu des chrétiens est « relégué dans des hauteurs inaccessibles » comme celui des philosophes. [*Polythéisme hellénique*, p. 391.] Seulement, Ménard n'en tirait pas les mêmes conclusions que Leconte de Lisle, car pour lui c'est Jésus-Christ qui est le Dieu *humain*, accessible.

l'un espère et que l'autre n'espère pas ; Leconte de Lisle dirait volontiers : parce que l'un espère encore et que l'autre n'espère plus.

Mais cet espoir, ou plutôt cet idéal par lequel le christianisme essaie de remplacer celui des païens (car, pour Leconte de Lisle, comme on verra, ce n'est en réalité pas un espoir), suffit pour les séparer profondément.

Le Dieu du christianisme, comme celui des Juifs dont il est dérivé, n'est plus dans la nature ; il est au delà du monde connu, gouvernant le monde du haut de ses cieux. Un abîme se creuse entre le réel et l'idéal, l'homme et la divinité. D'une part, une humanité qui n'a plus les qualités morales du polythéisme, pleine d'instincts bruts et crus ; d'autre part, bien loin et au-dessus d'elle, « le sombre Iahvèh muet au fond des cieux » (1), le Maître qui ne se révèle pas, et dont le rôle consiste à imposer une loi. Au lieu d'être pénétrée par l'idéal, la vie est soumise à un idéal qui la dépasse et qui est comme une autorité tyrannique. Du coup, ce nom de Seigneur sous lequel Leconte de Lisle jadis invoquait Dieu prend une tout autre valeur : Dieu est le tyran sous lequel l'humanité plie. La vie entière est sous la domination de fer d'une conception transcendante, raidie dans la forme du dogme ; le but où tend toute

1. *Qaïn*. [*Poèmes barbares*, p. 2.]

existence, c'est de se conformer à cette loi supérieure et étrangère à l'homme ; la vie n'est plus rien, le dogme et la foi sont tout, et l'humanité a moins de prix que le dogme de l'humanité.

Les religions antiques favorisaient les puissances vitales ; elles appartenaient à des races plus ou moins pacifiques ou guerrières, mais toujours vigoureuses et pleines de sève ; avec le christianisme, la source de vie est tarie. La paix chrétienne, c'est l'humilité et l'esclavage ; le vrai chrétien est celui qui s'abaisse, se prosterne :

> L'esclave rampe et prie où chantaient les épées (1).

C'est un spectacle funèbre que de voir tous ces moines flétris, desséchés, réunis en troupeaux dans leurs couvents. Tel est Hiéronymus, un honnête homme, faible, soumis, sans prétention à penser, qui est encore le type le plus inoffensif du chrétien. Mais il y a aussi une guerre chrétienne. Il y a des hommes qui ne peuvent pas s'aplatir comme Hiéronymus, en qui « la vigueur éternelle de l'âme » (2) s'est conservée : toute leur force ne sert plus au libre développement vital ; elle est mise au service du dogme tyrannique. L'homme fort est le « serviteur » qui « travaille dans la vigne » du Maître (3), et peut-

1. *Le Barde de Temrah.*
2. *Les Deux Glaives.* [*Poèmes barbares*, p. 306.]
3. *L'Agonie d'un Saint.* [*Poèmes barbares*, p. 319.]

être serait-il plus juste de le comparer au bœuf qui creuse sur la terre le sillon de Dieu. Et le sillon est parfois sanglant, car le dogme divin doit être maintenu en dépit de l'homme, par le fer et par le feu, s'il le faut, par la persécution et l'Inquisition, par les bûchers et les massacres. Le type de la guerre chrétienne, c'est la croisade contre les Albigeois. L'intolérance et l'extermination sont sacrées, et, en résumé, voici le spectacle qu'offrent les siècles du christianisme : « Des millions d'hommes torturés, massacrés et brûlés vifs pour la plus grande gloire d'une puissance incompréhensible (1). »

D'autre part, cette idée d'un despotisme divin a sa répercussion sur les notions de bien et de mal. On a vu qu'au temps des religions païennes la moralité naissait pour ainsi dire spontanément du jeu même des puissances vitales idéalisées par la présence divine ; maintenant le bien, c'est la conformation à la Loi (2). L'idéal n'étant plus de notre monde, tout effort moral consistera à tendre au-delà ; notre monde, la *nature*, deviennent suspects, — avec raison d'ailleurs, du moment que tout élément divin s'en est retiré ; — bien plus, le mal dans la nature devient un dogme :

---

1. *Catéchisme populaire républicain*, p. 19.

2. *Ibid.*, p. 9 : « Obéissance aux ordres divins, qu'ils soient conformes ou non à la nature humaine. »

Le Seigneur a maudit le fleuve dans la source,
La moisson dans le grain, l'homme dans le berceau,
Et toute chair gémit sans trêve et sans ressource,
Le Foudroyé l'ayant marquée avec son sceau.

Dans le plus innocent dort le germe d'un crime;
Toute joie est un piège où trébuche le cœur... (1).

Le mal est l'état normal, si bien que, dès qu'il s'agit de dépeindre la nature humaine, l'homme le plus doux qui soit ne peut trouver d'expressions assez féroces (2). Les chrétiens, toujours « au penchant de l'abîme », suent de la terreur du péché (3). Alors que Dieu reste invisible, « muet au fond des cieux », le spectre du mal est partout. Il ne faut pas dire que les chrétiens, contrairement aux païens, n'ont aucune présence surnaturelle ; ils en ont une : le diable est toujours là:

Le prince des Brasiers est là qui me regarde (4).

L'idée de l'autorité tyrannique de Dieu et celle du mal aboutissent à la conception d'un Enfer éternel : l'Enfer est le couronnement du système, la clef de voûte de l'édifice. Une Loi besoin de sanction,

1. *Les Deux Glaives* [*Poèmes barbares*, p. 311.]
2. *Hiéronymus*.
3. *La Vision de Snorr*, début [*Poèmes barbares*. p. 56.]
4. *Ibid.*

et les bûchers terrestres seraient un châtiment trop bénin si la félicité était assurée au delà, ou du moins l'impunité : les châtiments éternels sont seuls dignes de la grandeur du Dogme qu'il s'agit de défendre (1).

Tel est le système du christianisme d'après Leconte de Lisle : il s'oppose en toutes ses parties à l'idéal païen du poète. On comprend maintenant pourquoi dans *Hypatie et Cyrille*, et déjà auparavant, dans le *Runoïa*, et jusque dans le *Barde de Temrah*, où il y a pourtant des traits si sympathiques dans le caractère de l'apôtre chrétien, toutes les fois que chrétiens et païens sont mis en présence, c'est aux païens que reste le dernier mot. Qu'est-ce que Leconte de Lisle demande à la religion ? l'immortalité d'abord, ensuite la présence du divin, l'amour divin ; or, par l'idée de l'Enfer, le christianisme corrompt l'un, et l'autre par le despotisme divin. Voilà donc le christianisme mis de côté sans préjudice pour le sentiment religieux.

Le premier cri de haine farouche que Leconte de Lisle ait poussé contre le catholicisme, on le trouve précisément dans le passage où apparaît chez lui pour la première fois l'idée de l'enfer. C'était au temps de son fouriérisme. A Rennes, quand il exaltait les bien-

1. « L'autre monde pesant sinistrement sur celui-ci », c'est ainsi que l'idée que Leconte de Lisle se fait du christianisme a été caractérisée par Jules Lemaître.

faits du spiritualisme chrétien, quand il chantait l'*immortelle espérance*, il ne songeait en effet qu'à ce qui est réellement l'espérance, à l'immortalité céleste : l'au-delà, pour lui, c'était le trône de Dieu et les beaux anges blancs qui l'entourent. Mais il tourne les yeux d'un autre côté, et la face sombre lui apparaît, la terreur à côté de l'espérance.

Ainsi, gêne sur gêne et tourment sur tourment,
Carcans de braise, habits de fer, fourches de flammes,
Tout cela, tout cela dure éternellement (1).

Quel effet pouvait produire un tel coup sur un disciple de Fourier ! Une éternité de souffrances, que ce soit sur terre ou par delà, pour l'ensemble de l'humanité ou pour l'individu, il n'y a rien contre quoi l'esprit du fouriérisme proteste plus fort. Ce premier bienfait qu'on demande à chaque religion, la perspective de l'immortalité, le catholicisme en fait quelque chose de pire que le néant. Le beau rêve d'éternité que d'être planté au bout d'une broche comme un porc trop gras (2) et de tourner dans le feu !

En règle générale (3), Leconte de Lisle, dans l'immortalité chrétienne, ne voudra plus voir que cela.

1. *La Vision de Snorr.*
2. *Hiéronymus* [*Poèmes tragiques*, p. 95].
3. Il y a naturellement des exceptions, comme les deux dernières strophes de l'*Acte de Charité* [*Poèmes barbares*, p. 284].

Dans le christianisme, il n'y a que le catholicisme qui l'intéresse ; et le catholicisme, c'est l'enfer. « Voici que l'humanité ne veut plus de l'enfer terrestre et céleste, et que le catholicisme est en horreur aux nations... Que les démons catholiques aillent grincer des dents où bon leur semblera (1) . »

Mais l'horreur de l'enfer n'est pas quelque chose de bien original ; il y a à l'hostilité de Leconte de Lisle contre le christianisme une raison plus profonde. La seule idée d'un Dieu lointain, caché, invisible, lui répugne ; « Dieu triste, Dieu jaloux qui dérobes ta face » (2), c'est le cri du polythéiste qui rêve la vie dans la familiarité des Dieux heureux. Mais cette idée de la soumission, de la subordination à une puissance de par-delà notre monde, qui fait pour lui le fond du christianisme, il ne peut vraiment que la haïr. L'hostilité de Leconte de Lisle n'a jamais contenu l'idée puérile que les puissants de l'Eglise se soient servis de la foi comme d'un masque, ou comme d'un instrument propre à servir leurs ambitions temporelles ; le pape dont le portrait est fait au début des *Deux Glaives* n'est certes pas un hypocrite ; si tout

---

1. Lettre à Bénézit, 31 juillet 1846. — L'enfer terrestre, c'est le mal social que les chrétiens prétendent être une nécessité, et dont le fouriérisme apporte le remède ; l'enfer « céleste », c'est-à-dire celui de l'au-delà, c'est l'éternité de tortures réservée à chaque homme individuellement.

2. *Qaïn* [*Poèmes barbares*, p. 18].

plie devant lui, c'est parce que le monde humain doit plier devant le monde divin, et que lui, pape, il est le représentant du monde divin ; sa toute-puissance n'est que la toute-puissance du dogme, et il le sait. C'est le plus sublime des croyants :

Le souci d'un pouvoir immense et légitime
L'enveloppe. Il se sent rigide, dur, haï.
Il est tel que Moïse, après le Sinaï,
Triste jusqu'à la mort de sa tâche sublime.

Rongé du même feu, sombre du même ennui,
Il savoure à la fois sa gloire et son supplice,
Et couvre l'univers d'un pan de son cilice.
Ce moine croit. Il sait que le monde est à lui.

Non, c'est au principe même d'une autorité divine, d'un dogme, d'une foi, que Leconte de Liste s'attaque ; c'est cela qu'il hait à mort. Il tenait à la vie, la vie en soi, d'un attachement trop absolu pour concevoir seulement qu'on pût ne lui accorder qu'une valeur de moyen : il comprenait qu'on y renonçât ; mais la subordonner, non. Qu'est-ce qui fait qu'il a pu trouver satisfaction dans le paganisme grec et dans l'ascétisme hindou, deux conceptions si opposées ? C'est que dans l'une et dans l'autre, la fin dernière est l'homme ; toute la différence, c'est que le paganisme est fait pour l'homme heureux, et le brahmanisme ou

le buddhisme pour celui qui a sondé le néant de la vie. Mais le dogme chrétien n'est fait ni pour l'homme heureux ni pour le malheureux ; en un mot, il n'est pas fait pour l'homme, et c'est l'homme qui est fait pour lui. Leconte de Lisle trouve cela horrible, inconcevable (1). Subordonner ainsi son être à quelque chose qui le dépasse, Dieu ou non, beaucoup d'hommes croiraient que cela a chance d'être préci-

1. *Catéchisme populaire républicain*, p. 18 : « Il y a une différence sensible, nous l'avouons, entre ces deux demandes et ces deux réponses : 1° *Pourquoi Dieu nous a-t-il créés ? Pour le connaître, l'aimer et le servir ;* et 2° Quel est le but de l'individu ? *Le but de l'individu est de vivre et de se conserver par la libre satisfaction de ses besoins et par l'entier développement de ses facultés physiques et morales.* [Le numéro 2, c'est la question de Leconte de Lisle lui-même, quelques pages plus haut]. Ceux qui prétendent que Dieu a créé l'homme afin d'être connu, aimé et servi par lui, n'exigent pas autre chose de l'homme que de renoncer à sa raison, à son intelligence, à sa liberté morale, de se nier soi-même et de s'anéantir en face d'une puissance absolue dont il ne lui est accordé de comprendre ni la nature ni la justice. »

Ce principe paraît à Leconte de Lisle la négation même de la morale. « L'homme cesserait d'être un être moral et tomberait au niveau de la brute, si le principe de la justice existait en dehors de lui » ; c'est une des premières phrases du *Catéchisme*. De là aussi ses traits contre le *déisme*, comme il dit, dans l'article sur Béranger (« emprisonné dans un pauvre et grossier déisme sans lumière et sans issue ») et dans celui sur Baudelaire : « Nous sommes une nation routinière et prude, ennemie née de l'art et de la poésie, déiste, grivoise et moraliste. »

sément le remède dur, mais efficace, du pessimisme. Leconte de Lisle n'y a pas même songé. C'est parce qu'il n'a pas vu cette issue qu'il est resté renfermé comme il a fait dans le cercle inflexible que lui faisaient le mal de la mort et le mal de la vie, et c'est à cela que nous devons la puissance sans égale de sa poésie pessimiste ; mais pour pénétrer dans l'esprit de la religion chrétienne, et à plus forte raison pour marquer de l'indulgence à ce que le sens commun moderne appellerait ses excès dans l'application, c'était la disposition la plus défavorable qu'on puisse imaginer. Les violences commises au service du dogme lui paraissaient les plus condamnables de toutes : elles sont pour lui le type de ce qu'on peut tirer d'odieux de la nature de l'homme (1). Renan qui, à ce point de vue, est aux antipodes de Leconte de Lisle, a eu l'idée de justifier les persécutions de l'Eglise : « Massacrer les autres pour son opinion est horrible. Mais pour le dogme de l'humanité ? » (2). Leconte de Lisle aurait sursauté s'il avait lu cette parole.

Dans la période qui va de 1850 à 1860 environ, qui est la période par excellence du sentiment reli-

1. Voy. par exemple l'*Holocauste :* « la honte d'être homme » devant le spectacle des persécutions. [*Poèmes tragiques*, p. 52.]

2. *Avenir de la Science*, p. 346.

gieux, l'opposition du paganisme et du christianisme, quoique toujours favorable aux païens, n'entraîne pas une hostilité systématique. Dans *Hypatie et Cyrille*, quoique la sympathie intime soit, bien entendu, du côté d'Hypatie, Leconte de Lisle n'a rien écrit de contraire à une appréciation équitable. Ce n'est que vers 1860 que ses dispositions apparaissent toutes changées ; elles se manifestent même par une petite méchanceté bien caractéristique. Le recueil qu'il préparait alors devait recevoir le titre de *Poésies barbares*. Si l'on consulte la *Revue contemporaine* où les différentes pièces ont paru successivement, on verra que ce nom apparaît pour la première fois, le 31 octobre 1858, comme le titre commun de la *Vision de Snorr* et de la *Mort de Sigurd*, deux pièces dont l'une est chrétienne (1) et l'autre païenne, mais dont le caractère commun est d'être des pièces scandinaves : c'est donc des Scandinaves que vient ce nom de *barbares*. Or, écrivant à Bénézit (2), Leconte de Lisle explique ce titre tout autrement ; il parle d'un « volume de vers consacré en majeure partie au judaïsme (3) et au catholicisme et intitulé :

---

1. Et encore la *Vision de Snorr* est-elle toute pleine d'une vieille mythologie païenne.

2. Le 22 octobre 1860.

3. Il écrivait à ce moment la *Vigne de Naboth*, parue dans la *Revue contemporaine* le 30 novembre de la même année.

Poésies barbares », comme si la barbarie, c'était le catholicisme. Aussi trouve-t-on dans le recueil de 1862 des poèmes sur le christianisme qui commencent à être durs. Les *Paraboles de Dom Guy* (1) font de l'état de l'Eglise au début du xve siècle une peinture qui n'est pas flattée ; les moines décrits dans les *Deux Glaives* et dans l'*Agonie d'un Saint*, pour être de la grande époque, n'en sont pas plus séduisants, avec leur aspect et leurs coutumes lugubres ; le fanatisme des persécuteurs est fustigé dans des vers sanglants, et il y a un *chœur des Césars* sur la Rome des papes, humiliée aux pieds d'un « vil moine », où l'indignation du poète se fait jour à travers celle de ces héros. Dans le *Corbeau* enfin, l'ironie s'abat sur tout, sur la vie des monastères, les pratiques, les récits de l'Ancien Testament, le dogme ; on se demande même comment Leconte de Lisle a pu écrire ainsi cinq cents vers ou plus de plaisanteries froides sur les sujets qui l'intéressaient le plus. Cependant, la mesure est généralement gardée, non seulement la mesure artistique, mais encore celle qui naît de la véritable hauteur de vues. Prenons les *Deux Glaives :* ce pape *rigide*, *dur*, *haï* est un beau type d'homme,

---

C'est ce qui explique qu'il parle ici de judaïsme, quoiqu'il ne lui ait consacré, dans ce recueil, qu'un seul poème en tout et pour tout.

1. *Poèmes barbares*, p. 325.

un vrai croyant et un vrai ascète ; on sent que Leconte de Lisle l'aurait combattu à mort, mais qu'il l'admire, lui et ses successeurs que son esprit « brûle de sa lave ». Dans *l'Agonie d'un Saint*, la condamnation de la férocité fanatique est prononcée non par le poète, mais par le coupable lui-même, par l'exterminateur qui, au moment de mourir, reconnaît qu'il a agi contre l'esprit vrai du christianisme, et se voit déjà parmi les réprouvés : c'est donc qu'il y a dans le christianisme autre chose que l'extermination des hérétiques. Quant aux horreurs étalées dans les *Paraboles*, c'est au nom du christianisme qu'elles sont flétries : celui qui parle est un moine et un bon catholique qui voit combien la réalité est loin de l'idéal que sa religion propose, et la religion n'est pas rendue responsable des pirateries de Balthasar Cossa.

Des *Poésies barbares* à *Qaïn* s'étend une période de sept années environ pendant laquelle le christianisme n'est pris pour sujet d'aucun poème, bien plus, où la religion en général n'apparaît presque pas (1). C'est seulement à partir de 1869 que le christianisme rentre en scène. Cette fois l'hostilité est

1. Sauf dans la *Prière védique*, parue en 1866 dans le *Parnasse*. Cette époque, qui a une couleur toute particulière, mériterait d'être étudiée à part : c'est celle du Leconte de Lisle légendaire, l'*impassible*, l'artiste pur, le chef d'école cuirassé et

complète, la guerre est déclarée. Mais il y a deux directions dans lesquelles Leconte de Lisle s'engage, ou plus exactement deux plans sur lesquels se développe son antichristianisme, l'un inférieur, l'autre supérieur.

Ce que chacun appelle du nom d'antichristianisme de Leconte de Lisle, c'est ce qui est représenté par la *Bête écarlate*, les *Siècles maudits*, *l'Holocauste*, les fragments des *Etats du Diable*, poèmes écrits pour la plupart entre 1870 et 1876, auxquels il faut joindre les brochures en prose de la même époque. C'est la direction inférieure, le prolongement de la haine de l'Eglise, la fureur anticléricale. Leconte de Lisle prend le christianisme dans ses manifestations extérieures et se déchaîne contre la papauté, les moines, l'inquisition, l'ascétisme aussi. C'est alors, dans l'édition de 1874 des *Poèmes antiques*, qu'il introduit dans *Hypatie* le *vil Galiléen ;* un peu plus tard, dans l'édition de 1881, c'est le tour d'*Hypatie et Cyrille*, qui jusque-là n'était qu'un *dialogue*, d'être augmentée d'une scène d'introduction où la rage antichrétienne se manifeste librement. D'où cela vient-il chez un homme tel que Leconte de Lisle ? on

---

casqué. Le coup de clairon qui l'annonce, c'est le sonnet des *Montreurs* (juin 1862), réponse aux objections qu'on avait faites aux *Poésies barbares* du point de vue de la sensibilité romantique.

se le demande; mais sa haine est bien étroite et bien aveugle. Le christianisme, c'est-à-dire naturellement le catholicisme, est un amalgame fait de toute l'iniquité, stupidité, laideur et férocité que la nature humaine, soigneusement cultivée, est capable de produire : tout ce qu'il y a en Leconte de Lisle d'horreur pour l'humanité se concentre dans ces poèmes, comme tout ce qu'il y a d'amour dans les poèmes grecs. Le parti pris est terrible (1). Pour se rendre compte de l'évolution, que l'on compare la peinture de la papauté dans les *Deux Glaives* à ce qui en est dit dans les *Etats du Diable* (2) ; ou encore les quelques vers des *Paraboles* sur les croisades à ceux du *Lévrier de Magnus* (3). Il a soin de faire savoir à la moindre occasion qu'il n'admet pas les circonstances atténuantes, et que s'il y a deux interprétations possibles d'un fait, il choisira

1. M. Vianey [*Les sources de Leconte de Lisle*, p. 244 et suivantes] fait observer que dans les six pièces sur le moyen âge espagnol, dont les héros sont des coquins ou tout au moins des brutes, tous les traits de piété sont ajoutés par Leconte de Lisle et ne se trouvent pas dans les sources il les ajoute pour bien montrer que la piété chrétienne et la coquinerie vont ensemble.

2. Le « saint-siège romain », exalté autrefois avec une sorte de poésie mystique, devient « le siège où le scélérat devient pire », et le terme d' « ordure effroyable » n'a pas paru trop fort à Leconte de Lisle.

3. *Poèmes barbares*, p. 342, et *Poèmes tragiques*, p. 113.

toujours celle qui le fait paraître plus sinistre et plus noir. Victor Hugo a eu tort de représenter Torquemada voulant, par le supplice du feu, ouvrir à ses « misérables victimes » le chemin de la béatitude céleste ; « il ne songeait qu'à les exterminer, en leur donnant sur la terre un avant-goût des flammes éternelles » (1). C'est selon cette idée qu'est écrite l'*Holocauste :* pendant qu'on brûle le mécréant, un moine « abject, ignare, lâche et laid » (car voilà le ton général de cette poésie), vient lui crier, non, *glapir :*

Va, cuis, flambe et recuis dans l'éternel enfer (2).

Dans cette même *Holocauste*, il s'est souvenu d'un trait attribué à Vanini qui, au milieu des flammes du bûcher, aurait poussé ce cri de douleur : « Mon Dieu » ! et comme on le brûlait précisément pour athéisme, ce fut une grande joie pour les assistants, qui lui crièrent : « Tu crois donc en Dieu maintenant ? » Vanini aurait répondu : « Ce n'est qu'une façon de parler » (3). C'est de cette réplique que Leconte de Lisle fait son trait final :

---

1. *Derniers Poèmes, Discours sur Victor Hugo.*

2. Cependant lui-même, dans l'*Agonie d'un Saint*, avait fait dire à saint Dominique à propos des hérétiques brûlés par son ordre :

Et j'ai purifié l'âme à Satan promise.

3. L'anecdote est rapportée dans *l'Histoire populaire du christianisme*, p. 135.

Ce n'est qu'une façon de parler, vile brute !

On voit ce qu'il ajoute de son propre fond : c'est *vile brute*. Et cette vulgarité se retrouve en plus d'un endroit ; le poète, par instants, n'est plus qu'un fanatique mal élevé disant des injures aux catholiques. Le « songe sublime » des *Ascètes* est devenu un « rêve imbécile et hideux », et il n'y a pas jusqu'au discours de réception à l'Académie qui ne contienne des phrases sur « l'imbécillité d'une foi monstrueuse » et autres du même ton. Il serait irrespectueux d'insister. Il y a au fond de cette poésie antichétienne un vice radical qui lui enlève toute valeur, et la valeur esthétique en tout premier lieu ; c'est qu'elle consiste en une négation pure, et que la négation pure ne peut être que stérile. Anatole France a dit : « cette haine, qui est bonne pour faire des vers, serait mauvaise pour faire de l'histoire » ; mauvaise pour faire de l'histoire, certainement, mais pas meilleure pour faire des vers. La haine d'une grande chose peut être belle si au travers on sent un idéal contraire, l'amour d'une autre grande chose, opposée à celle-là. Mais ici, c'est un homme qui vient nous dire : « ceci est odieux et stupide », et nous n'apprenons en aucune façon ce qu'il croit, ce qu'il espère, l'idéal qu'il nous propose ; c'est un homme qui n'a foi en rien et qui vient ridiculiser celle des autres : et de telles

attaques ne valent rien, qu'elles portent sur le christianisme ou le socialisme, l'aristocratie ou la démocratie, l'art classique ou l'art romantique. Nous demandons à un poète d'élargir notre monde, non de le rétrécir. Certainement, nous savons par ailleurs quel est l'idéal de Leconte de Lisle ; mais en sentons-nous quelque chose dans les *Siècles maudits* ou dans l'*Holocauste* ? On préférera assurément à cette malencontreuse série les belles stances *à l'Italie* sur la liberté, ou mieux encore le *Soir d'une bataille*. Et enfin Leconte de Lisle ne s'est-il pas aperçu que pour un homme qui a chanté *Hypatie* et le *Barde de Temrah*, ce rôle qu'il joue à l'égard d'une religion en baisse est presque un vilain rôle, un peu celui d'un roi Murdoc'h en poésie ? Il y a là toute une partie de son œuvre, pas trop considérable heureusement, qui ne fait que compromettre le reste et qu'on finira bien par laisser tomber (1).

---

1. Louis Ménard n'est certes pas un juge suspect : il était l'ami de Leconte de Lisle, il n'aimait pas le monothéisme et il détestait l'Eglise ; il dit cependant dans son article de la *Critique philosophique* sur Leconte de Lisle : « Il parle du moyen âge catholique et monastique, de la papauté surtout, avec trop de colère ; il n'est pas assez impassible. Le sacerdoce, qui est l'élément diabolique des religions, l'empêche de voir le symbole, qui en est l'élément divin. » Ménard ajoute : « la poésie n'a pas à prendre part dans les querelles divines » ; le lecteur désintéressé n'en demande pas tant, il veut simplement qu'elle prenne part *pour*, et non seulement *contre*.

Leconte de Lisle a eu le tort d'ajouter à ses poèmes antichrétiens des brochures de propagande dans le même goût et encore plus plates. L'*Histoire populaire du christianisme*, qu'elle ait été rédigée par lui ou non (1), exprime en tout cas sa pensée, et il en a pris la responsabilité puisqu'il y a mis sa signature ; il faut donc en dire quelques mots. Le nom d'*Histoire* n'est pas bien exact, car c'est un pur pamphlet, où les faits, grands ou petits, qui peuvent montrer le christianisme sous un jour ridicule ou odieux sont énumérés par ordre chronologique, et rien de plus. « Le christianisme, et il faut entendre par là toute les communions chrétiennes, depuis le catholicisme romain jusqu'aux plus infimes sectes protestantes (2) ou schismatiques, n'a jamais exercé

1. Il se pose en effet, pour cette brochure, une petite question d'authenticité. C'est Jean Marras, paraît-il, qui a fait tout le travail d'érudition et aussi de rédaction ; Leconte de Lisle se borna à contrôler de près ce que son ami faisait, et les idées sont bien les siennes (d'après Catulle Mendès). En effet, des livres qui connaissent le *Catéchisme républicain* ne connaissent pas l'*Histoire* ; dans la *Grande Encyclopédie*, à l'article *Leconte de Lisle*, se lit même la mention suivante : « On lui attribue aussi, mais sans certitude, une *Histoire populaire du Christianisme.* » Ce qui est certain, c'est qu'en y mettant son nom, Leconte de Lisle en a pris la responsabilité ; et je dois ajouter que la prose en rappelle assez celle des articles sur les poètes contemporains.

2. Leconte de Lisle ne s'est jamais soucié du protestantisme, et la seule parole qu'il ait prononcée à son adresse est tout à

qu'une influence déplorable sur l'intelligence et sur les mœurs. Il condamne la pensée, il anéantit la raison, il a combattu perpétuellement toutes les vérités successivement acquises par la science. Il est inintelligible dans ses dogmes, arbitraire, variable, indifférent en morale. » Voilà la thèse, et on ne peut nier en effet qu'elle ne soit démontrée point par point, et très exactement : il suffit pour cela de prendre dans l'histoire, en les triant soigneusement, les faits qui peuvent paraître les plus choquants et de les faire défiler les uns derrière les autres, en ayant bien soin d'en retrancher tout ce qui les explique, d'enlever à ces manifestations extérieures tout support de vie ; naturellement, les faits contraires sont passés sous silence, et par exemple dans les persécutions qu'eut à subir l'Eglise primitive, l'auteur ne voit que les apostasies. De sens historique il n'est plus question ; c'est l'histoire religieuse mise en scène pour Guignol. Par cette direction de son antichristianisme, l'esprit de Leconte de Lisle

---

fait dédaigneuse. C'est dans l'étude sur l'*Inde française* (citée par M.-A. Leblond sans indication de provenance ; c'étaient des articles d'une revue). Parlant des atrocités commises par les Anglais, p. 320 : « L'Espagne catholique, elle aussi, a sans doute laissé dans les deux Amériques de sanglants souvenirs ; mais l'héroïsme et la foi les ennoblissent, s'ils ne les excusent. » Mais l'Angleterre, elle, est (p. 327) « une nation protestante et marchande, c'est-à-dire radicalement antipathique à tout acte chevaleresque et désintéressé ».

va se perdre dans l'insignifiance commune et rejoint l'esprit de n'importe quel bourgeois (1).

Il n'y aurait aucun intérêt à s'arrêter sur tout ceci, si ce n'était malheureusement par ce côté qu'eussent connu Leconte de Lisle beaucoup de ceux qui l'ont approché, créant à son endroit un véritable préjugé. Il n'y a à cela rien d'étonnant, d'ailleurs. Les sentiments d'un homme, et d'un poète plus que de tout autre, forment en quelque sorte des couches différentes, les unes plus visibles, les autres plus cachées ; or, le sentiment religieux d'un homme qui n'est pas croyant est à coup sûr plus près du fond que l'antichristianisme tel que nous venons de le voir, et cela par sa nature même. Il a un caractère intime, il touche les fibres les plus délicates du cœur ; c'est un mélange d'affection, de regret et de mélancolie que la simple pudeur ne permet pas facilement de met-

1. La collection des exemples qu'on pourrait citer à l'appui est inépuisable, mais le lecteur ne perdra rien à les ignorer. Pour donner une idée de l'esprit général, voici le jugement sommaire du caractère de saint Louis : « Ses grandes vertus lui étaient propres, ses vices étaient chrétiens » (p. 110). Le parti pris éclate encore dans des traits comme celui-ci, p. 37 : « L'Eglise laissait au pouvoir civil le soin de fixer les conditions et la forme du mariage. » On croirait que l'auteur, qu'indignent les usurpations de pouvoir de l'Eglise, sera content ; point du tout : c'est « par suite du mépris profond qu'elle a toujours eu pour la femme ».

tre au jour. Il dort dans les recoins poétiques de l'âme et n'afflue à la surface qu'aux heures de poésie. C'est à ces heures là qu'ont pris Leconte de Lisle les critiques qui ont cherché à dégager sa vraie personnalité (1), car c'est par celles-là seulement qu'il est le grand homme qui nous intéresse. Le caractère intime et profond fait au contraire défaut à l'antichristianisme : ce sentiment ne participe à rien de ce qui fait la supériorité de Leconte de Lisle, ni à la grandeur, ni à la délicatesse de son âme, mais c'est cela aussi qui le rend propre à être communiqué à tout le monde, à droite et à gauche. Chacun sait que ce que nous abandonnons à la conversation courante, c'est ce qui est pour ainsi dire la menue monnaie de l'esprit, et que nous réservons le vrai fonds : à plus forte raison un poète n'étale-t-il pas le plus profond de son âme. Pour Leconte de Lisle, l'antichristianisme est cette monnaie de cuivre qu'il jette au populaire : sans doute la monnaie de cuivre n'est pas de la fausse monnaie, mais celui qui juge par elle de tout le trésor n'a pas chance de se rendre compte de la vraie richesse du possesseur. C'est pourtant ce que des hommes qui

---

1. Lemaître [*Les Contemporains*, t. II, p. 10] dit expressément : « Je le prends dans les moments singuliers où il vit sa vie de poète, aussi vraie que l'autre. »

ont connu Leconte de Lisle ont fait. « Quelle est la chose qui vous frappa le plus en lui » ? demande un journaliste à l'un d'eux ; et celui-ci répond : « Sa haine du christianisme » (1). Et comme pour les neuf dixièmes des modernes le christianisme est la religion par excellence et qu'ils ne conçoivent pas de sentiment religieux autre que le sentiment chrétien, voilà Leconte de Lisle, aux yeux de beaucoup, et malgré tout ce que les meilleurs critiques ont dit en sens contraire, érigé en poète antireligieux entre tous (2). Cela porte à faire de toute sa poésie religieuse un pur jeu d'imagination sous lequel se cache l'indifférence parfaite : comment dès lors pourrait-on la sentir? Mais — pour finir sur une nouvelle comparaison — la mer ne jette pas ses perles sur la grève : un poète non plus ; et qui ne veut pas plonger doit se contenter de coquillages.

Passons maintenant à ce qui est le plan supérieur selon lequel se développe l'antichristianisme. Il ne s'agit pas d'énumérer les traits qui peuvent être considérés comme des restrictions à ce sentiment, quoiqu'il soit facile d'en trouver dans *Hiéronymus*

---

1. Le *Journal* du 19 juillet 1894, dans l'un des nombreux articles publiés à la mort de Leconte de Lisle. Celui qui répond ainsi est Pierre Quillard.

2. M. Vianey encore, l'auteur du volume le plus récent sur Leconte de Lisle, a quelque peu donné dans ce piège.

ou le *Lévrier de Magnus* (1). Car l'antichristianisme, en tant que tel, peut s'élever aussi haut qu'il descend bas dans ces malheureux *Poèmes tragiques* : c'est ce qui a lieu dans *Qaïn*. Seulement, comme l'indique son titre, ce poème met en cause aussi l'Ancien Testament : il y a donc lieu de dire auparavant quelques mots du judaïsme chez Leconte de Lisle.

Ce dogme d'un Dieu despotique que le christianisme met à la place des anciennes mythologies, c'est à l'Ancien Testament qu'il l'emprunte. Aussi la première peinture en grand du despotisme divin est-elle faite dans la *Vigne de Naboth*, un poème biblique. Elle trahit bien moins l'indignation contre une conception si contraire à l'idéal du poète que l'ivresse de l'artiste qui découvre un monde poétique nouveau et qui s'y plonge avec une sorte de frénésie. Ce Dieu de Juda est un maître dur et un vengeur implacable, mais tout ce qu'il y a dans cette donnée de sublime et de grandiose, Leconte de Lisle l'a senti et le rend ; c'est le plus beau triomphe de la

1. Dans *Hiéronymus*, le caractère de l'abbé n'est pas sans beauté ; le poète vise à attendrir par la peinture de son humilité et de son abnégation. Dans le *Lévrier*, l'impiété et le crime sont associés, Magnus est un *apostat ;* d'autre part, la terreur de l'enfer n'est pas exploitée contre le christianisme comme dans la *Bête écarlate* par exemple, puisque si Magnus est damné, ce n'est qu'après avoir refusé le pardon offert à la condition de se repentir. Voyez aussi la description du couvent, p. 128 et suiv. et la figure de l'abbesse Alix.

grande inspiration impersonnelle sur les étroitesses de la théorie :

Donc, le Seigneur, m'a dit : Va ! je suis le Dieu fort !

Je me lève dans la fureur qui me consume ;
Le monde est sous mes pieds, la foudre est dans mes yeux;
La lune et le soleil nagent dans mon écume...

Le Seigneur dit : Je suis l'effroi des triomphants,
Je suis le frein d'acier qui brise la mâchoire
Des Couronnés, mangeurs de biches et de faons.

Je fracasse leurs chars, je souffle sur leur gloire ;
Ils sont tous devant moi comme un sable mouvant,
Et j'enfouis leurs noms perdus dans la nuit noire.

Et cependant, dans la complaisance avec laquelle il insiste sur tout ce que ce maître a de féroce, de *barbare*, on devine que ce n'est plus le sentiment avec lequel sont écrits les poèmes grecs. Quand l'inspiration poétique n'est plus là, ce trait s'accuse encore bien plus exclusivement : à propos du *Moïse* de Vigny, voici comment est défini le vrai Moïse : « le chef sacerdotal et autocratique de 600.000 nomades féroces errant dans le désert de Sinaï, convaincu de la sainteté de sa mission et de la légitimité des implacables châtiments qu'il inflige. La mélancolie du prophète et son attendrissement sur lui-même ne rappellent pas l'homme qui fait égorger en un seul

jour 24.000 israélites par la tribu de Lévi (1). » On voit que Leconte de Lisle tient à ce caractère barbare au point de faire une observation qui n'est pas très juste et qui sent son parti pris : car on peut massacrer en un jour non pas 24.000, mais 100.000 hommes, et être capable de s'attendrir quand même, sur soi et sur les autres. A partir de là, le judaïsme sera enveloppé dans la même hostilité que le christianisme. Quand, dans le *Discours sur Victor Hugo*, il reprend sa phrase sur Moïse, il a soin de la corser en traitant les Hébreux non plus de *féroces* seulement, mais d'*idolâtres et féroces*. On pourrait même citer des traits qui sont exactement de la force de l'*Holocauste;* dans *Qaïn* même il est indéniable que le caractère de sauvagerie est poussé à outrance, que le Dieu des prophètes est représenté brutal à plaisir et qu'il tourne à la charge.

Mais *Qaïn* possède ce qui manque à tous les autres poèmes antichrétiens : une grande idée centrale. Ce n'est plus à des représentants et à des suppôts que Leconte de Lisle s'attaque, c'est à Dieu lui-même et au despotisme divin ; ce qu'il vise, c'est le fond même du dogme, le principe dont tout dérive. Pour Leconte de Lisle, le point extrême auquel aboutit nécessairement cette conception de l'homme « entre

---

1. Article sur Vigny [*Derniers poèmes*].

les mains d'un maître absolu et incompréhensible, comme l'argile entre les mains du potier, selon la déclaration de Saint Paul » (1), c'est la suppression du libre-arbitre et la prédestination : et tel est le sujet de *Qaïn*. Il n'y a pas une idée qui l'ait indigné comme celle-là. L'Église chrétienne a commis bien des férocités, mais aucune d'elles n'égale cette férocité de la philosophie chrétienne. Que la divinité crée l'homme pour le mal et que, le crime une fois consommé, l'homme soit châtié par celui-là même sur qui retombe toute la responsabilité, voilà l'idée sur laquelle Leconte de Lisle s'acharne comme sur quelque chose de monstrueux. Il s'y était attaqué plusieurs fois avant *Qaïn* (2), et cette préocupation peut

1. *Catéchisme populaire républicain*, p. 9.

2. *Hélène* [*Poèmes antiques*, p. 105] :

Ne cesserez-vous point, Destins inexorables,
D'incliner vers le mal les mortels misérables ?

p. 115 :

et vous, funestes Dieux,
Qui me livrez en proie à mon sort odieux,
Qui me poussez aux bras de l'impur adultère...

et p. 116, après avoir parlé de l'ignominie qui l'attend :

Voilà, dirai-je aux Dieux, votre exécrable ouvrage.

Le Corbeau [*Poèmes barbares*, p. 267] ; sur l'ancien monde exterminé par le déluge :

C'était un monde impie, où, grâce au Suborneur,
La femme séduisit les Anges du Seigneur.
— J'y consens, dit l'Oiseau, ce n'est point mon affaire,
Et celui qui le fit n'avait qu'à le mieux faire.

Après *Qaïn* encore, à la fin de *Magnus*, se retrouve un accent

bien avoir sa racine encore dans son fouriérisme. Fourier disait : Il y a certaines choses auxquelles nous sommes enclins naturellement, et que vous, chrétiens ou philosophes déistes, vous prétendez mauvaises ; or, si ces inclinations sont en nous, c'est que Dieu a voulu nous les donner, et si, comme vous le dites, elles conduisent au mal, s'il faut y résister, c'est donc que votre Dieu est un mauvais Dieu, un vrai démon malfaisant et, de plus, illogique (1). Ce raisonnement dut se fixer dans l'esprit de Leconte de Lisle comme quelque chose de définitif ; et c'est en poussant dans cette direction qu'il est arrivé à concevoir l'Iahvèh de *Qaïn* (2). Contre ce Dieu mauvais

---

semblable : Magnus, menacé de l'Enfer pour ses crimes, et invité à se repentir répond : non !

> **Pourquoi Dieu m'a-t-il forgé l'âme**
> **De façon qu'elle rompe et ne puisse ployer ?**
> **Puisqu'il l'a faite ainsi, qu'il en porte le blâme !**

1. Plusieurs textes dans Bourgin, *op. cit.*, pp. 198 à 200.

2. L'*Histoire populaire du christianisme* contient aussi des traits du même genre. L'auteur rapporte une phrase de saint Augustin d'après laquelle « Dieu est encore fort bon » de prédestiner quelques-uns au salut, alors que tous méritent la damnation. « Nous laissons au lecteur le soin de décider ce qu'il doit penser de cette douce doctrine du saint docteur » (p. 41). A la page suivante est citée, sur le même sujet, la doctrine « peu rassurante » de saint Isidore de Damiette ; et enfin, à la page 137, le morceau de Nicole : « le monde entier est un lieu de supplices, etc. » est donné tout au long et qualifié de « hideux cauchemar chrétien ».

et tyrannique, Qaïn se révolte. La vision du révolté qui menace le ciel avait hanté le poète depuis qu'il avait lu *Lélia ;* au temps du socialisme et de la lutte contre la religion, il avait incarné cette attitude en Niobé ; mais c'est ici que le type du révolté trouve son expression parfaite. La pensée du poème se résume dans l'espèce de vision symbolique qui le termine : Dieu anéantit l'humanité seulement pour faire périr l'esprit de la révolte ; l'humanité périt, à l'exception des quelques hommes choisis par le Maître pour être ses esclaves dévoués, et voici que l'esprit de la révolte réapparaît pour revivre en ceux-là même :

Quand le plus haut des pics eut bavé son écume,
Thogorma, fils d'Elam, d'épouvante blêmi,
Vit Qaïn le Vengeur, l'immortel Ennemi
D'Iahvèh, qui marchait, sinistre, dans la brume,
Vers l'Arche monstrueuse apparue à demi.

Et Dieu sera anéanti. Et comme c'est à Dieu lui-même qu'est lancé le défi, le ton de la poésie est tout autre que dans l'*Holocauste*. *Qaïn* est magnifique dans l'imprécation :

Dieu de la foudre, Dieu des vents, Dieu des armées,
Qui roules aux déserts les sables étouffants... ;

toute la fin du grand discours à partir de ces vers (1)

1. *Poèmes barbares*, p. 17.

est d'une éloquence à transporter le monothéiste le plus endurci. C'est grand, élevé, sublime : mais aussi n'est-ce pas une négation pure. Ce poème constitue chez Leconte de Lisle une poussée de l'optimisme à travers la désespérance habituelle ; à l'idéal monothéiste il oppose sa foi dans l'homme et la puissance de la pensée ; il pose affirmation contre affirmation ; cette fois, l'amour du contraire se sent dans la haine. Trop de modernes croient qu'ils n'ont qu'à lever les poings au ciel et à crier « non credo ! » pour être des Prométhées : il faut dire à l'honneur de Leconte de Lisle qu'il a trouvé autre chose à mettre dans *Qaïn*.

CHAPITRE X

La Paix des Dieux

L'hostilité contre le christianisme, qui fut pendant plusieurs années le sentiment prépondérant de Leconte de Lisle, a son contre-coup sur ses rapports avec les religions en général. On a parlé de son esprit antireligieux : en réalité, tout ce qu'on peut citer à l'appui n'est qu'une sorte de prolongement de l'antichristianisme.

L'esprit d'où est sortie l'*Histoire populaire du christianisme* a sensiblement déteint sur un petit écrit de Leconte de Lisle que c'est ici le lieu de citer : c'est une nouvelle hindoue, intitulée *Phalya-Mani* et publiée dans la *République des Lettres* (1). Ce n'est que l'histoire de la princesse Yaso'da, sous d'autres noms, et avec quelques menues modifications : mais la grande différence, c'est qu'à la gaieté amusée d'autrefois en face des bizarreries brahmaniques succède

1. Cette revue a commencé à paraître en décembre 1875. *Phalya-Mani* se trouve au tome I, p. 53.

un tout autre ton, dans lequel on sent l'intention ironique et méchante qui domine tout. Il est vrai qu'aux heures de malice (et Leconte de Lisle en avait souvent, aux dires de Baudelaire qui l'a connu de près), il est difficile à un Occidental de tenir son sérieux devant certaines manifestations grotesques de l'ascétisme hindou : mais ce qui fait voir l'intention particulière de l'auteur, c'est que toutes ces choses ridicules, il les rapporte non pas à la philosophie pessimiste qui les explique, mais à la piété et à la religion, comme pour dire : voyez les sottises que la religion fait commettre ! « Son corps était fort maigre et couturé des cicatrices saignantes de ses macérations, comme il convient à un homme pieux » : voilà un premier trait qui s'applique bien mieux à un ascète chrétien qu'à un Yogin. Mais que dire de ceci : « Il resta debout douze lunes entières, la plante du pied droit posée sur la cuisse gauche et les deux mains en éventail contre les oreilles, ce qui est une marque merveilleuse de piété. Mais, parce qu'il avait oublié, en songeant à sa fille Phalya-Mani, d'asperger les huit points du monde, l'œil enflammé de Sûryâ dessécha les rizières et cent mille Sûdras moururent de faim. » Ce n'est pas Sûryâ, chacun le sentira, qui est visé réellement ; on ne peut s'empêcher, au contraire, de songer à certaine histoire de peste au second livre de Samuel (1), qui fait partie

1. XXIV, 13-15.

de l'arsenal classique de plaisanteries sur l'Ancien Testament.

Au total cependant, *Phalya-Mani* est une petite chose sans conséquence ; et si l'on voulait en conclure quoi que ce soit contre le sérieux du sentiment hindou chez Leconte de Lisle, on serait, pour parler familièrement, bien attrapé, et il y a une circonstance particulière qui le prouve. Au début et à la fin du récit, pour l'encadrer dans une sorte de résumé de la pensée philosophique hindoue, l'auteur a écrit au courant de la plume cette double invocation :

« O Mâyâ, qu'es-tu sinon le torrent des mobiles chimères ? Tu fais jaillir incessamment du cœur de l'homme la joie, la douleur, l'amour et la haine, la lumière et les ténèbres, la substance et la vision des choses mouvantes. Et le cœur de l'homme, ô Mâyâ, qu'est-il, sinon toi qui n'es rien ?... O Mâyâ, l'antique silence absorbe en un moment éternel les siècles écoulés, les minutes présentes et les heures futures. La vie inépuisable est faite du tourbillon sans fin de nos rêves. »

Le lecteur a reconnu dans cette prose la pièce de la *Maya*, cette grande exclamation qui termine les *Poèmes tragiques :* elle n'est que la transformation poétique de ces deux fragments. On ne saurait supposer que le poète ait d'abord fait la pièce de vers et qu'il l'ait ensuite affaiblie et mise à un placee où elle prenait un caractère de parodie ; il faut donc croire

que c'est de la plaisanterie et de l'ironie qu'il est revenu au sérieux ; tout le badinage de *Phalya-Manî* a été balayé par un flot de sentiment venu des profondeurs, si bien que nulle part la phisolophie de l'Illusion n'est prise plus au tragique que dans cette *Maya* que les critiques citent volontiers comme l'expression la plus nette de la pensée de Leconte de Lisle.

On pourrait même citer un second trait de ce genre. Il est question de « la sainteté prodigieuse du Richi Viçvamitra,... qui se laissa manger vivant par la vermine » ; « cette vertu sans égale » est « l'objet constant des aspirations » de ce bon roi qui a oublié d'asperger les huit points du monde : l'ironie, comme on voit, est terrible. Elle n'a pas empêché Leconte de Lisle de faire la *Mort de Valmiki*, qui fait son apparition dans les *Poèmes antiques* peu après, dans l'édition de 1881.

Phalya-Mani, c'est le prolongement des chicanes antichrétiennes de qualité inférieure. Mais la haine du Dieu despotique et la révolte, telles qu'elles s'expriment dans *Qaïn*, auront à leur tour, leur répercussion qui sera d'une autre importance.

Leconte de Lisle, préoccupé maintenant surtout du christianisme et du judaïsme, s'habitue à voir la divinité d'après le type de ces religions. Il commence à prendre intérêt à leur religion-sœur, au mahométisme. Les poèmes sur la civilisation musulmane

qu'il avait donnés jusque-là étaient tout profanes : les *Poèmes tragiques* s'ouvrent par une *Apothéose de Mouça al Kébyr* où l'idéal religieux tient une large place ; la grandeur du Dieu unique est célébrée en très belles strophes :

Louanges au Très-Haut, l'Unique ! car nous sommes
De vains spectres. Il est immuable et vivant.
Il voit la multitude innombrable des hommes,
Et comme la fumée il la dissipe au vent.

Il n'y a pas jusqu'aux polythéismes, et jusqu'à celui des Grecs, qui ne se ressentent de cette nouvelle façon de voir. Il est vrai qu'une autre circonstance vient s'ajouter à celle-ci : Leconte de Lisle, en 1869, l'année même de *Qaïn*, a achevé de traduire Homère et se met à Eschyle, qu'il donne en 1872. S'il y avait un poète grec qui devait gêner Ménard dans ses théories sur le polythéisme, sur la familiarité des Grecs avec les Dieux et sur leur sentiment de la liberté humaine, c'était certainement celui-là : il était donc difficile de vivre plusieurs années dans la société d'Eschyle et d'en rester au point de vue de Ménard. Ces deux causes réunies contribuent à faire des *Erinnyes* de Leconte de Lisle, — adaptation de l'*Orestie* moins les *Euménides*, — presque une contre-partie des *Poèmes antiques*, malgré bien des traits àla façon ancienne qui subsistent.

Les Dieux, reculés loin de l'homme, règnent dans les hauteurs de leur ciel mystérieux, enveloppés de terreur ; ils sont avant tout les *justiciers* (1), à tout moment il est question de leur justice, mais c'est une justice qui exclue la clémence, et ces juges sont surtout des *vengeurs* (2) ; leur caractère devient *barbare* à son tour. Une sorte de prédestination s'y retrouve aussi : la prédestination au crime qui pèse sur la race ; et Electre proteste comme Qaïn :

Qu'avons-nous fait, ô Zeus, pour cette destinée (3)?

Dans la *Paix des Dieux*, enfin, il est question de tous les Dieux, absolument tous : l'homme, cette fois, est leur *forçat* qui porte leurs *chaînes* (4), et ils sont, eux,

les Maîtres de la Terre
Qui parlaient dans la foudre au monde épouvanté ;

et dans le *Sacrifice* encore, parlant de la religion en général, le poète dira : « le ciel idéal dont la hauteur accable » ; ce n'est plus le ciel qui « descend au premier appel » (5).

1. *Les Erinnyes*, II, scène II [*Poèmes tragiques*. p. 212] : « Zeus justicier ».

2. *Ibid.*, I, IV, p. 180 :

Rois Olympiens, vengeurs des faits illégitimes !

et p. 181 :

O patients vengeurs longuement suppliés.

3. *Ibid.*, II, V, p. 219.

4. « Et, forçat libre enfin, pleurant ses premiers fers ».

5. Ce n'est pas, bien entendu, que le point de vue ait changé du tout au tout ; c'est un élément nouveau qui prend place à côté de l'élément ancien. Les « divins amis de la race choisie » sont dans la *Paix des Dieux*.

Cette tendance à voir les Dieux selon le type qu'il n'aime pas entraîne naturellement une tendance à l'hostilité contre tous les Dieux. De la haine, d'abord réservée au christianisme, quelque chose rejaillit sur les autres cultes ; Leconte de Lisle en garde une trop forte empreinte pour pouvoir désormais en faire abstraction ; sa colère de révolté ne se tourne plus contre le seul Iahvèh. Cependant, tout ce qui fait son sentiment religiux persiste et ne s'affaiblit nullement; c'est dans les *Poèmes tragiques* que figure l'*Illusion suprême* avec le vers fameux : « Qu'est-ce que tout cela, qui n'est pas éternel ? » et « l'âpre désir des choses éternelles » est plus tardif encore. Il peut avoir contre les Dieux des velléités de colère ; il n'en continue pas moins à les aimer, et c'est d'alors aussi que date son invocation au « très saint Orient, qui conçut tous les Dieux ». Voilà donc deux sentiments qui ne paraissent s'harmoniser aucunement, et pourtant également sincères et également vifs. Leconte de Lisle ne sent jamais faiblement ; ce qui chez un historien serait de la critique est haine chez lui ; ce qui chez l'historien serait sympathie devient chez lui vie religieuse même, identification avec le croyant. Ainsi, le sentiment de la haine entre pour ainsi dire dans la vie religieuse. De là une dernière évolution de son sentiment religieux : elle se traduit par la *Paix des Dieux*, qui est comme l'épilogue de toute son œuvre et comme la synthèse finale. Le libre

développement des passions « pénétrées par l'idéal » qu'il prisait tant dans les religions païennes, Leconte de Lisle semble l'avoir pendant longtemps conçu selon la psychologie optimiste de Fourier, ou du moins avec un souvenir de cette psychologie, qui n'admettait pas, comme on sait, de passions essentiellement malveillantes. Maintenant il a perdu son ancien optimisme sur ce point (1), et cependant le libre et puissant développement des passions reste son idéal : la différence, c'est que cet idéal ne sera plus seulement de beaucoup aimer, mais de beaucoup aimer et de beaucoup haïr. Et voici la répercussion sur le sentiment religieux : le poète se persuade que si, chez lui-même, la religion a excité la haine et la colère, c'est qu'en effet cela rentre, pour ainsi dire, dans ses attributions naturelles. Remontant en pensée vers les temps religieux, il ne demande pas seulement, comme dans *Dies Iræ*, « nous rendrez-vous l'amour ? » mais « nous rendrez-vous la haine, le blasphème, la révolte ? » de même que son Dieu de jeunesse avait offert un objet infini, idéal, à son amour, de même les Dieux, maintenant, en offrent un à la haine ; et à côté de l'amour mystique naît une haine mysti-

1. Sa propre expérience a dû lui en faire perdre beaucoup, car il a toujours eu qeulque haine au cœur. On trouve dans la *Correspondance* de Flaubert, t. II, p. 393, cette phrase caractéristique sur Leconte de Lisle : « Il en est encore à rêver l'amour, la vertu ou tout au moins la vengeance. »

que (1). Il faut des Dieux non seulement pour être crus, mais pour être blasphémés. Ils faisaient souffrir, et à la joie qu'ils donnaient mêlaient le tourment : et on les hait parce qu'ils font souffrir, mais on les aime pour l'aliment qu'ils procurent à notre haine. On a dit que, dans les toutes dernières années, l'attitude de Leconte de Lisle envers le christianisme fut moins fanatiquement hostile (2) ; peut-être y avait-il en effet dans ce demi-apaisement quelque chose de plus que la simple lassitude du vieillard : la *Paix des Dieux* exprime l'amour même des religions les plus haïssables, précisément pour la souffrance qu'elles donnaient (3). Et ici surgit encore chez le poète cette idée bien digne d'un pessimiste : s'il n'y a plus de Dieux, qui rendre responsable de toutes les tortures de l'existence? mais s'il y en a, l'homme se soulage en les maudissant. Et, voyant passer le long défilé des anciennes divinités évoquées par le Spectre, il demande : est-il vrai que

---

1 *La Paix des Dieux*. Les Dieux sont « les spectrales images de peur, d'espoir, de haine et de mystique amour ».

2. On trouve dans le *Sacrifice* [*Derniers Poèmes*] une assez belle strophe sur les martyrs chrétiens, dont l'inspiration rappelle bien plus les *Ascètes* (ceux de 1855), que les pièces hostiles au christianisme des *Poèmes tragiques*.

3. On peut encore citer ici le *Sacrifice* :

> Mais si le ciel est vide et s'il n'est plus de Dieux,
> L'amère volupté de souffrir reste encore.

rien ne me rendra plus « la foi ni le blasphème, la haine ni l'amour ? » Mais il faut citer ses vers tout au long :

Et l'Homme se souvint des jours de sa jeunesse,
Des heures de sa joie et des tourments soufferts,
Saisi d'horreur, tremblant que le passé renaisse,
Et, forçat libre enfin, pleurant ses premiers fers...

.., Et l'Homme cria : — Dieux déchus de vos empires,
O Spectres, ô Splendeurs éteintes, ô Bourreaux
Et Rédempteurs, vous tous, les meilleurs et les pires,
Ne revivrez-vous plus pour des siècles nouveaux ?

Vers qui s'exhaleront les vœux et les cantiques
Dans les temples déserts ou sur l'aile des vents ?
A qui demander compte, ô Rois des jours antiques,
De l'angoisse infligée aux morts comme aux vivants ?

Vous en qui j'avais mis l'espérance féconde,
Contre qui je luttais, fier de ma liberté,
Si vous êtes tous morts, qu'ai-je à faire en ce monde,
Moi, le premier croyant et le vieux révolté ?

Tel est le dernier appel de son sentiment religieux, et sa dernière formule en même temps : car ces strophes, avec leurs définitions nettes, leurs termes précis opposés deux à deux, ont bien la valeur d'une formule. Et, d'autre part, dans cette prière aux

Dieux même mauvais, même *tourmenteurs*, même bourreaux, il y a l'accent de passion peut-être le plus fort de toute la poésie religieuse de Leconte de Lisle. Le poète a fait ressortir la violence de cette passion par un contraste probablement voulu : la *Paix* est peut-être le seul poème où les Dieux soient représentés avec leurs particularités les plus bizarres, les plus saugrenues, de sorte que ce long défilé monotone et triste est en même temps presque ridicule (1) ; et ce trait a sa valeur dans l'ensemble : tels qu'ils sont, l'homme les regrette.

Leconte de Lisle a tant vécu poétiquement dans cette idée que toutes les religions furent vraies, il en est si plein, qu'on dirait que sa pensée même s'y est laissée prendre par instants. Dans la *Paix des Dieux*, l'Homme parle comme jadis Hypatie ou Uheldéda :

O Démon ! Mène-moi d'abîmes en abîmes,
Vers ces Proscrits en proie aux siècles oublieux,
Qui se sont tus, scellant sur leurs lèvres sublimes
Le Mot qui fis jaillir l'Univers dans les cieux.

Mais ici, dans ce poème de conclusion, au retour de tous ses rêves, Leconte de Lisle ne veut plus de

---

1. Que l'on compare le défilé de la *Paix des Dieux* avec celui de *Dies Iræ*, ou encore les deux strophes relatives à l'Egypte avec *Néférou-Ra*.

cette illusion poétique. Certes, il n'est pas faux de dire que les hommes et tous les êtres que nous appelons réels ne sont, eux aussi, que des produits de la Mâyâ ; mais les Dieux, c'est l'homme qui les crée, ils n'ont d'existence qu'en lui et sont, pour ainsi dire, l'illusion d'une illusion, le rêve d'un rêve. C'est là l'implacable vérité qu'il se fait répéter ici :

> et tu sais désormais,
> Eveillé brusquement en face de toi-même,
> Que ces spectres d'un jour, c'est toi qui les créais.

Tout ce qui est dit dans le *Nazaréen* n'est que de la poésie, toute la défense qu'Hypatie fait de la réalité de ses Dieux n'est que l'effort impuissant d'une pensée qui veut échapper à une évidence trop cruelle. L'Homme veut être transporté vers le sépulcre de ses Dieux comme s'ils avaient réellement existé et étaient réellement morts ; le Spectre lui répond par la vérité vraie :

> C'est dans ton propre cœur qu'est le Charnier divin.
>
> Là sont tous les Dieux morts, anciens songes de l'Homme
> Qu'il a conçus, créés, adorés et maudits...

Mais ces songes, l'homme ne peut les oublier ; ils le « hanteront jusques au dernier jour », comme ils ont hanté le poète lui-même après qu'il eut cessé d'y croire. Et Leconte de Lisle se demande : si

l'homme ne peut s'en passer, ne peut vivre qu'avec eux, est-ce donc qu'il doit en renaître de nouveaux ? et il répond : non ! (1) le christianisme a été la dernière religion, le Christ, que déjà le *Runoïa* appelait le « Roi des derniers temps », est « le dernier Dieu que l'homme aura rêvé » (2). Tout se termine avec lui. La religiosité-souvenir persiste encore et persistera toujours, mais la religiosité créatrice est bien morte ; il n'y aura plus de « pressentiment de forces inconnues » ni de chemin de Damas. Telle est la conclusion de la *Paix des Dieux* et la conclusion de l'œuvre.

Et l'Homme crut entendre alors dans tout son être
Une Voix qui disait, triste comme un sanglot :
Rien de tel, jamais plus, ne doit revivre ou naître ;
Les Temps balayeront tout cela flot sur flot.

Peut-être la fin de cette strophe éveille-t-elle comme un écho d'un vers connu ; est-ce hasard, est-ce vraiment une réminiscence du poète se rappelant le moment où il partait pour sa longue pérégrination à travers les religions, mais c'est ici presque une réponse à ce vers de la *Recherche de Dieu* où Leconte

1. Il faut excepter la *Joie de Siva* [*Derniers Poèmes*] qui parle de « millions encor d'éphémères divins ».

2. *Les Raisons du Saint-Père*.

de Lisle demandait des « époques d'orage et des temps pacifiques » et surtout des cultes qu'ils entraînent dans leur fuite :

Rouleront-ils toujours vainement flot sur flot ?

C'est ici que, pour finir, la prépondérance du sentiment religieux chez Leconte de Lisle apparaît une fois encore en pleine lumière : nulle part le désespoir du pessimiste n'est représenté aussi clairement comme la suite de la disparition des Dieux. Si vraiment tous les Dieux n'ont été que des rêves d'un jour, et si vraiment il n'en renaîtra plus jamais, il ne reste donc qu'à appeler comme dernière consolation le néant tant de fois invoqué et que maintenant le poète entrevoit dans un avenir prochain, non seulement pour lui-même, mais pour l'humanité et le monde. Après lui avoir révélé la vérité, le Démon dit à l'Homme :

Mais, va ! Console-toi de ton œuvre insensée.
Bientôt ce vieux mirage aura fui de tes yeux,
Et tout disparaîtra, le monde et ta pensée,
Dans l'immuable Paix où sont rentrés les Dieux.

BIBLIOGRAPHIE

Il n'y a lieu de donner ici ni la bibliographie des œuvres de Leconte de Lisle, ni celle des études qui ont été écrites sur lui. La première est faite de façon complète et irréprochable dans le *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*, de Vicaire ; pour les différentes éditions des *Poèmes* on peut aussi consulter le tome XXVII de l'*Annuaire de la Société des amis des livres*, 1906, où sont données les indications sur les pièces ajoutées et retranchées d'une édition à l'autre, et où figure aussi la liste de tout ce qui a paru dans le *Parnasse contemporain* (1). La seconde se trouve dans le livre de Marius-Ary Leblond qui sera cité tout à l'heure, et aussi dans Hugo Thieme, *La littérature française au XIXe siècle*, deuxième édition, 1907.

Un seul travail, de toute première importance, doit être ajouté à ces listes : Vianey, *Les sources de Leconte de Lisle*, 1907, in-8°, Montpellier.

---

1. La seule remarque à faire sur les citations des quatre recueils de Leconte de Lisle faites au cours de l'étude, c'est que les renvois aux pages se rapportent toujours à l'édition Lemerre in-16°.

En revanche, il n'existe aucune bibliographie des *documents originaux*, lettres, nouvelles, poésies publiées dans les revues, qui sont un complément nécessaire de l'œuvre de Leconte de Lisle pour quiconque veut l'étudier de près. Il ne sera donc pas inutile d'essayer de combler ici cette lacune :

1° Marius-Ary Leblond : *Leconte de Lisle d'après des documents nouveaux*. Paris, 1906, in-12. — Les documents nouveaux sont les suivants :

a) Documents relatifs à l'enfance et à l'adolescence appartenant à la Bibliothèque du lycée Leconte de Lisle à la Réunion ;

b) Lettres à Louis Ménard, copiées dans le manuscrit.

Des fragments des poésies d'adolescence et des lettres à Adamolle (de 1837 et de 1844) avaient été donnés auparavant dans le *Revue bleue* du 10 juillet 1897, et quelques-uns n'ont pas été repris par M.-A. Leblond, de sorte que cet article reste toujours à consulter. De même des fragments des lettres à Ménard se trouvent déjà dans le *Figaro* du 4 août 1894 ; quelques phrases ne figurent que là, et surtout l'ordre naturel, modifié par M.-A. Leblond pour l'intérêt de l'exposé, y est gardé, tant dans la suite chronologique qu'à l'intérieur d'une même lettre.

Les autres documents cités dans le même livre sont empruntés à des revues et seront cités plus bas.

2° Leconte de Lisle : *Premières poésies et lettres intimes*, Paris, 1903, publiées par Guinaudeau. Années 1838 à 1840.

3° *La Variété*, revue littéraire. Rennes, 1840 et 1841. Cinq poésies et deux nouvelles de Leconte de Lisle (1).

4° Staaff: *La littérature française*, tome III, 1870. Aux pages 815 et 816 deux poésies de l'époque de Rennes.

5° Le *Journal* du 27 juillet au 2 août 1894.
Lettres à Bénézit, années 1845 à 1847,
et une lettre de 1860.

6° La *Phalange* (revue de l'Ecole fouriériste), années 1845 à 1847. Les poésies de Leconte de Lisle sont dispersées dans cinq volumes différents de la série qui paraissait alors.

* *Hélène* (2)...........................	t. II, p. 176
* *Architecture*.........................	t. II, p. 428
La Robe du centaure (3)................	t. II, p. 432
* *Les Epis*.............................	t. II, p. 433
* *La Recherche de Dieu*.................	t. III, p. 56
La Vénus de Milo (3)...................	t. III, p. 278
* *Les Sandales d'Empédocle*.............	t. III, p. 280
* *Tantale*..............................	t. III, p. 282

1. L'exemplaire de la Bibliothèque nationale est incomplet. En ce qui concerne Leconte de Lisle, une nouvelle et deux poésies manquent.

2. L'astérisque indique que le poème n'a pas été recueilli par Leconte de Lisle dans les éditions de ses œuvres. (L'*Hélène* de la *Phalange* n'a rien de commun avec celle des *Poèmes antiques*; d'autre part, l'*Idylle antique* n'est autre que les *Eolides*, l'*Eglogue harmonienne* que le *Chant alterné*, *Orphée et Chiron* que *Khiron*).

3. Suppressions *considérables* dans le texte définitif.

L'Idylle antique (1)	t. III, p. 401
Eglogue harmonienne (1)	t. III, p. 589
Hylas	t. III, p. 591
* *Le Voile d'Isis*	t. IV, p. 164
Throné	t. IV, p. 451
Niobé (5)	t. V, p. 47
Orphée et Chiron (fragments précédés d'une notice)	t. V, p. 370
Hypatie (1	t. VI, p. 72
Glaucé	t. VI, p. 74
La Fontaine aux Lianes (1)	t. VI, p. 465

7° *Revue indépendante*, 10 oct. 1846.

Les Ascètes. Un quart peut-être de ce poème a passé dans les *Ascètes* que nous lisons dans les *Poèmes barbares*.

8° *La Démocratie pacifique* (journal de l'Ecole fouriériste).

Articles de Leconte de Lisle :

La justice et le droit	25 oct. 1846
Un dernier attentat contre la Pologne ?	22 nov. 1846
L'oppression et l'indigence	28 nov. 1846

Nouvelles :

Le Songe d'Hermann	15 fév. 1846

1. Modifications considérables (Variantes partout).

2. Cette liste a déjà été donnée par M. Bourgin dans sa thèse sur *Fourier*. Paris, 1904, mais comme beaucoup de lecteurs de Leconte de Lisle n'auraient pas l'idée de l'y chercher, il m'a paru utile de l'introduire ici, en la complétant par les indications nécessaires.

La Mélodie incarnée....................	1er avril 1846
Le Prince Ménalcas....................	16 mai 1846
Sacatore....................	6 sept. 1846
Dianora....................	4 avril 1847
Marcie....................	16 mai 1847
La Rivière des Songes....................	13 juin 1847
La Princesse Yaso'da....................	7 nov. 1847

9° *La Revue contemporaine* (1)...........

La Vision de Brahma....................	15 avril 1857
Nurmahal....................	28 fév. 1858
Le Bernica....................	15 mai 1858
Les Bucoliastes....................	15 mai 1858
La Légende des Nornes....................	15 mai 1858
Djihan Ara....................	15 sept. 1858
Poésies barbares : La Mort de Sigurd et *la Vision de Snorr*....................	31 oct. 1858
La Fin de l'homme....................	31 déc. 1858
Le Jugement de Komor....................	28 fév. 1859
A l'Italie....................	15 avril 1859
Les Chasseurs : Le Jaguar et *la Panthère noire*....................	15 mai 1859
Médailles antiques....................	31 juil. 1859

1. Je donne la liste complète à cause de l'intérêt chronologique, car les pièces entièrement inconnues ne sont qu'au nombre de trois. Pour l'intérêt chronologique aussi il y a lieu de citer le *Runoïa*, paru le 15 août 1854 dans la *Revue de Paris*.

Le Barde de Temrah	30 sept. 1859
Les Paraboles de Dom Guy	15 nov. 1859
Un Acte de charité	15 janv. 1860
Le Soir d'une bataille (1)	15 janv. 1860
Le Conseil du Fakir	15 fév. 1860
La Chute des étoiles	15 avril 1860
Un Coucher de soleil	15 avril 1860
Effet de lune	15 avril 1860
Le Corbeau	31 mai 1860
Le Massacre de Mona	15 sept. 1860
La Vigne de Naboth (2)	30 nov. 1860
* *La Matinée*, sonnet	30 juin 1862
Les Montreurs (3)	30 juin 1862
La Mort d'un lion	30 juin 1862
* *Le Présage*, sonnet	30 juin 1862
Thestylis	15 août 1862
Héraklès solaire	15 oct. 1862
Kléarista	15 oct. 1862
Péristéris	15 oct. 1862
Le Retour d'Adonis	15 oct. 1862
Symphonie	15 oct. 1862
Ekhidna (4)	31 déc. 1862

1. Cette pièce, qui a été réimprimée pendant la guerre de 1870, est donc inspirée en réalité par la campagne d'Italie.

2. Les pièces qui suivent n'ont plus paru dans les *Poèmes barbares* de 1862, mais en 1872, 1874 et même 1884.

3. Variantes.

4. Une strophe d'explication à la fin, gardée dans la réimpression du *Parnasse contemporain* de 1866, mais sup-

Ultra Cœlos (1)........................ 30 avril 1863
Les Etoiles mortelles (2)................ 30 juin 1864
Fiat Nox................................. 30 juin 1864
Le Parfum impérissable (3)............... 30 juin 1864
* *Les Planètes damnées*, sonnet........... 30 juin 1864
Les Rêves morts.......................... 30 juin 1864

10° *La Renaissance latine*, 15 avril 1904.

Lettres de 1870 et 1871.

11° *La République des lettres*, t. I, p. 53.

(Cette revue a commencé à paraître le 20 décembre 1875.)

Phalya-Mani, conte sanscrit.

On trouve dans la même revue :

Epiphanie................................ 20 déc. 1875
L'Accident de Don Iñigo.................. 30 juillet 1876
Cozza et Borgia (fragment des *Etats du Diable*.......................... 27 août 1876

12° Jean Dornis : *Leconte de Lisle intime* 1895, in-8°

Citations de quelques notes manuscrites de Leconte de Lisle.

---

primée en 1872. Le poème ayant été diversement interprété, cette strophe qui tranche toute discussion a son importance.

1. La strophe finale a été supprimée en 1872.

2. Texte entièrement différent de celui des *Poèmes antiques*.

3. C'est exactement le sonnet qui n'a été publié que vingt ans plus tard dans les *Poèmes tragiques*.

13° *Revue bleue*, 14 déc. 1895.

Lettre au capitaine Bastard, écrite en 1887 au plus tôt (1).

---

1 Une grande partie des *Derniers Poèmes*, ainsi que quelques pièces des *Poèmes et Poésies* ont paru à la *Revue des Deux-Mondes*. On en trouvera facilement l'indication dans les tables de cette revue.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. Henri JOUVE, 15, rue Racine, Paris.

O